Souvenirs de Brighton, de Londres et de Paris, et quelques fragmens de littérature légère, par Mme Simons-Candeille



Candeille, Julie (1767-1834). Souvenirs de Brighton, de Londres et de Paris, et quelques fragmens de littérature légère, par Mme Simons-Candeille. 1818.

SOUVENIRS

DE

BRIGHTON, DE LONDRES ET DE PARIS.

SOUVENIRS

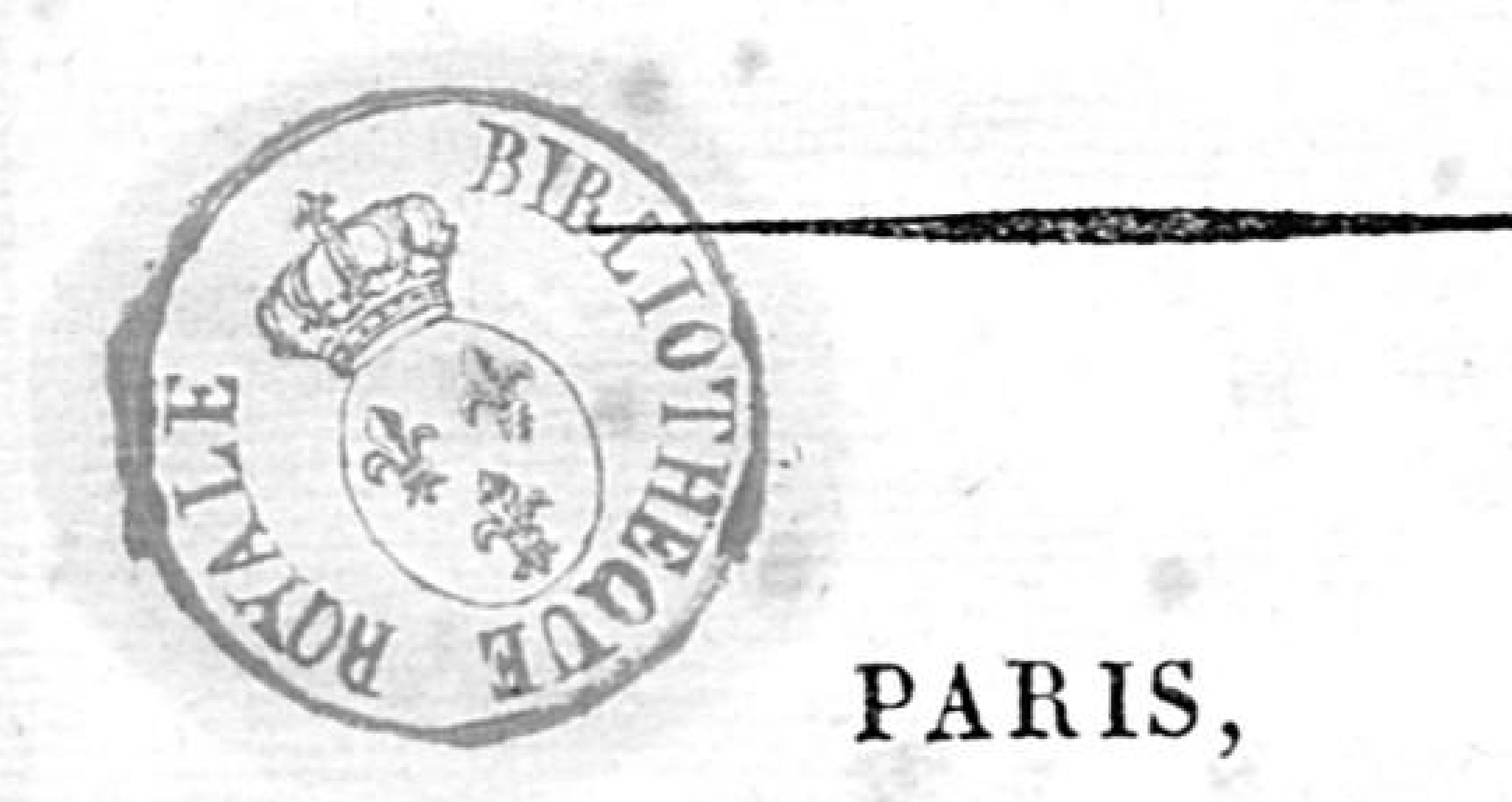
DE

BRIGHTON, DE LONDRES

ET DE PARIS;

ET QUELQUES FRAGMENS DE LITTÉRATURE LÉGÈRE;

PAR Mme SIMONS-CANDEILLE.



PARIS,

DELAUNAY, Libraire au Palais-Royal;
MONGIE aîné, Libraire, boulevard Poissonnière, n° 18;
LENORMAND, Imprimeur-Libraire, rue de Seine;
L'HUILLIER, Libraire, rue Serpente, n° 16.

1818.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue du Cloître Saint-Benoît, n° 4.

INTRODUCTION,

ET

DÉDICACE A MILADY L***.

(Désignée, dans les Souvenirs, sous le nom de lady *Lindsey*.)

Mon amie,

J'avais commencé une histoire fort simple, mais détaillée, de mon voyage en Angleterre; j'y ai renoncé. Ce petit ouvrage, écrit dans l'unique intention d'*avertir*, et, s'il eût été possible, d'*arrêter* quelques artistes voyageurs, quelques jeunes mécontens, trop enthousiasmés des chimères de l'expatriation, ne pouvait remplir son but qu'au moyen d'exemples que je ne veux point citer, et de personnalités dont je dois me défendre. Comment, d'ailleurs, ne pas aimer encore un pays où, sur un millier de connaissances, on peut compter trois

amis véritables, et cent personnes qui nous veulent du bien ? Votre seul souvenir, ô ma chère Maria ! aurait suffi pour arrêter ma plume ; d'autres raisons m'ont retenue. Vous savez comme je parle mal l'anglais, et même combien peu je l'entends. Cette difficulté qui, dans une situation contrainte, m'a mise à même de connaître la désobligeance des uns et la mauvaise foi de quelques autres, m'a ravi les ressources que j'aurais puisées dans l'intimité des savans et des gens de lettres avec qui mon bonheur m'avait mise en rapport. Je n'aurais donc pu composer qu'un voyage *sentimental*, trop indigne de comparaison avec celui de lady Morgan, dont tant de relations diverses ont concouru à nourrir le travail. J'ai supprimé quelques feuillets du mien ; j'en ai conservé des fragmens qui vous rappelleront, mon amie, nos premiers souvenirs de Londres ; j'ai mis dans la bouche d'un vieux musicien français, qu'effectivement j'ai connu à Brighton, quelques critiques bien innocentes ; je me suis réservé les complimens, parce qu'il est doux

d'en faire, même par politesse. J'ai joint à ces premiers souvenirs trois extraits des *Entretiens* auxquels vous n'avez pu assister, et je les ai enrichis, ainsi que je faisais à Londres, de citations de nos poètes, pour que vos charmantes filles puissent, comme mes jeunes auditeurs, se former en peu d'instans l'idée des différens genres de lecture dont j'enseignais le mécanisme, et aussi pour m'assurer, à l'exemple de tant de compilateurs, que tout ne sera pas mauvais dans mes Mélanges.

Vous y retrouverez çà et là les noms qui me sont les plus chers, tant en Angleterre qu'en France, et parmi ces noms, mon amie, le vôtre, ainsi que dans mon cœur, occupe la première place.

C'est surtout le besoin d'acquitter cette dette de l'amitié et de la reconnaissance qui m'a déterminée à publier *des Souvenirs*. S'ils n'ennuient pas trop mes lecteurs, et si enfin ma santé se rétablit, je continuerai l'an prochain, soit ce petit travail, soit

un autre moins frivole ; et l'an prochain, comme toute la vie, je dirai, en songeant à vous, que la plus belle moitié de l'Angleterre demande estime et grâce pour le reste.

J^e^. Simons-Candeille.

SOUVENIRS

DE BRIGHTON, DE LONDRES

ET DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Un Musicien français, établi depuis vingt ans à Brighton, écrit à l'un de ses compatriotes, jadis violon fameux, et retiré à Saint-Germain-en-Laye :

« Vous ne vous plaindrez plus de mon silence ; écoutez bien, et tâchez de suivre le fil de ma narration.

« D'avoir chanté toute sa vie
» Ne donne point force d'esprit.... »

a écrit le chanteur le plus spirituel de France (1) ; ce qui suppose que de jouer du violon ou de la clarinette n'en donne pas davantage : il n'importe ; lisez toujours... du moins serai-je vrai. »

Le dimanche 16 avril 1815, à midi, et par le plus beau soleil de Brighton, surnommé à bon

---

(1) M. Garat l'aîné, dans sa romance du Troubadour.

droit le *Montpellier* de l'Angleterre, je sortis de ma maison, longue, large, haute d'environ vingt pieds, et située à mi-côte de la colline de l'ouest, sur le plateau de laquelle un architecte de très-bon sens a pris la peine d'asseoir l'église protestante. Comme tous les bourgeois du pays, je donnais le bras droit à ma femme, portant sur mon bras gauche un petit enfant, non pas le mien, mais celui de ma fille, veuve depuis quinze mois. Ses autres enfans, seulement au nombre de sept, suivaient ou dépassaient leur bonne qui, ce jour-là, vu le beau temps, avait mis son chapeau de paille neuf, à rubans bleus, et sa longue robe de perkale à petits dessins couleur de rose. Ma femme et ma fille, malgré leur goût pour les modes françaises (modes réservées aux grandes dames), avaient chacune sur leur robe feuille morte, coupée d'un spencer nacarat, une espèce de mante de casimir gris de fer, bordée de rouleaux de satin pareil, et sur leur tête un chapeau, ou plutôt une calotte ombragée d'un voile de gaze verte qui ne m'avaient coûté que deux schelings six sous pièce; ce qui, pour les deux têtes, ne ferait précisément que six francs de votre monnaie: malgré cela, elles n'étaient pas mal.

Nous montions gravement le sentier pratiqué à travers les tombes qui environnent l'église. On y entrait en foule, et je songeais, moi, économe, à

nous y placer au meilleur compte possible, lorsqu'une famille élégante et nombreuse qui marchait devant nous, s'arrêta d'un commun accord, et nous força de nous arrêter aussi. « Retournez-vous, Madame, dit l'institutrice française à une dame, sa compatriote, dont les traits me frappèrent de souvenirs. La dame se retourna. — « O Dieu! s'écria-t-elle, quelle vue! quel enchantement! » — En effet, le coup-d'œil était admirable. Les collines à gauche, toute la ville en amphithéâtre jusqu'à la mer qui l'embrasse majestueusement, et dont les flots, alors argentés et paisibles, n'étaient troublés que par le mouvement d'une trentaine de bateaux pêcheurs, et, au loin, par celui de quelques navires qui doucement voguaient vers les grandes Indes; autour de nous, la verdure printanière, l'ordre et la simplicité des tombeaux, l'air de candeur de nos jeunes femmes et de nos filles, parées pour le dimanche; tout contribuait à rendre ce tableau touchant, animé et pittoresque, surtout à des yeux étrangers. La dame française paraissait transportée. — « Le beau pays! répétait-elle, le *charmant* cimetière! Quel plaisir de se faire enterrer ici! on y est à moitié chemin du ciel. »

Quelques Anglaises recueillirent le mot : ces dames, en général, comprennent assez bien le français qui les flatte. Je me trouvais en ce moment très-près de la dame française; sa voix, sa

prononciation m'avaient frappé autant que ses traits. Mais, le moyen de croire que ce fût la même personne dont elle me rappelait l'image? Mademoiselle M***, que j'avais vue à Lyon en 1789, pouvait avoir alors dix-huit à dix-neuf ans; celle-ci n'en paraissait guère que trente-six.... Il y avait certainement erreur chronologique; cependant je fus curieux de m'assurer du fait.

Nous entrâmes. Je plaçai mon monde, puis me glissai, de degrés en degrés, jusque dans le couloir des premières loges (1), justement à côté de celle de milady Lindsey, où était la personne que je voulais reconnaître. Sa surprise m'amusa beaucoup. — « Où sommes-nous donc? disait-elle à son amie. Vous appelez cela une église? mais c'est une salle de spectacle. » — « Et plus jolie que la plupart des nôtres, lui répondit tout bas l'institutrice. » — Chaque détail excitait l'admiration un peu turbulente de la voyageuse. — « Mais est-il possible, disait-elle à milady; des nattes, des coussins; tout garni, tapissé, rembourré comme dans un salon! Avouez donc, chère amie, qu'il n'y a pas grand mérite à entendre la messe si commodément. » — « Oh! non, répliqua la

(1) On sait que dans les églises protestantes il y a quelquefois deux rangs de stales, et que chaque stale contient une famille, qui la loue pour un mois, pour deux mois, etc.

douce Anglaise, ce n'est pas en cela que nous cherchons le mérite. Nous ne voyons pas la nécessité d'être enrhumées ou de mauvaise humeur pour prier Dieu comme il convient; mais ici, du moins, les enfans, les mendians, et tous *vos bruits de France* ne troublent pas la méditation. » . . . .

. . . .

Le lendemain il me prit fantaisie de me promener le matin où le beau monde se promène le soir, c'est-à-dire, le long de ces jolies maisons qui font face au *pavillon* et à son petit jardin, le seul de toute la ville où quelques arbres s'efforcent de pousser (1). Un *stage-coach*, arrêté devant le n° 7, recevait dans son arrière-coffre l'énorme bagage d'une dame parisienne qui se disposait à y monter avec sa femme-de-chambre. C'était madame *Delrive* (je l'entendis nommer), à qui lady Lindsey, tous ses enfans, beaux comme des anges, et l'institutrice française prodiguaient les soins, les conseils et les vœux pour sa bonne arrivée à Londres. Un enterrement vint à passer. A la vue

(1) Brighton, il y a trente ans, n'était encore qu'une place presque déserte. Le terrain y est aride, sablonneux, et l'on n'y voit, en effet, d'autres arbres que ceux des jardins du Prince-régent, et un petit bois d'ifs à l'entrée d'un hameau voisin où l'on va prendre les eaux minérales.

du char funéraire, et de ces grands *pleureurs* que leurs voiles de batiste blanche tournés autour de leurs chapeaux fait si bien ressembler aux crieurs de mauvaises nouvelles (1), madame Delrive s'arrêta, puis elle monta dans la voiture. Lady Lindsey lui tendit la main, qu'elle serra avec attendrissement. J'entendis ces dames se promettre de se rejoindre bientôt à Londres, et je regagnai ma maisonnette, non sans suivre des yeux, et tant qu'il me fut possible, l'humble équipage (2) qui emportait madame Delrive, et avec elle mon seul espoir de reprendre le violon, que j'aime toujours, à cause de vous.

---

(1) Et de bonnes. Tous les crieurs de papiers anglais ont leurs chapeaux et leurs bras entourés de ces papiers qu'ils annoncent au son de la trompette, l'instrument favori de la nation.

(2) Le plus sûr pour des étrangères qui voyagent seules avec un grand nombre de malles.

CHAPITRE II.

Il faut être exilé, et pauvre exilé français, oublié en Angleterre, pour concevoir l'intérêt fraternel que je portai tout-à-coup à cette dame *Delrive*, que je n'avais vue que trois ou quatre fois au commencement de la révolution, et que, peut-être, je ne devais jamais revoir. Je demandai à notre chef d'orchestre, M. Kra..., s'il connaissait madame Delrive. Il me dit que non : ce dont je fus bien fâché. M. Kra... est un homme de mérite. Il tient avec honneur une belle boutique de faïence (1) dans la grande rue de Brighton. Sa femme, bonne et jolie, va à Paris tous les deux ou trois ans, ce qui l'a mise fort à la mode. M. Kra.... a arrangé pour le serpent, le cor, le basson et la clarinette (dont il joue mieux que moi), une centaine des plus beaux morceaux des partitions italiennes et françaises... Vous riez ! eh bien, je vous assure qu'il est impossible d'entendre en ce genre rien de meilleur et de plus extraordinaire. M. Kra... se donne

(1) Il n'est pas rare, en Angleterre, de voir des artistes, et des plus distingués, joindre au produit de leur talent quelques spéculations plus solides : Viot.., entre autres, y fait le commerce de vins.

beaucoup de mal pour les concerts de son altesse ; concerts les plus éclatans de l'Europe, sans contredit, puisque trente à quarante instrumens à vent y soufflent tous les jours, et de toutes leurs forces, depuis neuf heures jusqu'à minuit, ou depuis midi jusqu'à trois heures; ce qui n'empêche pas ce même orchestre de donner aux dames la sérénade avant dîné sur le grand *Stine* (*a*), ou place du pavillon. Joignez à cette sérénade celle du régiment en garnison à Brighton, qui, chaque soir, régale les promeneurs ; ajoutez-y l'appel du déjeûné, du dîné, et de la retraite, régulièrement sonné par deux trompettes marines, et vous jugerez si les échos de ces rivages romantiques ont la force de répéter des accens plus mystérieux. Ce n'est cependant pas faute de confidences, à ce que prétendent les fats du pays : moi, qui n'ai jamais été fat, je n'en sais et ne vous en dirai rien. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Vers le 15 juillet, époque où la bonne compagnie déserte la capitale, et où les hôtelleries de Brighton commencent à se remplir de tous les artistes, ou artisans, ou marchands de la cité qui viennent y prendre les bains de mer, deux musi-

---

(1) *Steene.*

ciens du théâtre Royal que je rencontrai à la librairie *Walkers* (1) me donnèrent enfin des nouvelles de la personne dont je m'entretenais sans cesse avec ma femme.

. . . .

. . . .

C'est ce qui était, fort heureusement, arrivé à

---

(1) *Librairie;* ainsi nommée parce qu'on y vend des livres et des almanachs; mais où l'on trouve aussi, outre une foule d'articles de quincaillerie et de bijouterie, un assortiment de *forte-pianos* et autres instrumens sur lesquels s'exercent chaque soir les musiciens ambulans dont l'Angleterre fourmille. Quelquefois aussi les maîtres de ces librairies, marchands de musique, bons fabricans de pianos, et assez bons musiciens, y font eux-mêmes l'essai public de leurs instrumens. Hommes, femmes, jeunes-gens, jeunes filles, seuls, en société, ou sans crainte, ou furtivement; le matin, le soir, à toute heure, entrent dans ces librairies, en font le tour, écoutent, regardent, lisent les gazettes, et puis s'en vont, le plus souvent sans acheter. Mais ce qui les attirent et les amusent le plus, c'est une petite loterie de bijoux, ou autres objets curieux, à laquelle chacun, en passant, met deux, quatre, huit schellings, suivant la valeur de l'objet. On inscrit son nom, ou seulement ses initiales sur la souscription que vous présente la maîtresse de la librairie. On paie d'avance, on revient le lendemain du jour où la loterie s'est tirée, et l'on apprend son sort. L'examen de ces bijoux, et surtout l'espérance de s'en faire de mutuels présens, occupe singulièrement la jeunesse de Brighton.

madame Delrive, et ce que vous saurez plus tard; mais je ne m'attendais guère à ce qu'on allait me dire.

Celui des deux musiciens qui l'avait rencontrée, suivie et accompagnée, m'apprit, à mon grand regret, que cette chère femme avait dû, quelques jours après sa petite recette, se séparer de ses amis de Londres, et reprendre la route de France....

Quelle chute, bon Dieu! quelle nouvelle, après trois mois d'attente! J'en donnai, de surprise et de chagrin, un violent coup de pied sur celui d'une fort jolie personne qui venait de mettre à la loterie. La pauvre petite, accoutumée à pareil accident, se contenta de murmurer tout bas: *very bad, indeed!* (bien mauvais, certes!): et moi, en vrai Français abâtardi, je me retournai pour lui faire des excuses; je la regardai.... et je ne lui en fis pas. Elle me prit pour un Anglais: ma sottise lui parut toute simple.

C'était le jour aux événemens. En revenant, *l'œil morne et la tête baissée*, le long de cette digue (1), à l'extrémité de laquelle la statue du Prince-régent montre du doigt le port de Dieppe, que vingt-cinq lieues de mer nous cachent, j'avais, comme tous les piétons attirés par la vue des flots, quitté le trottoir encombré de monde, et *suivais*,

(1) Connue sous le nom de *marine parade*.

tout pensif, le sillon tracé par quelques centaines d'ânes qui, pour les enfans en vacance à Brighton, remplacent si heureusement les chevaux; quand deux de ces ânes, attelés à un petit wisky rempli de trois bambins et d'une lourde bonne, conduit par un quatrième enfant, et sans doute à moitié brisé par la fatigue de plusieurs courses à *New-Heaven* (1), me heurtèrent brutalement, et faillirent me renverser. J'étais de mauvaise humeur; je la passai sur ces pauvres ânes. Je saisis l'un par son licol, lui assénai un coup de canne, le fis reculer lui et tout l'équipage, dont, par malheur, une roue vint à se détacher. La bonne, les enfans, l'autre âne et le jockey, tout fut par terre (2) en une seconde. En une seconde aussi deux cents badauts nous entourèrent. On m'arrêta, on me menaça. Mais comme je parle bien anglais, je me tirai d'affaire. Je fis entendre à *John Bull* que je n'étais pas dans mon tort; qu'on ne m'avait point averti; qu'il y avait exception pour les promeneurs sur la chaussée de la Digue, puisqu'à l'imitation du boulevard parisien, les dames et les jeunes personnes y marchent pêle-mêle avec les cavalcades, et que celles des ânes devaient cesser, du moins,

(1) Port à sept milles de Brighton : on y aborde par le gros temps.

(2) Mais, vu la beauté des chemins, ces sortes de chutes sont bien moins dangereuses en Angleterre qu'en France.

avec le jour. Justement il était presque nuit. La bonne et les enfans appartenaient à des gens du commun, ce qui donna du poids à mes raisons. J'en fus quitte pour quelques injures et un retard d'une demi-heure : si j'eusse été reconnu pour Français, j'aurais payé la roue et le licol.

CHAPITRE III.

« J'ESPÈRE que vous ne m'en parlerez plus, me dit ma femme en se mettant au lit.

Avez-vous vu des lits anglais? ce sont de véritables chambres, dont la chambre à coucher n'est que l'enchâssement. De ce lit de six pieds carrés, un honnête bourgeois peut ouvrir sa porte d'un côté, sa fenêtre de l'autre, et se chauffer de face : ce qui ne laisse pas d'être très-*confortable* (1). Une ruelle, aux trois quarts circulaire, n'y laisse précisément d'accès qu'au physicien (2) ou à la fille de chambre. Le simple mouvement du couché et du levé y jette un désordre risible, et ce désordre, vu la privation de certains meubles et des cabinets de garde-robe, devient horrible à la moindre indisposition : ce qui explique très-naturellement le scrupule des dames anglaises (3), qui jamais ne reçoivent dans leur chambre à coucher, et s'écrient *scho-*

(1) Expression qui nous manque en français; comme on chercherait en vain celle de *bon enfant* dans le Dictionnaire britannique.

(2) Médecin.

(3) Les bourgeoises, s'entend.

king! quand elles entendent dire que nos Françaises reçoivent, même étant retenues au lit.

Je ne répondis point à ma chère compagne. J'avais pris, pour consoler mon estomac, détraqué par le triste usage de la bière, une bonne fusion de rhum et d'eau chaude, avec du sucre, dont je fais ample consommation. La vapeur enivrante m'endormit promptement; et promptement aussi, dès qu'il fit jour, je quittai le toit conjugal pour retourner sur la parade, voir si je n'y trouverais pas d'autres ânes à culbuter.

Mais ce jour-là, c'était un chien barbet qui devait captiver l'attention publique. La mer, un peu forte, refoulait sur la plage des vagues qui, en se déroulant, venaient mouiller les pieds des jeunes insulaires, dont le plus grand plaisir est de défier, jusque dans leurs jeux enfantins, l'élément qui fait leur puissance. On les voyait s'avancer sur le sable, laissé à sec, suivre intrépidement le flot qui se retirait, puis reculer avec des cris de joie devant la vague furibonde, qui, parfois, les couvrait d'écume. Mais, sur la pointe d'une des petites jetées le plus avancées, où abordent et s'attachent les bateaux pêcheurs, un barbet blanc, de moyenne taille, subissait, à plusieurs reprises, une épreuve plus périlleuse. Son maître, nommé Adams, fameux par ses expéditions lointaines (vingt fois, dans son faible canot, il a fait le trajet de Brighton à Dieppe.

C'est à la faveur de ces expéditions et des belles nuits d'été, que les contrebandiers des deux rives font tacitement l'échange de leurs fraudes); son maître, dis-je, prenait le chien, le précipitait dans les flots, où l'animal disparaissait entièrement. On le voyait surnager, disparaître, sans faire un mouvement pour regagner la terre. Mais quand deux ou trois fluctuations l'avaient apporté à dix pieds du rivage, alors il combattait contre la fuite des ondes, et leur retour l'amenait sur le sable. Il y demeurait un instant immobile, comme pour se rendre compte de sa situation; puis, se secouant, et courant vers son maître, il en recevait une caresse, et se laissait replonger dans les flots. « Je gage, dit un gros désœuvré, qu'il n'en sortira pas encore quatre fois. — Et combien gagez-vous, dit un autre imbécille. — Vingt-cinq guinées. — J'en gage cent qu'il ira jusqu'à six. — Combien pour moi? dit le batelier. — Dix. » Et les deux parieurs déposèrent cette prime dans les mains d'un autre assistant. Adams aimait beaucoup son chien; mais il avait quatorze enfans; sa femme, marchande de poisson, était malade depuis un mois... les dix *pounds* le tentèrent. Deux fois, trois fois, le chien revint gaîment; à la quatrième fois il était fatigué. La vague le rattrapa avant qu'il fût à sec, et ce ne fut pas sans peine qu'il retomba aux pieds d'Adams, accouru au-devant de lui pour l'aider

au moins de la voix. Adams prit son chien dans ses bras... Il était triste et indéc s; il demanda quelques minutes pendant lesquelles il donna à manger à ce pauvre animal, qui semblait vouloir s'efforcer de gagner dix louis pour son maître. Le premier parieur triomphait : je n'ai rien vu de bête comme sa joie. Adams jeta encore une fois son chien... Plusieurs dames étaient descendues sur la plage; entre autres une Française, voilée jusqu'aux genoux, et qui, me dit-on, venait, ainsi que sa brillante société, de la maison *West*, première hôtellerie de Brighton et de *Marine parade*. Je ne m'informai point de cette dame, j'étais inquiet du sort du chien. De moment en moment la mer devenait plus moutonneuse. Il surnagea enfin, essaya d'aborder... mais le flot le reprit, le rapporta, le reprit encore, le déposa enfin sur le rivage, aux acclamations lamentables des enfans, des femmes et d'Adams, qui, sur-le-champ, ôta sa veste, en enveloppa son chien près d'expirer, et, s'en allant sans regarder personne, laissait les parieurs assez embarrassés de leur contenance. — « Eh bien! eh bien!.... arrêtez donc, Adams.... arrêtez donc! encore un saut, et votre chien gagne dix guinées. — Sautez pour lui, Monsieur; je vous les donne. » Et Adams continua sa route. Le rire et les huées de la populace poursuivirent les parieurs, auxquels je cessai de prendre garde.

Mais, comme je m'en retournais avec Adams, dont la demeure est proche de la mienne, un jeune Anglais, qui courait après lui, nous joignit en peu d'instans, et, remettant au batelier une petite somme de trente-huit schellings, qu'Adams reçut les larmes aux yeux : « Prenez, dit-il, prenez ; c'est pour guérir le chien et votre femme. » — Et il s'enfuit. — « Je sais bien, je sais bien, dit à soi-même le batelier.... Bonne maison que la maison West (1).

Je demandai à Adams s'il connaissait les dames qui en étaient descendues pour voir sauter son chien. — «Non, Monsieur, me dit-il ;... » et nous nous séparâmes.

Quelques conversations anglaises ont plus de suite que la nôtre. C'est selon l'heure, l'état et le rang. En Angleterre comme en France, qui travaille le moins parle le plus. Ici, assez généralement, du réveil au dîné, toute l'activité de corps et d'esprit est pour le cheval ou les affaires ; mais depuis le dîné jusqu'au thé, surtout après le départ des femmes, les hommes parlent à l'envi. Quelques voyageurs, et les Anglaises elles-mêmes, protestent contre cette habitude de renvoyer les dames au dessert : c'est un grand tort : rien ne prouve mieux le respect des Anglais pour leurs femmes que ce

(1) Et l'avis du batelier est celui de tous les voyageurs.

soin de leur épargner les plaisanteries grossières dont se composent des entretiens presque toujours licencieux.

Mon ami.... vous est-il jamais arrivé d'envier le plaisir que donne une bonne action? C'est, selon moi, la seule félicité dont la continuelle jouissance puisse tenir l'ambition en haleine; c'est, à mon gré, la seule chose *enviable*. J'étais honteux de n'avoir rien donné au batelier; j'aurais voulu savoir si quelques Françaises de la société West m'avait, par hasard, suppléé dans la petite collecte ouverte à son profit. Pour le bien comme pour le mal, la solidarité s'établit entre compatriotes jetés sur la terre étrangère : d'honnêtes Français l'éprouvent ici chaque jour, seulement coupables d'y être venus après ceux qui se sont mal conduits; comme, chez nous, plus d'un Anglais paie pour les sottises de son prédécesseur.

J'allais vous proposer de prendre encore ceci pour un chapitre. Mais, outre que ce serait abuser du privilége d'*imitateur de Sterne*, qui n'imitait personne, c'est qu'il convient, ce me semble, de renfermer dans ce troisième cadre toutes mes rencontres anonymes avec madame Delrive (car c'était elle). J'ignorais qu'elle fût revenue; je n'avais pas lu le journal qui annonçait son arrivée. L'éloigne-

ment, et surtout son voile, m'empêchèrent de la distinguer le jour du pari pour le chien. Je la revis, encore voilée, à une promenade au *fossé du Diable*, site pittoresque à deux milles de Brighton, doublement remarquable par les jolis *côtages*, les jardinets fleuris, étendus d'un côté de la montagne à plus de cent cinquante pieds de profondeur, et de l'autre, par les sinuosités et les excavations, à l'abri desquelles les habitans prétendent que leurs ancêtres combattirent et repoussèrent les Romains du temps de Jules-César. Sans révoquer en doute l'honorable tradition, il est permis de s'étonner que César eût tenté la descente sur cette côte, où maintenant que la navigation compte des siècles de progrès, les marins expérimentés ne s'aventurent qu'avec crainte. Mais peut-être qu'au temps de César, comme dans nos siècles de lumières, on n'atteignait jamais plus juste que lorsqu'on visait au hasard.

Ce hasard, auquel *tous les vainqueurs des vainqueurs de la terre* devraient ériger des autels; ce Dieu des bons enfans qui, parfois, désappointe les méchans et les forts; ce Dieu des pauvres gens, qui est aussi le mien, le hasard donc me ramena encore à vingt pas de madame Delrive, sans qu'elle pût me reconnaître, quoiqu'elle ne m'entendît que trop. C'était un jour de concert public, au bénéfice de.... je ne sais plus qui. M. Kram.., notre chef,

informé que l'autre Cram.., avec qui rien ne lui déplaît moins que d'être confondu ; informé, dis-je, que Cram... le pianiste, Ashley, célèbre violoncelle, son frère le violon, et quelques autres grands musiciens de Londres assisteraient à la séance, rassembla *toutes ses forces* pour que le concert étonnât ces messieurs, et certainement il y parvint. Déjà l'ouverture du jeune Henri, débarrassée des instrumens à cordes, n'eût rappelé à feu Méhul que les cris répétés de sa meute. Mais ce n'était rien : d'air martial en air martial, de *forté* en *forté*, de *crescendo* en *crescendo*, nous en vînmes à la bataille de... épouvantable final où le grand jeu de l'orgue, uni aux timballes, aux cimballes, aux trombonnes, aux trompettes, aux sonnettes, à tout le carillon, ébranla les vitraux, et fit tressaillir sur leurs siéges les vieilles filles anglaises, si nerveuses, et naturellement si ennemies du bruit. Je regardai Cram.. ; il pâlissait d'ennui et de malaise. Mais, stricte observateur des usages d'un pays qu'il ménage encore, il gardait son sang-froid, et souriait avec complaisance. Il n'en était pas de même de madame Delrive, qui, dès le commencement de la grande détonnation, avait mis bravement ses doigts dans ses oreilles, et qui, les ayant retirés un peu trop tôt, s'écria en baissant la tête : — « Nous sommes à Jéricho... les murailles vont tomber !... »

CHAPITRE IV.

. . . .
. . . .
. . . .

. . . JE laissai là M. *West*, persuadé qu'il s'était mépris, mais bien content de penser que madame Delrive allait passer l'hiver avec nous. Plus de doute, plus d'inquiétude. Après la bourgeoisie qui affluait encore à Brighton, et qui, des premiers aux derniers jours de septembre, reprend peu à peu le chemin des provinces et de *la cité;* après cette *racaille* opulente, allaient venir les pauvres nobles, les grandes financières, les espions, les chevaliers d'industrie, quelques hommes en place, quelques femmes titrées, la favorite, les frères du prince, le prince lui-même enfin. Il y aurait bien du malheur si, dans tout le cours d'un hiver qui promettait d'être brillant, je ne retrouvais pas, au moins deux ou trois fois, l'occasion de revoir et d'accompagner madame Delrive.

Cependant son sort m'inquiétait. Il était clair, puisqu'elle attendait la cour à Brighton, après six mois de séjour en Angleterre, que son intention était de s'y fixer, et, à cette seule idée, je fré-

missais pour elle. Une femme, une veuve, sans parens, sans appui, sans habitude de la langue, chez un peuple essentiellement égoïste, moqueur, rassasié de l'émigration française, etc., etc., etc. Mes craintes, au sujet de madame Delrive, se fortifiaient par la réflexion : un événement vint y mettre le comble.

Nous entrions dans l'équinoxe d'automne; les grandes marées étaient plus fortes, et les orages plus fréquens. La nuit du 13 au 14 septembre en vit éclater un tel que, de longue mémoire, Brighton n'en avait ressenti la secousse; les vagues s'élevèrent au niveau de la digue, et le brouillard venait frapper contre les vitres des premiers étages. Des torrens de pluie confondaient le ciel et la mer, et dix coups de canons d'alarme, tirés de la place d'artillerie pour avertir les vaisseaux de ne point approcher de la côte, ne furent pas même entendus de deux paquebots partis de la veille, et que la force du vent contraire avait repoussés et réduits, par cette nuit affreuse, à jeter l'ancre à la vue de Brighton. Les habitans de Marine-Parade, particulièrement les maîtres d'hôtellerie, ne se couchèrent qu'à trois heures. L'eau ruisselait dans les chambres (toujours si mal closes), et les cris des marins qui, dès la pointe du jour, vinrent, selon la coutume, s'assurer si quelques-uns de leurs frères malheureux n'avaient pas besoin d'assistance;

ces cris lugubres et prolongés par les échos de toutes les collines, devaient, sans doute, pénétrer de tristesse et d'effroi quiconque n'avait pas d'idée des horreurs d'un naufrage et de la vie des ports de mer.

A six heures, le rivage fut couvert d'habitans. Des télescopes, braqués de toutes parts, cherchèrent à découvrir les vaisseaux en détresse. Je regardais, comme les autres, l'œil attaché sur une lunette d'approche. La pluie avait cessé; les vents ne se contrariaient plus; les paquebots avaient pris le large; mais les flots, encore soulevés à une hauteur extraordinaire, faisaient retentir le rivage de leurs mugissemens répétés. Un malheureux chebec avait passé la nuit à l'ancre. Démâté, sa voile en pièces, et prenant l'eau par toutes ses jointures, on voyait, quand la vague le tirait de l'abîme, cinq ou six hommes, debout, les bras levés, faisant mouvoir au-dessus de leurs têtes des mouchoirs ou autres morceaux de toile, puis, qui disparaissaient avec le bâtiment. Aussitôt qu'on les aperçut, vingt bateliers sautèrent à leur canot, et, malgré l'éminent péril, essayèrent de couper les vagues. Deux chavirèrent, d'autres revinrent, d'autres, malgré tous les conseils, s'obstinaient à braver la mort, et cependant on attachait à quelques pieux, solidement fichés dans le sable, des cordes pour les naufragés. Tout-à-coup un cri général!... — En moins de temps

que je ne vous le dis, le chebec avait reparu, son cable avait cédé, tout l'équipage avait sauté à l'eau, et le bâtiment poussé sur la côte avec la rapidité de l'éclair, y avait échoué, et s'y était brisé avant qu'aucun de ces pauvres marins eût été recueilli par les nôtres.

Ils étaient sept. Un seul s'était cassé la cuisse; tous furent sauvés : aucun ne se doutait qu'il fût en Angleterre. Battus de l'orage depuis près de huit jours, et sortis d'un port de Bretagne pour s'en retourner en Portugal, leur patrie, ils avaient perdu toute direction, et s'attendaient à perdre encore la vie, quand leur naufrage leur valut de quoi en réparer le désastre. Ils firent une quête abondante. C'est surtout aux infortunes maritimes que l'Anglais sait le mieux compâtir : pourquoi donc les marins des classes inférieures n'y sont-ils pas mieux traités dans leur vieillesse?

J'aime la mer après la tempête. Cette tumultueuse agitation des flots, l'impression, toujours instructive, d'une catastrophe récente, et surtout le besoin et l'espérance du calme, présentent l'image la plus simple, et par conséquent la plus juste d'un *lendemain* de révolution, ou de celui d'une fièvre d'amour. Je n'ai jamais été bien amoureux, mais j'ai passé ma vie à trembler de le devenir, à-peu-près comme *les modérés*, qui craignent de se ranger d'un parti, sûrs de s'y faire tuer, parce que, assez

généralement, l'indolence ne change guère. Je revins donc, vers les quatre heures, jouir sans distraction du sombre spectacle de la mer courroucée, d'un ciel encore gros de nuages, de l'air obscurci et glacé par une brume pénétrante. Je traversai le *Stine*, et tournant les vieux bains, je descendis à travers le chantier, désert en ce moment comme toute la côte. Le temps était mortellement triste; j'étais triste comme le temps. Une ruelle étroite, en m'épargnant un long détour, me conduisait directement sur les jetées, alors dégagées de la mer qui se retirait; mais, en se retirant, elle semblait vouloir revenir avec plus de fureur encore. Des algues détachées de son sein s'accrochaient aux cailloux qui s'entassent sur cet endroit du rivage. Des poissons morts, des débris de bateaux attestaient encore la tourmente. L'onde était trouble, l'horizon voilé, et la seule mélancolie soit de vieillesse, soit de malheur, pouvait se complaire à cet effrayant tableau de la nature, encore fatiguée de sa dernière convulsion.

Je m'étais arrêté contre le pan de mur qui me cachait l'angle formé par quelques bâtimens forains élevés du côté de Marine-Parade. A la faveur de cet angle et de la jetée qu'il renferme, une étrangère désespérée pouvait, sans crainte d'être vue de la digue, terminer ses jours dans les flots. J'avan-

çai... j'en vis une ! Ah, mon ami! concevez-vous mon saisissement? J'en vis une dont l'attitude, l'affreux désordre, les plaintes trop intelligibles, tout annonçait l'intention : peut-être ne l'avait-elle pas... ; mais enfin tout l'annonçait. A genoux sur le cailloutage, son chapeau, son schall détachés, et trempés comme ses vêtemens, comme ses cheveux, tombant sur sa pâle figure, elle regardait les flots ; elle tendait les bras à la vague menaçante. Je la vis s'assouplir, s'asseoir sur elle-même, se consulter quelques instans, faire le signe de croix, se lever tout-à-coup.... Je poussai un cri effroyable, et me mis à courir vers elle de toutes mes forces.... Mais, honteuse, hors d'elle-même, et plus légère que moi, elle prit la fuite avec une vitesse qui ne me permettait pas de la poursuivre sans nous faire remarquer tous deux ; et, d'ailleurs, je ne tenais point à la reconnaître ; il me suffisait de l'avoir arrachée à une idée funeste. Je la vis baisser son chapeau, s'essuyer, s'envelopper de son schall, composer son maintien quand elle fut sur la digue. Je retournai chez moi la tête bouleversée.

CHAPITRE V.

Je n'ai point lu la nouvelle Héloïse, ni le discours sur le suicide par l'éloquente madame de Staël; mais je suis convaincu, comme tout honnête homme doit l'être, qu'une telle action ne se prémédite point; que d'en discuter longuement le pour et le contre est un mauvais emploi de l'esprit, puisque, en donnant de la raison au délire, ou en refusant de la pitié au malheur, on ne fait qu'étendre le domaine du doute; mais que très-certainement, pour se porter à l'abandon de la vie quand tout devrait la faire aimer encore, il faut être ou se croire bien misérable, ce qui revient au même, et ce qui, certes, est bien affligeant pour celui que la Providence voulut rendre témoin d'une telle scène de douleur.

Heureusement que la scène de l'inconnue en resta à *l'exposition;* car *le nœud*, que je n'ai pu démêler, était probablement dans l'une de ces crises secrètes dont fourmille l'histoire des émigrés de toutes les époques.... (J'ai entendu dire à madame Delrive qu'une bonne scène de comédie ou de tragédie doit avoir, comme l'acte entier, comme la pièce entière, *son exposition*, *son nœud* et *son*

dénouement ; j'ai retenu ce principe, et je m'empresse de vous le communiquer, dans le cas où, comme à tant d'autres, il vous prendrait fantaisie de composer pour un de nos théâtres français ; ce qui devient de jour en jour plus *facile,* vu les règles prescrites par les maîtres de l'art, et les étroites chaînes dont l'entravent les circonstances : du moins, en Angleterre, on travaille *sans gêne.*)

L'aventure du 15 septembre avait redoublé ma tendresse et mes sollicitudes pour toutes mes compatriotes. Je ne cessais de rêver au moyen de rejoindre enfin madame Delrive, et ce moyen, je le trouvai la semaine suivante sans le chercher ni m'y attendre.

Un certain M. James, amateur de musique, amateur de chevaux, et grand amateur de lui-même, s'en vint me proposer de faire la seconde partie de quelques duos de violon qu'il avait dessein de lire dans sa chambre *tandis qu'il serait enrhumé.* — « Mais, Monsieur... il me semble que vous ne l'êtes pas. — Je le serai demain. — A demain donc. A quelle heure? — Depuis quatre jusqu'à minuit. — Mais, Monsieur... — Pas d'inquiétude : nous dînerons, et nous prendrons le thé ensemble. — Votre adresse ? — Maison West, Marine-Parade.

Ah ! cette fois c'était tout de bon ; j'allais la revoir, lui parler, dîner, prendre le thé avec elle !

Je n'en dormis pas d'impatience, et le lendemain, avant quatre heures, je me rendis chez M. James.

Son rhume, effectivement, s'était déclaré le matin. Il en aurait, disait-il, pour deux jours. Il ne prenait que du gruau, me fit servir à dîner dans sa chambre, et je ne vis point madame Delrive.

Invité pour le lendemain, je fis mes conditions avec M. James. Il aime le violon, dont il joue fort bien. Ma façon de l'accompagner lui avait fait plaisir. Je m'engageai à revenir; mais je voulais dîner, prendre le thé avec la compagnie. Il me le promit et tint parole. C'est un jeune homme très-méthodique que M. James. Son médecin lui avait ordonné l'exercice dans sa chambre pour rétablir la circulation des humeurs, ou rappeler la transpiration interceptée : je le surpris faisant, pour la quarante ou cinquantième fois, le tour de cette chambre, et si pesamment, et avec des bottes tellement criardes, que chaque coup de talon retentissait du haut en bas de l'hôtellerie (1). M. James ne savait encore ni saluer ni marcher; mais il pensait profondément, comme bien vous allez voir.

A cinq heures, la cloche, qui se fit entendre, nous appela pour le dîner Je descendis, le cœur palpitant de joie. Une si longue attente avait doublé

(1) Quand on danse en Angleterre, la maison tremble, et fait trembler les maisons voisines.

pour moi le prix du souvenir de madame Delrive. Je l'aperçus enfin à trois places au-dessous de madame West, dont la séparaient un capitaine et le vieux général de C..... Le général avait plusieurs fois été à Paris ; il avait jadis commandé dans l'Inde, y avait joué la comédie ; il aimait les Français, les arts et le théâtre. Une santé détruite, et l'impossibilité de se livrer à la société, étaient le seul défaut qu'il y portât : je vis avec plaisir qu'il s'occupait de madame Delrive.

Et d'abord, le poisson frit en guise de soupe, le bœuf salé, le porc bouilli, le mouton bouilli, le bœuf rôti, et les pommes de terre permanentes occupèrent les cinquante-trois originaux dont se composaient la table d'hôte. Ensuite d'excellens pâtés de la façon de madame West, l'oie rôtie, parfumée de thin, et la salade nageant dans quatre cuillerées de vinaigre contre une d'huile, terminèrent le second service, après lequel, l'immense nappe enlevée, on servit le fromage pour tout le monde, et quelques fruits détestables à ceux des voyageurs qui en avaient fait la dépense particulière : M. James était de ce nombre, et nous étions en face de madame Delrive. Il me donna de mauvaises poires qu'il avait payées fort cher (1), et

(1) On sait qu'une foule d'Anglais, même riches, font eux-mêmes leurs achats de cuisine.

se garda bien d'en offrir à madame Delrive, quoique, involontairement, j'eusse touché l'assiette dans l'intention de la lui passer avant que de me servir. Le général sourit, et donnant un coup-d'œil à son valet-de-chambre, celui-ci sortit sur-le-champ, et revint aussitôt avec de très-beaux fruits dont il avait toujours une petite provision pour son maître. Le général pria madame Delrive d'en faire les honneurs. Ma bonne compatriote m'adressa enfin la parole. — « Voyez, Monsieur ;... aussi beau qu'à Paris, dit-elle, en m'offrant une pêche. — Madame a donc deviné que je suis Français ? — Ne fût-ce qu'à la politesse, répondit le général. M. James prit de l'humeur ; il était sujet à en prendre ; il regarda de travers le respectable M. de C...., qui se permit de rire tout-à-fait, de s'amuser un peu de la jeunesse anglaise, de sa morgue ridicule, qu'il appelait *la gourme nationale*. Madame West, ennuyée d'entendre parler français, dont elle ne sait pas un mot, leva le siége ; au même instant, toutes les dames la suivirent. M. James, encore enrhumé, et très-sobre par caractère, m'entraîna avec lui dans son appartement.

Il ne voulait pas reparaître au thé. Je l'en priai tant qu'enfin il se détermina. Nous redescendîmes à huit heures dans le salon de compagnie, peut-être le plus beau de Brighton, et certainement celui de tous les salons anglais qui, à cette heure céré-

monieuse, offre l'ensemble le plus bizarre et le coup-d'œil le plus varié. Sur l'un des deux canapés bleus de fin Cambrick à grands ramages, s'étalait, bien contre son gré, une pauvre jeune demoiselle tourmentée d'humeurs scrophuleuses, et que l'on obligeait de vivre en société dans les intervalles de son traitement, pour éviter que la consomption ne se joignît à son mal. Sa mère, sa tante, deux jeunes frères, une sœur lui tenaient compagnie. Deux autres sœurs bien laides, assises à côté d'une mère dont la surveillance inquiète aurait fait croire qu'elles étaient jolies, se tenaient droites et en silence à l'autre coin de la fenêtre, au midi. (Fenêtre très-large, très-élevée; mais partagée dans sa hauteur par deux châssis dont le plus bas remonte dans le châssis supérieur; de sorte que, pour passer sur le balcon et y jouir de la vue de la mer, il faut baisser la tête comme sous un des guichets de nos maisons de forces.) Quatre beautés brillantes, établies sur le second canapé, y faisaient la critique du dernier bal public, qui, à compter de la fin de septembre, se donne ici tous les lundis. Deux de ces dames étaient mariées; les deux autres cherchaient à l'être; et c'est dans cette vue, pendant la saison des bains, que les hôtelleries de Brighton, de Bath, de Margate et autres lieux, se remplissent de jeunes personnes. Une demoiselle qui n'était plus jeune, qui n'avait jamais été jolie, et dont

les cheveux mal peignés, dont les rubans, le jupon, le bandeau, le teint et les yeux *verts* déplaisaient à voir comme ses moindres discours déplaisaient à entendre, se tenait sagement à l'écart, lisant, pour se distraire, les sermons de M. Moor. Seule, devant une grande table, entre le foyer et la porte, et comme formant l'avant-garde du salon, madame West, entourée d'une artillerie de porcelaines, d'eau chaude, de sucre, et de tartines *transparentes*, s'apprêtait à servir cent cinquante tasses de thé. (Chaque personne en prend au moins deux.) Contre l'une des deux tables de whist se dessinait une masse de satin noir, surmontée d'*un nez* couvert d'une perruque, et coiffé d'un turban de crêpe bordé de jais : c'était madame Jackson, qui passe en pension dix à onze mois de l'année, et gagne journellement aux cartes de quoi payer sa pension. Plus d'une vieille veuve en Angleterre adopte ce genre de vie : elles prétendent que c'est pour elles le meilleur moyen d'échapper à l'ennui et aux mauvaises pensées. La seconde table de whist attendait des joueurs plus caractérisés. Le tapis vert, au bout d'une heure, était couvert de *billets de banque* (1) ; car, pour des guinées d'or, de véritables guinées, elles sont, en Angleterre, plus rares que les médailles. Enfin, derrière madame West

(1) *Bank's notes*, monnaie courante.

et autour d'une table à écrire, s'était retranchée, avec son ouvrage d'aiguille, madame Delrive, près de qui se rangèrent peu à peu une jeune marchande d'Archangel, de la figure la plus douce, une charmante personne, écolière de Cram..., et le *révérend* Thomas Rivers, dont la physionomie spirituelle, la parole franche et les manières affables, inspiraient, au premier abord, la confiance et l'amitié.

Tandis que nous redescendions, une trentaine d'hommes qui débouchaient de la salle à manger, montaient au salon en tumulte. Ces messieurs riaient beaucoup, on riait aussi dans le salon; mais au moment où la porte s'ouvrit, les ris cessèrent des deux parts; on se regarda en silence; quelques politiques chuchotèrent dans les coins; les mamans parlèrent tout bas, les demoiselles se tinrent encore plus droites, et la gêne se prolongea jusqu'à l'effusion des théyères. Quelques friands prirent à part ce qu'ils appellent *du café*. On sait que le café anglais est tellement trempé, qu'à le voir on le prendrait pour du thé de la veille. En revanche du thé, fort comme *du café de France*, coulait à pleines tasses des mains de madame West, qui le distribuait avec un ordre, une présence d'esprit admirables. Je lui demandai la tasse de madame Delrive. — Pour cette dame? me dit-elle en anglais; du lait coupé. Et il fallait voir de quel air de dégoût elle apprêtait la mixtion étrangère.

Pour la petite bourgeoise anglaise qui n'a pas quitté son île, le mépris du thé, ou toute autre infraction aux plus simples usages du pays, est une faute irrémissible.

Madame Delrive, en me remerciant, fixa sur moi les yeux, chercha quelques instans dans sa mémoire, me dit qu'elle croyait m'avoir vu autre part.—« Oui, Madame, au Fossé du Diable.—Oh! non, non; en France : certainement en France. » Et elle chercha encore. Je n'osais lui rappeler une date de connaissance si ancienne, ni son oncle, ni les concerts de Lyon... Elle fit bientôt cesser mon embarras. — « Ecoutez, Monsieur, me dit-elle à demi-voix, je crois vous reconnaître; je crois vous avoir vu à Lyon en 1789. Mais n'en dites rien, je vous en prie, vous détruiriez ma propre illusion. Quand une femme porte *des roses*, et *la coiffure en cheveux* (1), vous sentez que, même à Brighton, elle ne peut pas avouer quarante-cinq ans. » Et elle se mit à rire de tout son cœur. Sa gaîté redoubla quand elle apprit que je demeurais à Brighton, que j'étais musicien du Prince, et que je serais heureux de lui rendre quelques services. — « Cher M. Rivers, dit-elle au futur *ministre*, encore une bonne rencontre! Voyez

---

(1) Toilette des dames anglaises jusqu'à cinquante et soixante ans.

comme tout me réussit depuis huit jours... depuis que vous êtes revenu! » L'aimable *Clergy-man* sourit avec tristesse. — « Que n'ai-je pu le prévoir! répondit-il, je me serais dépêché de retomber malade. » — Je le regardai attentivement, et je lus dans ses yeux, où l'empreinte de toutes les vertus luttait contre l'expression des plus vives souffrances, que l'ordre seul du médecin pouvait l'arracher à l'étude, dont, sans doute, il fait ses délices.

La conversation s'engagea. M. James, après avoir fait crier ses bottes dans le salon presque aussi fort et aussi long-temps que dans sa chambre, était enfin venu se reposer à l'extrémité de notre table. Il parcourait, avec tout l'intérêt dont il est capable, un traité des maladies des chevaux. La jolie demoiselle, très-occupée du collier de la jeune marchande, collier d'ivoire, petit chef-d'œuvre d'industrie chinoise, venu à Londres par Archangel, s'était exclusivement attachée à cette dame. Restait madame Delrive, qui, tout en montant sa collerette, jetait de temps en temps un coup-d'œil sur M. James, puis souriait au *révérend*, puis finit par me sourire à moi-même. Thomas Rivers se prit à dire : — « Convenez, Madame, que nous sommes bien amusans. — Je vous assure, répondit-elle du ton le plus sérieux, et en désignant M. James, que Monsieur m'amuse beaucoup. » — M. James ferma son livre, mit ses deux coudes sur la table, regarda

long-temps madame Delrive, puis, lui adressant la parole :

« Vous savez bien, Madame, que le suffrage de votre sexe, et particulièrement celui des dames françaises, m'esttout -à-faitindifférent.

Madame Delrive. —Vous avez tort, Monsieur; un peu d'amour et un voyage en France vous seraient fort nécessaires.

M. James. — Je n'aime que les chevaux.

Thomas Rivers. —On le voit bien, Monsieur.

M. James. — J'aime aussi la métaphysique.

Madame Delrive—Qu'en faites-vous, Monsieur?

M. James. — De la sagesse, Madame.

Madame Delrive. —De la sagesse avec de la métaphysique?

Thomas Rivers en souriant. —Oui, comme de la religion avec de l'anatomie.

M. James. — Justement, Monsieur; j'anatomise l'univers; j'analyse, je décompose toutes les parties du grand tout, et je découvre...

Thomas Rivers. — Que nous ne sommes que poussière; que l'origine du monde se dérobe à nos yeux, et que la composition d'une mouche arrête les efforts de toutes nos décompositions.

M. James. — On y viendra, Monsieur, on y viendra : du connu à l'inconnu...

Thomas Rivers. —Pas plus loin que de l'homme à Dieu. »

M. James, souriant avec dédain, parut s'abstenir de répondre à une observation trop frivole pour ses lumières. Il se consulta un instant; puis, tout-à-coup, apostrophant Thomas Rivers :

« Vous, Monsieur, lui dit-il, vous dont le ministère sera bientôt d'enseigner la religion...

Thomas Rivers d'un ton modeste. — Plus bas, Monsieur, si vous voulez bien.

M. James. — C'est égal, Monsieur, c'est égal.

Madame Delrive. — Non, Monsieur, ce n'est pas égal. Cette jeune personne peut nous entendre, et tirer de votre métaphysique des inductions toutes contraires à ses devoirs et à son bonheur.

M. James. — Mais, Madame, je vous assure qu'un métaphysicien peut être en même temps très-honnête homme et très-heureux.

Madame Delrive. — Pourquoi donc, Monsieur, avez-vous l'air si triste?

M. James. — C'est d'impatience, Madame.... c'est de pitié. *Avec colère et dédain :* Oui... tout ce que je vois me fait pitié.

Madame Delrive souriant. — Monsieur a de la charité de reste?

M. James. — Oui, Madame; et surtout pour vos compatriotes.

Thomas Rivers. — Fi donc! Monsieur; sied-il à votre âge d'affecter ce ton de rudesse avec les dames; et sied-il à aucun Anglais d'abaisser dans

le malheur une nation rivale, toujours digne d'estime, et n'aguère si redoutable?

(Cher Thomas Rivers!... je l'aurais embrassé!) Redoutable! reprit M. James en levant le cou à se le rompre; les Français redoutables!... jamais pour l'Angleterre.

Thomas Rivers en riant. — S'il est ainsi, d'où venait donc cette horrible frayeur à la vue des soldats de Bonaparte occupés, sur la côte de Boulogne, *à ramasser des grains de sable?* La flotte de *coquilles de noix* n'en a pas moins porté l'alarme dans les cinqnante-trois comtés... et, au reste, cette alarme fut salutaire, puisque nous lui devons l'agrandissement de Wolwich et la construction de deux nouveaux parcs d'artillerie (1). »

M. James rouvrit son livre.

« Laissons cela, Monsieur; ce que vous venez de dire n'est pas d'un vrai Anglais.

Madame Delrive. — Quoi! M. Rivers, vous n'êtes pas Anglais?

Thomas Rivers, toujours gaîment. — Non, Madame, je suis Gallois; et le Gallois, ainsi que l'Écossais, ainsi que l'Irlandais, ainsi que les descendans des familles danoises et des familles normandes, mêlées au vrai Breton qui n'était pas Anglais, participent de mon opinion que je crois

(1) Rapporté littéralement.

raisonnable. Sur vingt Anglais, vous n'en trouverez pas cinq, véritables *Anglo-Saxons*, dominateurs des mers, mauvais voisins et pirates marchands, qui veuillent contester les belles qualités françaises, et qui préfèrent, à l'émulation de gloire, l'avantage périlleux d'une puissance trop étendue. »

M. James, qui n'est pas plaisant, fit mine, en ce moment, d'étouffer quelque envie de rire. Madame Delrive continua l'entretien.

« Ce mot d'émulation vous choque, n'est-il pas vrai, Monsieur?

M. James. — Non, Madame, il n'est pas réfléchi.

Thomas Rivers. — Plaît-il, jeune homme?

M. James avec à-plomb. — Je dis, Monsieur, que c'est très-certainement sans y penser que vous établissez le parallèle en faveur de la France.

Thomas Rivers. — Je n'ai pas dit cela; j'ai parlé d'émulation qui suppose égalité de titres.

M. James haussant les épaules. — Égalité!... entre nos philosophes, nos physiciens, nos géomètres, nos grands navigateurs?

Madame Delrive. — Nos lettres, nos arts, nos monumens, et même notre éducation.

M. James. — Ah! oui; surtout celle des femmes.

Madame Delrive. — Comment, Monsieur!...

M. James. — Les Françaises ne savent rien.

Quand l'une d'elles écrit un livre dans sa propre langue, on en parle comme d'une merveille. Toutes nos dames font des livres (1); toutes nos jeunes personnes savent l'italien et l'allemand. Plusieurs écrivent en latin, et aucune ne s'empresse, comme vos galantes dames de France, d'afficher une instruction superficielle, et des succès qui ne leur appartiennent pas.

Madame Delrive sourit et ne répondit rien. Le bon Thomas Rivers se pencha vers M. James, et lui dit du ton le plus doux :

« Allez à Paris, M. James; vous y trouverez, comme chez nous, des hommes habiles en tout genre, des femmes instruites et modestes, des jeunes personnes qui écrivent le latin.... et vous y rencontrerez à chaque pas une décence réelle chez des femmes brillantes, une grande indulgence pour la jeunesse présomptueuse, et une bonté parfaite envers les étrangers : ce que l'on trouve difficilement en Angleterre. »

M. James se leva, et s'appuyant sur son traité des chevaux, il dit :

« J'irai à Paris, Monsieur; j'y resterai deux mois. Je verrai le Louvre, les Catacombes, le Jardin des Plantes, le Muséum et les Bibliothèques. J'irai à Naples et en Sicile; je visiterai les volcans;

(1) Ou prétendent savoir en faire.

je sonderai les couches de lave, et cette seule opération me donnera, pour votre monde connu, un baptistaire de quarante mille ans. Je passerai la Méditerranée, j'y chercherai la cause de l'absence du flux, et je la trouverai dans le manque d'équilibre de cette masse d'eau d'avec ses épanchemens et le grand Océan dont elle découle (1). Je m'assiérai sur les ruines de Palmyre, je parcourerai les plaines de Damas, et si je n'y retrouve les traces de l'ancien Paradis terrestre, peut-être, en élevant mes regards vers le ciel, cet autre océan de vapeurs, y découvrirai-je, ce dont je serais bien charmé, quelque nouvelle planète à qui je donnerai mon nom. Je reviendrai par la Turquie, par la Russie, qui n'ose l'envahir, de peur d'avoir affaire à nous. Je m'arrêterai en Allemagne pour voir si ses médecins, ses philosophes, ses mathématiciens valent les nôtres. Je reviendrai me renfermer dans l'étude de la nature, dans celle des lois de mon pays, dans la connaissance de moi-même; et peu m'importera, je vous assure, que les ministres du pays de Galles et les belles dames françaises aient ou non de l'indulgence pour *ma jeunesse présomptueuse*.

On applaudit, on rit autour de nous. M. James

---

(1) Souvenir littéral. — L'auteur livre aux naturalistes le système de M. James

sortit triomphant. Je me dispensai de le suivre. Thomas Rivers eut la bonté de dire que c'était grand dommage que ce jeune homme fût si insociable. Madame Delrive prétendit que deux mois de séjour à Paris suffiraient pour polir ses mœurs. Je la priai de me donner un jour, de venir le passer en famille dans la retraite du vieux Musicien. Elle s'engagea pour le surlendemain, et j'allai faire fête de sa promesse à ma femme et à ma fille, qui mirent le ménage sens dessus dessous pour la recevoir avec honneur.

CHAPITRE VI.

Maintenant, mon ami, c'est madame Delrive qui parle.

« Milady Belton revenait de Paris, ou, pour mieux dire, des environs de Paris où je l'avais rencontrée, ainsi que lady Lindsey, à qui je dois sa connaissance. Mistriss Sophia, sœur de lady Belton, arrivait de la campagne avec son charmant mari, militaire distingué, encore malade des suites d'une blessure dangereuse. On venait de camper tant bien que mal dans une assez vilaine maison, rue de Cléveland, et l'on devait y rester ignorés jusqu'à l'emménagement dans une autre plus convenable, située cour du même nom, de l'autre côté de la rue. Excepté quelques proches parens dont on recevait la visite comme à la dérobée, qui que ce fût n'était admis : nous passâmes quinze jours en pleine réclusion.

» — En avez-vous deviné la cause? demandai-je à madame Delrive.

» — Pas d'autre, je pense, me dit-elle, que le

goût de l'arrangement, naturel à toutes les femmes.

»— Eh! non, Madame, ce n'est pas cela. Tous les ans, à l'anniversaire de la naissance de la reine, les membres de la haute noblesse, que leurs fonctions ne retiennent point à *la petite cour* de Brighton, quittent leurs *toits rustiques*, lieux de délices, séjour de luxe et d'abondance, établissemens vraiment royaux, où chaque comte, chaque duc, reçoit tour-à-tour *ses voisins* à deux cents milles à la ronde, et dépense, en habitudes *pastorales*, et aussi en belles œuvres de charité, la moitié d'un revenu de 30, 40, 50,000 guinées. L'autre moitié lui sert à soutenir son rang pendant les quatre mois de représentation à Londres, c'est-à-dire, pendant la session du Parlement, qui réunit autour du souverain le délégué, les interprètes, les défenseurs et les censeurs de son autorité. Chacun, à cette époque solennelle, vient occuper à Londres sa grande ou sa petite maison. Mais ceux des membres du Parlement dont l'habitation est trop éloignée de la capitale pour essayer d'y transporter leur train, se contentent d'y louer une maison telle quelle, dont souvent même ils partagent le loyer entre parens ou entre amis, tant le prix de ce loyer excède sa valeur dans un moment où la ville offre, et tous les jours, quant à la convulsion de politesse, l'image de notre jour de l'an, et quant à la sur-enchère des logemens, celle de

Marly ou de Fontainebleau, à l'époque la plus brillante des anciens voyages de la cour.

» — Ah! voilà qui m'explique, reprit madame Delrive, pourquoi milady et sa sœur n'avaient à elles deux qu'un carrosse; pourquoi cette sœur, femme de qualité, jeune et très-répandue, se contentait, ainsi que milady, d'un petit salon décoré d'une glace de trois pieds de large sur deux de haut, et du fameux *miroir convexe*(1), dans lequel j'avais tant de plaisir à nous voir tous en miniature; pourquoi chaque sœur, avec son mari, n'occupait qu'une très-petite chambre à coucher au second, tandis que Maria, couchée dans l'armoire de son père, et moi, blotie dans un coin au troisième avec mes malles, mes papiers et mes cartons, ne savions, aux heures de toilette, c'est-à-dire quatre fois par jour, comment soutenir le défi de la bonne tenue dont milady avait rapporté le goût; et pourquoi encore cette digne femme me faisait dire si souvent par sa fille, même après notre emménagement dans la nouvelle maison : « Ne croyez pas que ce soit ici notre demeure. Ah! si jamais vous veniez en Cornouailles!... »

» La petite maison de Londres, comportant cinq chambres, un cabinet, trois galetas, dont l'un

---

(1) Que l'on trouve par-tout, et le seul qui se trouve chez les petits bourgeois qui n'ont pas de glaces.

avait été ajusté pour moi, le vestibule, la cuisine et la houillière, et meublée le plus simplement, coûtait cinquante louis par mois. » . .

. . . .

. . . .

Suite du récit de madame Delrive.

. . . .

C'était un parti pris ; il fallait s'amuser, et sans interruption, depuis midi jusqu'à onze heures du soir : je m'y déterminai avec courage. Nous commençâmes par monter les cinq cent quarante marches du dôme de Saint-Paul ; par faire l'épreuve du formidable écho de la galerie, sous laquelle règne la corniche, justement comparée à celle de Saint-Pierre de Rome. Là, un siége commode, *une natte* pour les pieds, posés en face de la petite porte de la galerie, avertissent les dames qu'elles doivent se reposer un instant. Le guide laisse retomber cette porte, et une détonnation égale à celle d'une décharge de sept à huit pièces de canon, fait retentir tout le vaste édifice. *Maria* prit grand plaisir à causer tout bas avec son père d'un côté de la galerie à l'autre, au moyen de ce même écho dont l'effet est plus sensible sous ce dôme majestueux que peut-être en aucun lieu du monde. Nous tournâmes en dehors le haut de la coupole,

à dessein d'admirer la ville. Le brouillard la couvrait, comme toujours il arrive quand le soleil ne luit pas, et je ne vis rien qu'une multitude de maisons couvertes en tuiles rouges, et tellement amoncelées autour de l'édifice, dont elles étouffent l'aspect, qu'elles ne permettent à l'œil d'en mesurer la grandeur que perpendiculairement, soit d'en haut, soit d'en bas; ce qui promet aux curieux l'étourdissement ou le torticolis, à leur choix. Je gagnai l'un et l'autre, et me sentis guérie à l'aspect des préparatifs de *la fête des orphelins*, solennité touchante qui se renouvelle tous les ans. Au sein de la nef immense et sous les quatre petits dômes qui accompagnent la grande coupole, s'élevaient à plus de vingt pieds quatre amphithéâtres, dont les banquettes, recouvertes en drap écarlate, étaient destinées à recevoir les innocens objets de la charité publique. Des siéges placés dans l'enceinte attendaient les chefs vénérables, les administrateurs des différens hospices. Une chaire dressée au centre d'un des amphithéâtres, et qui par conséquent dominait sur le reste, s'élevait pour le prédicateur, livré en ce moment aux plus douces méditations. — « C'est ordinairement, me dit lady
» Belton, un homme vertueux, plein de talent, de
» zèle, et dont la mission, bornée à prêcher aux
» uns la pitié, et aux autres la reconnaissance,
» mêle souvent de délicieuses larmes à toutes celles

» qu'il fait répandre. » — Quoique je ne susse pas assez d'anglais pour bien comprendre le sermon, j'éprouvai le plus grand desir de contempler cette réunion de créatures heureuses, quoique faibles, et de protecteurs constans, quoique désintéressés. Je le témoignai à milady. — « Impossible, répondit-» elle. C'est demain jour d'*académie de danse* : je » vous y conduirai. »

» Cette *académie* est tenue par un Français. Revoir *des Français* devenait déjà pour moi un besoin ; je sus bon gré à milady d'avoir songé à le satisfaire ; je l'en remerciai du fond de mon cœur.... mais j'aurais préféré la fête des orphelins.

» Le carrosse, en nous conduisant à *l'exhibition des tableaux*, où nous devions aller ensuite, arrêta quinze ou vingt minutes chez le pâtissier-confiseur. J'y fis connaissance avec les glaces anglaises, c'est-à-dire, avec les cuillerées de glace que l'on y vend un schelling pièce ; ce qui donne à celles de Tortoni une valeur de douze ou quinze francs. Quant à la concurrence des *artistes pâtissiers*, l'Angleterre, maintenant, la soutient avec honneur, surtout pour les biscuits et *la tarte à la crême*. Mais, pour les *plumb-pouding*, autrement dit les *gâteaux de plomb*, c'est un cachet national que nous laissons à votre pâtisserie comme vous laisserez à la nôtre ses grosses *meringues*, ses *châteaux de sucre* et ses temples de *pets de nonne*. »

Ici, madame Delrive fut forcée de s'interrompre. Ma femme et ma fille avaient rougi prodigieusement; elles baissaient et relevaient les yeux avec une expression visible de mécontentement et d'embarras... Et, en effet, que de scandales à-la-fois! la critique des glaces, celle des plumb-poudings, et plus que tout, un mot *impropre* qui, par son rapprochement du premier et du dernier substantif, donnait à cette chute de phrase un épouvantable faux air d'impiété ou d'irréligion.... J'en fis l'observation à madame Delrive.

» Eh, grand Dieu! reprit-elle effrayée, justifiez-moi, mon ami! dites donc bien vite à ces dames ce que c'est chez nous qu'un pet de nonne. »

Avec toute la clarté, toute la gravité imaginables, mais non sans une peine extrême, je fis comprendre à mes deux anglaises comment des bulles de pâte très-légères, enduites de caramel, et jointes l'une à l'autre de façon à s'élever en murailles, à se courber en arcades et à se creuser en voûtes, pouvaient former les temples en question. — « Mais pourquoi donner un pareil nom à
» ces petites bulles de pâte? et comment un si vilain
» nom peut-il sortir de la bouche d'une femme? et
» à quoi bon des religieuses pour les tourner en
» ridicule? Vos Françaises nous accusent de man-
» quer de goût.... il me semble qu'après l'inno-
» cence de mœurs, la première marque de bon

» goût doit se trouver dans l'honnêteté du langage,
» et dans un choix d'expressions délicates comme
» les habitudes. »

Je voulais imposer silence à ma femme; madame Delrive m'arrêta, et lui serrant la main : — « Vous avez tellement raison, lui dit-elle, que c'est là une des causes secrètes pour lesquelles vos filles anglaises, la plupart assez gauches, timides et taciturnes, l'emportent quelquefois sur nos jeunes babillardes. Une éducation qui les accoutume à ne parler qu'avec mesure, à rejeter les paroles hardies, et à répandre du mystère sur les infirmités les plus communes de l'existence, ne peut prendre sa source que dans cet instinct de pudeur si naturel à notre sexe, et qui, aux yeux de tout homme sensé, est le premier attrait d'une femme.

» — Entendez-vous, mon cher?... me dit la mienne,... »

Je suppliai madame Delrive de continuer son récit.

« Vous connaissez, reprit cette dame, la situation de l'amirauté, la disposition des salles d'exhibition, l'obscurité et la malpropreté de l'escalier, peut-être le seul de Londres qui ressemble à ceux de nos grandes auberges parisiennes. Vous avez sans doute remarqué les tableaux de l'école française qui décorent cet escalier, et qui, de l'aveu même des Anglais, quoique placés à un mauvais jour,

n'en sont pas moins les meilleurs de l'exhibition. Vous savez mieux que moi le nom des peintres renommés, et vous aurez observé, comme moi, que les paysagistes, plus riches, plus sévères et plus poétiques que les nôtres, doivent surtout cet avantage aux heureux caprices d'une nature plus agreste, et aux sites plus variés dont ils vont chercher les modèles jusque dans le nord de l'Ecosse. Des plans d'architecture, quelques pierres communes étalées sur l'appui des fenêtres, des costumes, des armures, des *squelettes* de Canadiens ne purent nous retenir dans les premières salles. Parvenus au plus beau salon, je voulais m'y arrêter pour examiner en détail quelques portraits de femmes, dont les *poses* naïves ou sérieuses attachent plus le spectateur que toutes les grimaces de la coquetterie. Mais lady Belton, un peu coquette, quoique femme essentielle, ne fit que parcourir légèrement ce salon au milieu duquel un groupe nombreux de femmes assises et parées (1) s'occupaient beaucoup moins

(1) Dans les salons publics, il n y a que des banquettes; mais chez presque toutes les femmes élégantes, un sopha rond, au milieu d'une des salles d'assemblée, reçoit ordinairement les plus jeunes personnes, qui, assises ainsi dos à dos, l'une très-près de l'autre, avec leur robe, leur peau de neige, leurs joues rosées, et les bouquets artificiels jetés au hasard sur leurs têtes blondes, présentent la riante image d'une énorme corbeille de fleurs.

de peinture que de toilette. La nôtre, un peu fanée par le pélerinage de Saint-Paul, pouvait prêter à la critique. Lady Belton crut devoir s'y dérober, et, en conséquence, après avoir payé le tribut d'usage aux princes et princesses de la famille royale, dont les seuls portraits suffiraient pour garnir toute une exhibition, nous passâmes dans les salles voisines. Là, milady Belton, moins regardée, regarda un peu plus. « Maraya (1), dit-elle » à sa fille, demandez donc à madame Delrive com- » ment elle trouve notre exhibition de tableaux.— » Très-belle pour l'Angleterre, répondis-je ; je ne » vous croyais pas si avancés en peinture.»—Maria, pour moins de fatigue, ne traduisit que la moitié de ma réponse, et lady Belton fut contente.

. . . .

. . . .

. . . .

» Nous rentrâmes pour nous habiller, et nous dînâmes de bonne heure, afin de ne pas trouver notre loge pleine, bien qu'elle eût été retenue. On connaît la police des spectacles anglais ; chacun la fait pour son voisin, et tout s'y passe décemment : sauf l'effroyable bruit dont s'amusent beaucoup les loges.

---

(1) *Maraya* pour *Maria*, *Elaysa* pour *Elisa*, de sorte que les noms anglais sont beaucoup plus jolis prononcés à la française.

» On donnait *la Fille grecque*, l'un des triomphes de mademoiselle O'neil. L'auteur, je ne sais pourquoi, a transporté en Grèce le trait de *la piété romaine*. A cela près de l'infraction de deux unités, cette pièce n'est pas conduite trop déraisonnablement, et paraît écrite de façon à faire heureusement ressortir le talent du père noble et celui de la première actrice. Mais combien je fus surprise d'entendre annoncer ce père mourant, et cette fille désespérée par l'infatigable *trompette* qui vous poursuit en Angleterre dans toutes les rues et à tout propos ! Voilà bien, par exemple, une faute de goût, et d'autant plus déplacée avec l'aimable mademoiselle O'neil, que ses grâces décentes, et le caractère de son talent, éminemment naturel et sensible, se refusent à tout ce qui tient de l'affectation ou du charlatanisme.

» Mademoiselle O'neil a reçu de la nature une physionomie douce et noble, une taille élégante, une âme passionnée, un organe enchanteur. C'est, sans doute, par respect pour d'anciennes traditions que cette belle personne force sa voix touchante au point d'en arracher un accent guttural ; que, pour exprimer l'excès de l'étonnement et de l'horreur, elle tombe étendue sur la scène, de manière à briser un corps moins délicat que le sien ; qu'à l'imitation de ses confrères, et comme pour avertir le spectateur que sa tirade est finie, et que l'ap-

plaudissement doit s'ensuivre, elle passe devant son interlocuteur, s'embarrassant fort peu de ce qu'il devient, et ne communiquant plus qu'avec le parterre à qui elle semble dire (comme les enfans qui se disputent devant témoins) : n'est-il pas vrai que j'ai raison? Ce mouvement qui, même dans une scène de débats, blesserait au moins les convenances, est indigne d'une actrice aussi supérieure : bien différente en cela de notre premier tragédien qui, depuis quelques années, en est venu à une telle perfection de son art, qu'oubliant le public et lui-même, tout entier dans son personnage, et seulement occupé de le faire penser, parler, et agir ainsi que l'auteur l'a voulu ; laisse volontairement échapper la plus sûre occasion d'être applaudi ; content si, à la fin de son derniers vers, moins éclatant que tout le reste, une admiration générale et timide lui exprime par de sourds battemens de mains le regret de n'avoir osé l'interrompre. C'est ce genre d'applaudissemens que préférait *Lekain* (1), si sage et si profond ; mais en fait de

(1) Larive débutait; on jouait Rhadamiste. Lekain, debout dans la galerie, suivait des yeux le jeune débutant que l'on encourageait par des signes d'une approbation plus bruyante que méritée. Un admirateur de Lekain, assis devant lui, et impatienté de ce succès, auquel les amis de mademoiselle Clairon (maîtresse du brillant élève) avaient encore plus de part que le talent de Larive, se retournait

succès publics, ne raisonne et ne choisit pas qui veut.

» M. K... (je ne veux pas dire M. Kemble) jouait dans la seconde pièce. Je me garderai bien de prononcer sur son compte; on se doit de part et d'autre de respecter les illusions nationales, et j'imagine qu'il n'est pas plus au pouvoir d'une Française d'apprécier le mérite de M. K... qu'il ne serait permis à un marchand de Spafields de sentir celui de mademoiselle M... ou de mademoiselle le V....

» Quant aux changemens continuels de décoration, j'en ai éprouvé le plaisir que donne une belle lanterne magique, et sans mélange, parce que l'extrême volubilité (1) du débit des acteurs comiques m'empêchait de comprendre ce qu'ils disaient.

» Lady Belton nous fit un peu valoir cette journée de récréation; effectivement elle avait dû lui coûter : on paie à Londres pour le moindre plaisir, et il n'en est pas plus commun.

---

de temps en temps vers Lekain, comme pour lui demander ce qu'il pensait de cette espèce d'outrage fait à sa renommée comme à l'intérêt de l'art. Lekain sourit, et répondant à la pensée de l'amateur : « On ne m'applaudit pas comme cela, lui dit-il... *on m'écoute.*

(1) Les Anglais se plaignent aussi de notre volubilité, et sans doute qu'il en est de même de tous les étrangers qui voyagent. On parle toujours trop vite une langue qui n'est pas la nôtre.

» Mais le lendemain, et pour rien, j'en éprouvai un bien vif à voir chez lui M. Degville, excellent maître de l'école de Gardel. Vingt carrosses à sa porte, et dans ses élégans salons, trente à quarante jeunes personnes des premières maisons d'Angleterre, m'annoncerent une académie de danse telle que je n'en connaissais point encore. Les femmes seulement, ou tout au plusquelques proches parens des élèves, sont admis à ces réunions, Deux harpes, une basse, deux violons, sans compter celui du maître, jouent les exercices, les gavottes, les pas de deux, de quatre, de huit, et enfin la contredanse ou walse générale. Des rafraîchissemens offerts par madame Degville, femme modeste et spirituelle, terminent cette joyeuse leçon, où chacune aspire à se rendre, tant pour apprendre à bien danser que pour dire que l'on y danse avec les jeunes ladys telles, telles..... qui, dans cette occasion, veulent bien déroger, mais sans tirer à conséquence; c'est-à-dire, sans que la fille d'un *baronnet* puisse jamais être invitée chez sa compagne, fille d'un *noble lord* : la connaissance et l'amitié ne passent pas les portes de l'académie.

. . . .

. . . .

» Mes excellens hôtes ne me laissaient pas plus le temps de réfléchir que de m'ennuyer. Le zele de a d y Belton me faisait passer en revue trois à quatre

cents personnes par jour..... ou plutôt par nuit, puisqu'il est vrai que l'on ne s'assemble guère qu'à dix heures, pour rentrer chez soi vers quatre heures du matin, et que le *suprême bon ton* est de paraître au moins dans deux maisons par soirée. Je trouvais bien ces jolies réunions un peu bruyantes, un peu pénibles, peut-être un peu monotones; mais par-tout la monotonie dérive du retour journalier des mêmes habitudes, et je ne vois pas plus de diversité à entrer dans un salon français, à s'y asseoir, à écouter *la musique de chambre*, à danser et à s'en aller après avoir remis son schall, qu'à se glisser dans un *rout*, à y piétiner, à s'asseoir, à se lever encore, à écouter *le solo d'amateurs*, à danser et à prendre, en descendant, le schall noué à l'anneau de la rampe (1). On cause mieux en France pour tout le cercle quand il n'est pas nombreux, et mieux en Angleterre pour chacun particulièrement, parce que chacun, dans le mouvement continuel du *rout*, rejoint à son gré ses connaissances, et les évite de même : ce qui ne peut se faire en France, à moins d'enfreindre quelques

(1) Ces rampes dorées, garnies de cachemires, de mantes, de fourures, du haut en bas d'un escalier d'une blancheur éclatante, et couvert d'un riche tapis, offrent l'image d'un beau bazard. Les bazsards sont très à la mode à Londres. Ce sont des foires du matin qui ne se remplissent pas uniquement de curieux et d'acheteurs.

lois de nôtre politesse, variée selon les incidens et tous les degrés de gêne.

» Londres a produit sur moi l'effet que Paris doit produire sur tout étranger impartial : c'est qu'il m'a donné l'idée juste du caractère de la nation. La beauté des fauxbourgs de Londres est uniforme comme celle de la ville, comme la demeure des habitans. A Paris, tout est contraste, depuis l'avenue de Neuilly et la barrière Saint-Jacques jusqu'aux magasins de Lenormand et l'échope du savetier (1). Le peuple, à Londres, est propre et triste tous les jours; chez nous, tous les jours sale, excepté le dimanche, le bas peuple n'en rit pas moins. A Londres, des cazes et des boutiques; chez nous, par-tout des monumens. En quelque sorte, tenu en bride par sa félicité constitutionnelle, on dirait que le peuple anglais s'ennuie de sa vieille épousée, tandis que le Français, rassasié d'inconstance, aspire à reprendre la sienne, pourvu qu'elle n'y mette pas de rancune. La ville des arts n'est pas si grande, si simple, si riche que celle du commerce; celle du commerce n'est pas si riante, si policée, si élégante que celle des arts.

(1) Point d'échopes à Londres, point de petits marchands dans les rues. Mais si l'ordre extérieur des boutiques est mieux observé chez nos voisins, en revanche l'arrangement intérieur est-il (du moins pour les comestibles de luxe) tout à l'avantage des Français.

Mais toutes deux semblent se partager le sceptre du monde, l'une par l'industrie, et l'autre par les grâces. C'est chez l'Anglais que la dernière femme du peuple peut mettre, tous les dimanches, non pas *la poule au pot*, mais *le pouding au four*; c'est chez l'Anglais que le manant le plus grossier, si sa conscience le porte à défendre un étranger contre la mauvaise foi d'un de ses compagnons, fera à celui-ci son compte, et très-juste; restituera le surplus à la personne escroquée, et si l'*ami* n'est pas content, le persuadera à coups de poings, sans crainte d'être repris pour voies de fait, ni pour s'être mêlé de ce qui ne le regarde pas. C'est chez l'Anglais qu'une habitude continuelle de la réflexion éclaire immédiatement la pitié sur les besoins de l'infortune, et encore chez lui que la prévoyance se réserve les moyens d'étendre dans l'avenir la bonne intention du moment..... Et c'est chez nous, hélas! qu'une frivolité incurable borne la bienveillance naturelle à de stériles promesses; chez nous que la misère alterne avec le luxe; que la veille tue le lendemain; que les mendians vont par milliers... mais on n'y voit point mendier le vieux soldat (1).

. . . .

» Mes amis, toujours prévenans, me traitèrent

(1) Comme on le voit à Londres.

avec une considération encore plus marquée du jour où ils me virent monter en voiture pour me rendre à l'invitation de madame de Sal....y. »

« Ah! madame de Sal....y, interrompit ma femme en s'adressant à ma fille; tu sais bien? c'est celle qui..... »

Et ma chère femme, qui faisait ses observations en anglais, se mit à déchirer cette pauvre dame avec le plaisir honteux qu'éprouvent les petits à médire des grands.

« Mais peut-être, poursuivit-elle en français, peut-être que madame Delrive n'est pas au fait des aventures galantes de toutes ces belles dames qui donnent le ton.

» Non, Madame, reprit froidement madame Delrive; et je le serais, que je me garderais bien de vous en entretenir. Si la vertu est parfois difficile pour les femmes livrées aux inquiétudes les plus laborieuses de l'existence; pour celles même à qui la nature a refusé tous les moyens de plaire; que doit-ce être d'une femme telle, par exemple, que fut à vingt-cinq ans madame de Sal....y; belle, aimable, spirituelle, environnée d'hommages, bercée dès son enfance d'impressions gracieuses ou tendres, en butte à toutes les séductions, à toutes les illusions qui suivent la grandeur? — Madame de Sal....y (reprit madame Delrive en s'adressant à moi) conserve, dans un âge avancé, une tour-

nure imposante et quelques-uns des goûts de la jeunesse. Elle aime beaucoup la chasse ; elle aime tous les arts, et se plaît à honorer de son estime quiconque se distingue par quelques talens et de bonnes manières. Les miennes lui convinrent ; admise à son cercle, à sa table...

» A sa table? interrompit encore ma chère épouse; les dimanches?

» — Oui, Madame; les dimanches, jours de grande réunion.

» Et, s'il vous plaît, Madame, les dimanches... y faisait-on de la musique?

» — Presque toujours, Madame.

» — *Schocking!*

» — Shocking, tant qu'il vous plaira, lui dis-je, impatienté; ici, en France et par-tout, la seule bourgeoisie se soumet aux pratiques religieuses, et les seuls pauvres *jeûnent* ponctuellement.

» — Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites-là, Monsieur?

» — A peu de chose près.

» — Trouvez-vous cela beau, Monsieur?

» — Eh, mon Dieu! non. — Continuez donc, Madame, je vous en prie. »

Madame Delrive. « S'il fallait juger de l'Angleterre sur la société qui s'était réunie chez madame de Sal....y la seconde fois que j'y allai, nulle part les femmes ne seraient mises aussi avantageusement,

chacune selon son caractère de beauté; nulle part les hommes ne seraient plus polis, et nulle part, même en France, on ne parlerait mieux français. Je fus éblouie et charmée, je l'avoue, moins encore de l'ordonnance de la fête et de l'éclat presque importun des diamans et des bougies, que des *grâces* vraiment *nationales* que je vis briller là dans tout leur jour, et de l'air de *franchise* et de *gaîté* qui les animait, particulièrement chez les plus jeunes femmes. Vous n'exigerez pas que je vous fasse la description de la soirée; cherchez dans les journaux de Londres le n° du lendemain, et vous verrez que deux cents équipages arrêtèrent cette nuit-là à la porte de la marquise; que le premier vestibule était plein de chaises à porteurs; que les longues antichambres, seulement réservées aux domestiques de la maison, n'étaient garnies que de légers schalls, vu que déjà (mois de mai 1815) on avait pris la tenue d'été. Vous y verrez que le soupé était servi sur plusieurs tables, vu le grand nombre de convives; qu'on ne se mit à table qu'à deux heures du matin, parce qu'on avait attendu le prince-régent (retenu chez lui par un courrier extraordinaire); que les flambeaux, les couverts et les corbeilles de fruits, en vermeil du meilleur modèle, mêlés à la plus belle porcelaine de France, auraient trompé un œil parisien si le renouvellement continuel des couverts n'eût rappelé le luxe anglais;

que les fines gelées (1), les ananas, les fraises, le raisin, les vins exquis abondèrent à ces tables élégantes; que le soupé se prolongea très-avant dans la nuit; qu'à la sortie, presque aussi nombreuse et beaucoup plus brillante que celle du spectacle, une trentaine de torches, et autant de larges fallots attendaient les jeunes-gens à qui le beau temps et la propreté des trottoirs permettaient de se retirer à pied. Vous y verrez que, ce soir-là, madame de Sal....y avait une parure de perles d'un prix inestimable; que sa fille bien-aimée, milady Geor...a, avait une robe de gaze bleue, milady C... une de gaze blanche, la comtesse de T... une de tafetas rose, etc., et autres détails de la même importance. Mais ce dont les journaux anglais ne parlent pas, et ce qu'une Française pouvait seule remarquer, c'est à quel point la bonhomie se joint, dans ces hautes sociétés, au sentiment d'une antique noblesse. J'avais peu d'idée de celle de France. La révolution, en me surprenant à dix-sept ans, ne m'avait laissé de souvenirs *patriciens* que ceux du prince de Montmorency R..., dont mon oncle était né vassal, de la duchesse de Vill.... et du maréchal de N....., qui avaient protégé mon enfance. Lors-

(1) Gelées de veau ou de poulet, et tellement limpides qu'à la façon dont on les sert dans de petits calices de cristal, le Français en demande, et y porte la bouche, croyant prendre une glace à l'orange.

qu'à travers nos métamorphoses politiques, j'avais trouvé çà et là tel homme en place, telle femme qualifiée qui me rappelait le bon maréchal de N..... ou la duchesse de Vill...., je m'étais sentie plus à l'aise; et lorsqu'au retour des Bourbons, chacun chercha, dans la mêlée, à qui parler de sa joie et de sa ruine, j'avais couru droit aux neveux, aux enfans des protecteurs de mon jeune âge, qui tous m'avaient rapporté, avec les vertus de famille, la bienveillance héréditaire. Mais ces vrais serviteurs du Roi, mais ces défenseurs de l'État, n'importe de quelle classe ni de quelle opinion; mais ces femmes, étonnées de se trouver ensemble, les unes après un long exil, d'autres après une longue fortune, balançaient à former un royaume, et ne formaient point une cour. On y manquait de parité et d'union et de raison; tant d'élémens opposés n'avaient pas eu le temps de se confondre, soit par l'intérêt général, soit par la réflexion, soit par les alliances. Mais chez madame de Sal..ry, rien à se rappeler et rien à désapprendre; par-tout la bonne éducation avec de vrais talens et des noms historiques; par-tout l'aplomb, la dignité douce, cette espèce de fierté tranquille qui n'a pas besoin du respect pour être sûre de l'inspirer, et qui se voile d'autant plus soigneusement qu'elle partage avec le roturier les avantages extérieurs et les facultés de l'esprit : du moins, telles sont à tous les yeux ma-

dame de Sal...ry elle-même, milady G....na, sa fille, la charmante lady J..sey, la respectable lady Es..x, milady, marquise de Chold.....ley, si bonne épouse et si heureuse mère...., et peut-être meilleure entre toutes, l'excellente vicomtesse Melb....., pour qui seule on retournerait à Londres, quoique son aimable franchise vous avertisse bien cruellement du peu de ressources qui y restent pour l'*artiste spéculateur*. C'est chez madame de Sal.....ry que je me rencontrai, pour la première fois, avec la belle miss Sey...., jeune pupille de mistriss Fitz-E....(1). Ce jour, elle avait dix-sept ans; de ce jour, elle était maîtresse de ses volontés; mais on lisait sur son joli visage plus d'étonnement que de joie d'une liberté qui lui serait à charge loin des regards de sa mère adoptive (2). Là, je vis deux frères du prince; le beau duc de Cambridge, *l'humble* duc de Clar...., et une foule d'autres personnages dont ma mauvaise mémoire m'a fait perdre les noms. M. le comte

---

(1) Surnommée *la reine de Brighton*, que jadis son auguste *époux* fit embellir à son intention. Malgré les caprices du sort et l'inconstance des affections humaines, mistriss Fitz-E..... est toujours, à Brighton, la mère des malheureux et la reine des honnêtes gens.

(2) On cite de cette jeune personne un trait aimable et courageux. Le prince-régent est son parrain et l'honore de l'affection la plus tendre. Invitée par son altesse royale à prendre part aux plaisirs du pavillon (où règne maintenant

de la Ch.... (qui a laissé tant de regrets à Londres) ne figurait point, ce soir-là, parmi les ambassadeurs. Trop inquiet du sort du Roi, il ne se montrait nulle part; mais je retrouvai chez madame de Sal....ry la spirituelle vicomtesse Mansf...., qui m'avait distinguée chez milady *Dentue*, propre cousine de la *Fée* de ce nom (1). Placée à table auprès de son mari, qui prétendait que M. de Chât...bri... avait fait *de l'esprit sur le christianisme*, et à qui je répondis qu'un écrivain moins modeste que l'auteur d'*Atala* pourrait, comme lui, se contenter du partage de Montesquieu (2), je m'aperçus que milady Mans..... et tout ce qui nous environnait, prenait plaisir à animer notre discussion, que

---

une autre que mistriss Fitz-Er....), la belle filleule fit répondre à son parrain qu'elle ne devait et ne voulait point s'amuser aux lieux où sa marraine ne pouvait plus paraître. Le prince, dit-on, loin de désapprouver ce refus, lui sut gré de son attachement pour l'ancien objet du sien; ce qui ressemble beaucoup à la conduite de Louis XIV, qui, tout subjugué qu'il était par l'impérieuse Athénaïs, aimait à marquer son estime à la modeste La Vallière.

(1) Cette dame, singulièrement célèbre, n'a qu'à mourir pour trouver place dans quelque volume de nos Mélanges. Il n'est pas d'intérêt qui, selon nous, doive déterminer un écrivain à dire du mal d'une femme absente, cette femme fût-elle son ennemie, et l'écrivain fût-il aussi une femme.

(2) Auteur de l'*Esprit des Lois*, qui, selon des critiques jaloux, avait fait *de l'esprit sur les lois*.

je terminai aussitôt que je vis qu'elle allait prendre un tour beaucoup trop grave. Le noble lord parlait de *concessions à l'incrédulité; d'argumens trop profanes pour une cause si sainte; de l'effet pernicieux de la lecture de René, seulement propre à donner aux jeunes-gens l'épouvantable idée de l'inceste*... Effrayée d'une injustice qui m'en rappelait une du même genre dont je venais d'être l'objet, et voulant couper au plus court, je baissai humblement la tête, et demandai tout bas à milady Mans...... si tous les mondains de la cour d'Angleterre étaient aussi scrupuleux que *monsieur* son mari. — « Eh! mais, vraiment, répondit-elle, ne soyez pas sa dupe. Il aime beaucoup M. de Chât...bri...; mais il voulait se donner le plaisir de vous contrarier. Ici, l'on discute toujours, et souvent il arrive, pour n'en pas perdre l'occasion, que, de deux personnes du même avis, l'une embrasse l'opinion contraire, puis revient à la sienne comme si de rien n'était : ce qui peut-être jette un peu de confusion, mais beaucoup d'aisance dans notre politique de société. »

(Ne trouvez-vous pas, mon ami, que plus d'un politique, en France, s'est donné quelque peu de cette aisance-là?)

. . . .

« La justesse, la belle qualité de son, et l'ensemble parfait de tous les instrumens distinguent, en Angle-

terre, la musique d'orchestre, nous dit encore madame Delrive. Tous les orchestres y sont bons, voire même celui du petit théâtre d'Astley, dont la moindre ritournelle ferait honte aux plus belles symphonies d'Hayden, exécutées au Théâtre français. A Londres, non-seulement les concerts parés, non-seulement au grand opéra et à l'opéra-comique, qui très-souvent se joue après la tragédie; mais les accompagnemens de vaudeville, mais les entr'actes de comédie, tout est soigné avec ce respect pour le public qui seul commande son attention et détermine son suffrage. Les Anglais possèdent des virtuoses en tout genre; ils ont de belles voix, d'excellente musique, surtout de leur ancienne école. Le goût de la musique est *de rigueur* à Londres: aussi l'obligation se fait-elle sentir dans la manière incomplète dont les meilleurs symphonistes l'exécutent. Écoutez-les; c'est bien.... et quelque chose manque; *c'est cela... et ce n'est pas cela*, comme disait Gluck à un acteur qui répétait Oreste sans déranger une boucle de sa frisure, sans qu'il lui en coûtât un grain de poudre! Les musiciens anglais vont en mesure, et pourtant je ne sais quelle omission fatale et constante empêche de distinguer la note finale d'une phrase d'avec la note de rentrée d'une autre phrase, qu'ils enchaînent tout uniment, sans s'inquiéter des détails du style; détails sans nombre, difficultés de

sentiment qu'ils ne peuvent concilier avec la précision mathématique dans laquelle ils se renferment; précision qui pourtant n'arrête ni ne gêne nos spirituels symphonistes français.

» Les musiciens anglais accompagnent mieux le chant. Il semble qu'en général l'Anglais soit plus sensible à la musique vocale qu'aux efforts réunis des instrumens les plus miraculeux. Mais c'est surtout quand une Anglaise chante l'italien qu'il aime et qu'il préfère la musique italienne. Il est vrai que mistriss *Salmon* prête un grand charme à tout ce qu'elle chante. C'est la seule personne (à Paris comme à Londres) qui nous ait rappelé le son de voix plus qu'humain de madame Barbier-Valbonne, avec plus d'étendue encore, et plus de ressources d'inspiration. Mistriss Salmon, ainsi que, dans son temps, madame Barbier-Valbonne, ne chante que dans les concerts.

» Quant au célèbre *juif Breham*, il a la voix douce et flexible; il s'accompagne bien; varie bien ses finales, quoique toujours un peu de la même façon, et fait bien payer son talent; signe de supériorité auquel il tient, dit-on, plus qu'à tout autre : mais peut-être ne dirait-on pas cela si le chanteur n'était pas juif.

» La magnifique salle de l'Opéra Séria m'a donné, je l'avoue, un peu d'humeur; je l'ai trouvée un peu trop belle. Les tapisseries, les draperies rouges, qui devraient écraser les femmes, leur renvoie,

grace à la profusion de lumières, un reflet rose vif qui, avec la grande toilette, et sur la peau éblouissante de la plupart des dames anglaises, produit un effet ravissant. L'avant-scène, fermée comme à tous les autres théâtres, isole l'acteur du spectateur; précaution si nécessaire à l'effet de l'optique et à l'illusion. Le parquet, où les places sont fort chères, où les femmes prennent place comme les hommes, est spacieux, commode, et de cette propreté recherchée dont on parle toujours, parce qu'on la retrouve à chaque pas, et qu'il nous siérait d'imiter, nous qui perfectionnons toujours en imitant. Mais c'est à tort que quelques voyageurs reprochent aux Français de ne pas admettre les dames dans les parquets de leurs grands spectacles. Le parquet du Théâtre Royal de Londres n'est guère meilleure compagnie pour les femmes que ceux de nos spectacles de province, par la raison que toute femme décente est déplacée là où les hommes rassemblés manifestent à grand bruit leurs jugemens ou leurs opinions.

» Mais tout se passa fort paisiblement le jour où madame *Dervins*, qui jamais n'allait au parquet, pria son mari de nous y conduire pour ne pas manquer la dernière représentation du Calife de Bagdad, ballet pantomime de la composition d'Auguste V....... Cet illustre danseur français y jouait le premier rôle; madame Sess... chantait dans

l'opéra italien, et ni madame Sess.. ni Auguste V...... ne purent échauffer l'auditoire. Les chanteurs, les danseurs entraient, sortaient sans qu'il y parût; un froid glacial se communiquait de la salle au théâtre, du théâtre à la salle : je croyais assister à un concert d'amateurs (1). A la fin, cependant, quelques pirouettes de V...... et son dernier pas avec une jeune Anglaise que le public protégeait, terminèrent plus gaîment ce triste spectacle : triste, en effet... surtout pour le ténor, dont j'ai oublié le nom.

» Mais, pour l'honneur des dames anglaises, je ne puis passer sous silence l'opinion de madame Dervins sur *la fidélité conjugale*, doux sujet de notre entretien avant que la pièce commençât (et tandis que son mari, profitant du silence de la salle, vide encore, lisait tout bas des dépêches secrètes). Madame Dervins, femme jeune, agréable, et vive *comme une Irlandaise*, est mariée depuis dix ans à un homme bien fait et spirituel qui, à l'exemple de tous les maris anglais, ne paraît en public occupé que de sa femme. J'admirais leur bonne intelligence. J'y comparais tout ce que je savais à Londres de femmes contentes de leur

(1) Quelque talent que l'on porte dans une société anglaise, jamais personne n'applaudit. On croirait manquer d'égards envers le musicien complaisant si on le traitait comme ceux que l'on paie pour se faire entendre en public.

lien, c'est-à-dire, toutes celles que j'y connaissais, et j'en félicitais la morale publique. — « Eh! comment, me dit cette aimable personne, comment » ne serions-nous pas contentes de nos liens? Nos » maris les respectent; ils nous aiment, et se » cachent soigneusement pour nous manquer de » foi. En Angleterre, les courtisanes ne sont reçues nulle part; une grande estime nous environne; elle retient nos maris dans les bornes » du devoir, et leur orgueil même est intéressé à » ne jamais nous manquer d'égards, parce qu'ils » savent que l'opinion est tellement prononcée » d'avance en notre faveur que si, *par hasard*, » il advient scandale dans un ménage de gens bien » élevés, les premiers soupçons tombent toujours » sur l'homme. Quelle honte à une femme d'abuser de tant d'avantages pour se conduire indécemment! En France, dit-on, les femmes sont » moins retenues (1); mais aussi quelle différence!

(1) Cette opinion, aussi fausse qu'injurieuse, est tellement accréditée à Londres, qu'un Anglais, du reste homme de fort bon ton, s'étant persuadé qu'une Française mariée devait céder à ses instances, et trouvant dans les mœurs, dans la raison de cette femme des obstacles qu'il n'attendait pas, ne put s'empêcher de s'écrier : *de la raison, des mœurs! une Française!... c'est comique!* On pense bien que cette impertinence ne le rendit pas dangereux aux yeux de notre compatriote.

» plus souveraines que nous dans leurs maisons
» tant qu'elles y règnent, leurs maris, qui les ado-
» rent pendant six mois, leur conservent-ils toute
» la vie et sur toutes leurs rivales cette préémi-
» nence qui fait qu'en Angleterre jamais une
» maîtresse n'oserait soutenir les regards de celle
» dont elle a séduit l'époux ? Chez vous l'opinion
» fait-elle bien sévèrement justice des commerces
» adultères ? Tout en ce genre, au contraire, ne
» s'y traite-t-il pas avec une légèreté barbare ? Que
» veut-on que devienne une jeune femme livrée
» au dépit, au mauvais exemple, et en quelque
» sorte au doute *originel* de sa vertu ? Il semble,
» en vérité, qu'en France les femmes soient plus
» *filles d'Eve* que les Anglaises. Cette prévention
» injurieuse est comme un brevet de faiblesse dont
» chacune de vos compatriotes doit être tentée de
» s'appuyer à l'occasion. Qui pense mal de nous
» s'occupe peu de nous, et nous brave sans mé-
» nagement, ne mérite ni l'amour ni le respect de
» sa compagne. Je ne crois assurément pas être
» plus malhonnête femme qu'une autre ; mais je
» vous assure que si M. Dervins, que j'aime de
» tout mon cœur, s'avisait, un beau jour, de me
» traiter *à la française*, je ne répondrais pas de
» ma fidélité. »

» C'est ainsi que l'Anglaise la plus chaste faisait l'apologie des mœurs de son pays, et prenait la

défense du nôtre. J'ai retrouvé chez toutes les femmes de la connaissance de milady Belton et de lady Lindsey, cette candeur touchante, cette sécurité honorable, et cette indulgence gracieuse, apanage ordinaire d'une vertu sans tache. J'eus le chagrin d'apprendre, quinze jours après ma conversation avec mistriss Dervins, qu'elle venait de perdre un enfant chéri; et j'observai, en cette circonstance, à quel point l'amour paternel l'emporte, en Angleterre, sur tous les autres sentimens. M. Dervins, homme actif, occupé, très-occupé de politique, plein de passions et d'imagination, et du caractère le plus décidé, avait conçu, dans le secret de son cœur, une sorte de penchant illicite pour la femme d'un de mes amis de France. Cette femme était à Londres; il la voyait souvent, et, quoique sûr de ne pas réussir, saisissait avec l'empressement de l'espérance toutes les occasions de lui complaire. Son fils meurt...... Plus d'amour, plus d'ambition, et presque plus de pitié pour la triste madame Dervins, qui pourtant n'avait jamais cessé d'être l'objet de sa tendresse. Tout entier à sa perte, et possédé d'un unique regret, le père malheureux venait, trois fois la semaine, de Chelsea, où il s'était retiré, pleurer, passer des heures entières sur le tombeau de son enfant, qu'il avait fait enterrer à l'abbaye de Westminster. En me faisant admirer, quelques semaines auparavant, cet im-

portant chef-d'œuvre d'architecture gothique, il me disait comme par pressentiment : « Il y a ici de la » place pour toutes les douleurs (1). » La sienne ne peut s'exprimer. Il ne supportait pas la consolation ; il reprochait à sa femme le courage si estimable qui la portait à se souvenir qu'il leur restait d'autres enfans..... J'allai les voir avec sir Thomas et lady Lindsey, la veille de mon départ de Londres. Pour profiter du temps, qui était admirable, et donner aux enfans le plaisir de la promenade sur l'eau, nous louâmes une barque, et remontâmes la Tamise jusqu'au lieu où s'élève, entre des peupliers, le fameux hospice des Invalides... qui, par malheur, ne les contient pas tous. Jamais, pendant vingt ans de séjour à Paris, et malgré le mouvement, la gaîté de nos rives, il ne m'était venu en pensée de m'aventurer sur un bateau plat pour aller faire *le pélerinage de Saint-Cloud*. Mais là, aux portes de Londres, de la cité marchande, et dans l'un de ces canots dont la forme solide et la couleur riante, surtout l'air attentif et le sang-froid du batelier, vous invitent et vous rassurent, rien de moins extraordinaire que de voir

---

(1) Comme pour toutes les vanités. Pas d'autre distinction, à Westminster, que quelques pieds de terrain de plus pour celui qui a le mieux payé : que d'apparences *libérales* s'expliquent de même en Angleterre !

des familles telles qu'était la nôtre, faire partie d'aller à Chelsea par eau, pour en revenir à pied, le long du faubourg du même nom qui, bientôt, renfermera le village dans sa ville. Une fois au-delà des huit ou dix barrières dont cette manière de voyager esquive encore l'inquisition, sir Lindsey, pour prendre un peu d'exercice, et pour amuser ses enfans, dépouilla son habit, saisit l'une des rames, voulut nous faire voir qu'un ancien capitaine de frégate gouvernait la nacelle aussi bien qu'un navire, et joignant ses efforts à ceux du batelier, nous fit voguer plus lestement. Sa femme, sa jolie femme, riant et tremblant à-la-fois, le conjurait en vain de ne pas tant s'aventurer. Sir Thomas ne tenait nul compte d'observations *pusillanimes*, et, plus fier de sa rame que de l'ordre du *bain* dont il venait d'être décoré par le Prince, songeait seulement à ce que ses marmots, polissonnant autour de lui, ne prissent pas un autre bain dont les suites eussent été moins gaies. Silencieuse à côté de ma chère *Maria* (1), contemplant ces rives agrestes, ce fleuve, source de tant de bien pour la métropole du commerce des deux mondes ; ce militaire philosophe, ami de mon pays comme du sien; sa femme, dont chaque regard est un signe d'amour, et chaque

---

(1) Beaucoup de *Marias*, beaucoup de *Thomas* en Angleterre.

mouvement une grâce; leurs enfans qui, à mesure qu'ils naissent et qu'ils s'élèvent, font dire aux amis de la maison : « Encore un plus joli, plus soumis, plus spirituel... » En songeant à l'intérêt si tendre qui m'avait appelée auprès d'eux, et qui pouvait m'y retenir, de douces larmes roulaient sous mes paupières, et dans le vague délicieux où se perdait ma pensée, j'oubliais le cours de mon destin, celui du temps, du fleuve, et des catastrophes humaines.

» Encore des peupliers formaient rideau le long du quai de la maison de madame Dervins; le vent du soir se jouait dans les feuilles de cet arbre mélancolique, et la lune qui scintillait dans le miroir tremblant des ondes venait frapper à travers les rameaux sur les fenêtres du salon où nous attendait la famille attristée. Deux domestiques en deuil, le père, aussi en deuil, vinrent nous recevoir. Une grande taille, une figure sévère donnaient à sa douleur encore plus d'expression. La mère, vêtue de noir, mais l'air doux, résigné, vint se jeter dans les bras de lady Lindsey. Trois jeunes enfans, quoiqu'en deuil, firent éclater leur joie à la vue de leurs compagnons. Sir Thomas, après les avoir embrassés, serra la main de son ami, puis regarda tour-à-tour les enfans, et puis serra encore la main du père. Il semblait dire à ce dernier : « Voyez » donc..... mais voyez donc ce qui vous reste ! »

M. Dervins parut entendre ce langage. Je venais le remercier; je venais remercier sa femme. Ils avaient tout tenté pour me servir. Mon premier succès, dont je leur rendis compte, les payait inopinément des soins dont les avait distrait leur affliction domestique. Ils s'attachèrent un moment à cette faible compensation de la perte qu'ils déploraient encore, et après deux heures d'un entretien affectueux, nous laissâmes ces deux époux, rappelés par le sentiment de leurs vertus à celui d'un amour mutuel; et madame Dervins, consolée, me remercia à son tour de l'heureuse diversion que ma reconnaissance était venue apporter à ses regrets. Cette visite est la dernière que j'aie rendue à mon départ de Londres, ajouta madame Delrive; l'impression m'en est restée. Si le caractère de simplicité et de profonde sensibilité dont j'ai fait l'épreuve chez madame Dervins, chez dix autres femmes non moins respectables, et surtout chez la tendre lady Lindsey, se retrouvait dans toutes les familles anglaises, la pittoresque, la savante Angleterre verrait se réaliser pour elle le règne fabuleux d'Astrée, et ni la France ni aucune nation ne pourraient soutenir avec elle la comparaison de vertus. »

Madame Delrive garda quelque temps le silence. Il fallait voir comme ma femme se rengorgeait!...

« Oh! çà, Madame, dis-je à ma crédule com-

patriote, vous voyez l'Angleterre *en beau*, parce que vous y êtes venue par un soleil tel que depuis vingt ans ces contrées n'en avaient vu luire. Vous pensez beaucoup de bien des femmes anglaises, parce que vous n'en connaissez que d'estimables, et vous croyez aussi que les Anglais sont obligeans, parce que *les amis* de *vos amis* vous ont d'abord rendu quelques services. Mais retournez à Londres par un bon vent de sud-ouest, par une bonne pluie battante ; n'ayez plus à vos ordres la maison, les domestiques, le carrosse de lady Belton; *goûtez* de la fumée et des brouillards d'hiver, de la rapacité et de l'infidélité de tout ce qui vous environne; essayez aussi de l'inconstance de ces femmes *sensibles*, plus passionnées que d'autres pour la nouveauté qui les réveille ; pénétrez la cause secrète de ce grand *amour paternel* qui, chez l'homme très-orgueilleux, n'est autre que l'amour de soi; pénétrez celle de *la bonne intelligence* de certains ménages ; arrêtez vos regards sur tant de crimes dont parlent les journaux, sur tant d'abus dont ils ne parlent pas ; étudiez enfin l'Angleterre ailleurs que chez lady Lindsey, et puis ensuite venez nous dire.... »

» Je vous dirai toujours, interrompit madame Delrive, que l'Angleterre, excepté son climat, ressemble beaucoup à la France, et beaucoup au reste du monde, où sans cesse et de toutes parts

le mal est à côté du bien.... Cependant, trois ou quatre mois de séjour à Brighton m'apprennent déjà que vous connaissez mieux que moi ce peuple original. Nous reviendrons sur ce sujet. En attendant, je ne vous quitterai pas ce soir sans réjouir vos dames d'une description prise sur les lieux, et d'un portrait d'après nature : manière qui plaît tant aux Anglaises, et sans doute la plus commode pour faire des livres avec des souvenirs.

» A six milles de Londres, deux milles de Grenwich, comté de Surry, près du tombeau d'Haller, s'élève un petit castel, séjour de l'instruction, de l'opulence et de l'urbanité. Là, des femmes intéressantes et modestes, des hommes simples, mais éclairés, se réunissent autour du chef de la famille, homme jeune encore et très-aimable, qui ne se marie pas, de crainte de donner à ses fils l'héritage de ses neveux. Là se rassemblent, de tous les points de l'Europe, des artistes, des gens de lettres, des philosophes, des négocians voyageurs. Là se retrouvent en miniature toutes les jouissances des plus belles propriétés seigneuriales. Site varié, maison commode, parc élégant, fleurs à foison, fruits délicieux, table abondante, et servie avec cette délicatesse à laquelle se reconnaissent (avouons-le sans orgueil) tous les Anglais, tous les étrangers francisés. Là, à la faveur de dispositions ménagées avec art, et en rapport avec les sinuosités du ter-

rain, l'amateur de peinture retrouve quelques vues suisses; celui des lettres, retenu dans la bibliothèque, est doucement distrait de sa lecture par le bruit du léger *garrick*, rasant la surface du chemin creusé entre la terrasse du castel et les longues prairies qui en dépendent; la romancière, du haut d'un pont du canal bordé de frais gazon, jette, en rêvant, aux cygnes apprivoisés, quelques débris de toaste ou de gâteau, et suit de l'œil le jeune cheval, la chèvre audacieuse gravissant la colline lointaine, ou les moutons parqués dans le champ plus voisin. Le botaniste souriant aux grappes énormes que le jardinier lui présente (fier de ces images trompeuses (1) des productions de nos climats), passe dans la seconde serre, et s'y oublie avec Linnée et Tournefort. Le philanthrope, attiré par le doux babil d'un enfant qui veut contester à sa mère le droit de *lui apprendre à vivre*, découvre au bas du clocher attenant au castel, entre la ferme et la maison, dans le bois d'arbres toujours verts (justes symboles d'une bienfaisance toujours active), trois côtages composés d'une *salle* d'entrée et *de compagnie*, de la cuisine derrière, d'une chambre à coucher au-dessus, et d'un petit parterre qui forme l'antichambre (2). Là, son

---

(1) En Angleterre, le raisin n'a pas de goût.

(2) Nous entrâmes un jour dans l'un de ces côtages. Le

cœur, assailli d'émotions délicieuses, se réconciliera avec l'humanité. Enfin si, parmi les Françaises invitées chez Thomas Syndham, il se rencontre une femme essentielle, qu'elle aille jusqu'à la métairie; qu'elle y admire l'ordre enchanteur, l'inconcevable propreté de ces basses-cours où à peine sent-on le fumier, de ces étables où la génisse de Guernesey vient rejoindre à grand frais la grosse vache anglaise; où chaque variété de volatiles rentre le soir sous son toit *net* et *clos;* certaine que ni la mite dévorante ni le putois carnassier n'y viendront troubler son sommeil; où la truie *maternelle*, la lourde truie, propre en dépit d'elle-même, s'étonne de la gentillesse de sa colonie marcassine; où la paille, le foin, coupés en dales épaisses, égales et lisses, se séparent de la meule pour la nourriture des chevaux, comme les tranches de bœuf se détachent, pour celle des hommes, de la petite meule de rôti....

» Thomas Syndham, outre sa langue, parle également bien le latin, le français, l'italien et l'allemand. Bon juge en matières d'arts, et grand dans

---

salon, d'environ dix pieds sur huit, était proprement parqueté; une petite table bien luisante, un *forte-piano* le meublaient. La cuisine faisait son service; le parterre était bien tenu, et l'odorante clématite tapissait les fenêtres. Les habitans de ces heureuses cabanes ne prononçaient qu'avec vénération le nom du digne Thomas Syndham.

toutes ses manières, il reçoit les artistes avec *reconnaissance*, et la leur prouve en prenant pour lui seul nombre de souscriptions. Bon frère, bon ami, vif comme un Provençal et noble comme un Castillan, véritablement privilégié entre les siens, c'est, de l'avis de tous ceux qui le connaissent, le seul de son état qui rappelle au voyageur quelques traits de la bonne foi, de la solidité et de l'*ancienne* libéralité anglaise. Quel est donc cet homme distingué, demandera-t-on avec empressement; quel titre accompagne son nom? Est-ce un milord, une excellence? Est-ce du moins un baronnet.... ou bien quelque chef de la banque?... — Non, mes amis, c'est un marchand de drogues (1).

» Non loin de ce petit castel habite, dans une maisonnette, la femme la mieux née et la plus estimable. Un ruisseau qui sépare son jardinet des propriétés de Thomas Syndham lui en laisse du

---

(1) Les dames anglaises se purgent deux fois par mois, et se droguent continuellement, conséquences inévitables d'habitudes de fausse propreté : aussi les médecins, les apothicaires, et les marchands de drogues (qui forment une classe à part) sont-ils extrêmement occupés. On vient de voir que, parmi ces derniers, il est des hommes recommandables. Les médecins, en Angleterre, jouissent, comme l'on sait, de la plus haute considération. M. *Tiernay*, médecin du Prince-régent, tient à Londres un grand état : l'auteur lui doit de la reconnaissance. On ne peut aller à

moins la vue. Un tapis de verdure, entre sa maison et sa porte, sert de *gymnase* à ses enfans. Rien au dehors n'annonce la recherche; mais dans son *parloir* (1), au midi, précédé d'un petit cabinet d'histoire naturelle, et suivi d'une rotonde vitrée peuplée d'oiseaux et garnie de fleurs, se trouve, avec le meilleur piano de *Broodwood* (2), une collection précieuse de livres, de dessins et de musique italienne. On ne sait qu'admirer le plus ou de l'humilité de la retraite ou du bon goût de celle qui l'habite. Toutes les vertus naturelles, tous les talens acquis sont le partage de mistriss***, et cependant quelques nuages altèrent sa félicité et les doux sentimens qu'elle inspire. Un peu médisante, un peu vaine, vaporeuse, capricieuse, mistriss *** n'est pas toujours d'accord avec elle-même. Ses fantaisies combattent ses préjugés, et son ambition ses devoirs. Elle est triste sans infor-

---

Brighton sans faire l'épreuve de l'habileté et du caractère adorable de l'excellent docteur *Gibney*. Les sciences et l'humanité ont perdu en 1816 le jeune docteur *Fothergill*, parent du savant baron de *Forbes*, et ci-devant correspondant de notre directeur de la Gazette de Santé, le spirituel docteur Montègre, si bon père et si bon médecin!

(1) Salon.

(2) Maintenant Broodwoad fils, digne rival des *Erards*, par sa juste célébrité, et ses procédés obligeans envers les étrangers que leur bonheur lui adresse.

tune, elle est malade sans maladie; enfin il ne lui manque pour être heureuse autant qu'aimable qu'un peu plus de philosophie ou un peu moins de prétentions...—Et l'on va demander encore : « Quelle est donc cette petite maîtresse ? est-ce une seigneurie exilée ? est-ce une coquette trop tôt retirée du monde ou du théâtre ? — Non ; ce n'est point une coquette, et ce n'est pas non plus une dame de grande qualité : c'est la femme du curé (1) du lieu. »

---

(1) Ministre de***, homme d'un rare mérite, considéré, aimé généralement, et qui, par ses talens et l'influence de ses vertus, honore l'élégante famille des T*** dans laquelle il a choisi sa compagne.

EXTRAITS

DE

TROIS SÉANCES MUSICALES
ET LITTÉRAIRES.

PREMIÈRE SÉANCE (1).

TEMPS PRIMITIFS.

DEUXIÈME PARTIE.

(Après le morceau de musique d'entr'acte.)

La musique et la poésie naquirent avec l'amour et la religion : ces deux sentimens se confondent et n'existent pas l'un sans l'autre. La prose la plus simple suffit à l'expression des besoins : aussi tous les peuples sauvages ont-ils commencé par *la prose*. Mais la régularité, la noblesse, l'enthousiasme des

(1) Un morceau de piano, avec ou sans accompagnement, ouvrait ces séances ; l'auteur ensuite y développait un petit système d'histoire universelle d'après Bossuet, Anquetil et Frederick Strass ; un second morceau de musique séparait la partie historique de la partie littéraire ; un troisième morceau terminait l'entretien.

vers, ce langage perfectionné où le nombre et la cadence des mots ne doivent exclure ni la passion ni la raison, fut le fruit d'une longue étude; tandis que la musique, enseignée aux hommes par les oiseaux et le murmure des vents, se glissa d'oreilles en oreilles, comme le desir se glissait dans les âmes. Les amans chantèrent leurs maîtresses; et les jeunes époux, à genoux devant la divinité, essayèrent ensemble des cantiques pour la remercier de leur bonheur. Ces cantiques, ces chants d'amour, œuvres informes de l'enfance de l'art, ne consistaient qu'en une suite de sons à peine articulés sur des paroles très-*prosaïques*. Mais un sentiment vif inspirait la pensée, et le goût était satisfait quand la pensée était rendue : bien ou mal exprimée, n'importe; il suffisait qu'elle partît du cœur pour contenter Dieu même, plus indulgent que la plupart des hommes. Maintenant, c'est tout le contraire. On ne s'informe point d'où part la pensée, pourvu qu'elle arrive élégante et chargée d'ornemens. L'intention d'un auteur est la dernière chose dont on s'informe, et souvent le plus mal intentionné est celui qui fait le plus de plaisir, et qui tire de son talent le parti le plus avantageux.

C'est ce que Boileau, grand maître en l'art des vers français, et l'un des écrivains du siècle de Louis XIV le plus justement estimé, a donné à entendre dans cette belle tirade de son art poétique,

tirade dont le sujet rentre essentiellement dans le nôtre.

» Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
» Eût instruit les humains, eût enseigné les lois,
» Tous les hommes suivaient la grossière nature,
» Dispersés dans les bois, couraient à l'aventure.
» La force tenait lieu de droit et d'équité;
» Le meurtre s'exerçait avec impunité.
» Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
» De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
» Rassembla les humains dans les forêts épars,
» Enferma les cités de murs et de remparts,
» De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
» Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
» Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
» De là sont nés ces bruits, reçus dans l'univers,
» Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
» Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
» Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
» Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
» L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
» Depuis, le Ciel en vers fit parler ses oracles.
» Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
» Apollon par des vers exhala sa fureur.
» Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
» Homère aux grands exploits anima les courages.
» Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
» Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
» En mille écrits fameux la sagesse tracée
» Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
» Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,

» Introduits par l'oreille attirèrent les cœurs.
» Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées
» Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
» Et leur art, attirant le culte des mortels,
» A sa gloire, en cent lieux, vit dresser des autels.
» Mais, enfin, l'indigence amenant la bassesse,
» Le Parnasse oublia sa première noblesse.
» Un vil amour du gain, infectant les esprits,
» De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
» Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,
» Trafiqua du discours et vendit les paroles. »

Mais dans l'*âge d'or* du monde, au temps où l'on ne connaissait pas encore l'usage de l'or, on ne vendait ni les paroles ni les sentimens qu'elles expriment; et dans des siècles plus avancés, mais encore voisins de ces temps primitifs, les peuples, ni assez civilisés, ni assez corrompus pour payer la louange ou racheter le blâme, n'avaient nulle idée de la honte attachée au métier de certains auteurs. On écrivait alors pour s'instruire réciproquement, pour se transmettre d'une nation à l'autre la parole de Dieu ou les exploits des hommes. Cette époque fut celle des deux plus grandes conceptions humaines, *la Bible* et *Homère*...: le double poëme de l'Iliade et de l'Odyssée.

Le poëme est l'œuvre le plus difficile de la science d'écrire unie à toutes les ressources de la mémoire et de l'imagination. Les Hébreux et les Grecs ont débuté en ce genre par deux chefs-d'œuvre où les

écrivains de tous les siècles puisent successivement les imitations imparfaites que nous voulons bien prendre aussi pour des chefs-d'œuvre.

L'ode, miniature du poëme, et le cantique, modèle de la romance, marquent très-distinctement la différence du caractère des peuples chez lesquels ils furent en honneur. Le cantique, simple, naïf, plus tendre que brillant, rempli d'un seul objet (l'amour de Dieu), et d'une seule idée (l'admiration de ses ouvrages), respire l'innocence des mœurs patriarchales, et cette fraîcheur de religion que l'on ne trouve qu'aux premiers siècles des nations contemplatives. L'ode, ambitieuse, compliquée, passionnée, sublime, à-la-fois pleine d'art et de désordre, présente l'image frappante des succès, des revers, de l'éclat, de la corruption, et des dissensions mémorables qui marquent en traits de feu, en traits d'or et de sang, le grand siècle de Périclès, auquel notre fameux dix-huitième siècle ressemble par tant d'endroits.

Comme nous ne savons pas le grec, nous ne pouvons point citer *Pindare*. Nous ne citerons d'*Horace* que le nom, parce que le latin nous est tout aussi étranger que le grec, et qu'il n'est pas prudent, dit-on, de juger les anciens d'après les traducteurs (1). Mais tout le monde sait que la

(1) On pense bien qu'un tel arrêt, porté par une femme,

narration et l'invocation, attributs particuliers du cantique, sont aussi du ressort de l'ode; que celle-ci, maîtresse de ces deux moyens, peut encore y joindre toutes les ressources de la description et toutes les règles de l'action dramatique : c'est en quoi elle se rapproche le plus du poëme; en quoi elle est plus difficile, et aussi bien plus estimée.

J. B. Rousseau, poète du règne de Louis XV, est, parmi les modernes Français, celui qui a le mieux rempli les conditions attachées à la facture de l'ode.

M. Lebrun, poète satirique, qui vivait encore il y a dix ans, a aussi composé de très-belles odes. Mais en quoi il réussissait encore mieux, c'était dans le dystique, petite épigramme de deux vers, dans lesquels le devoir du poète est de renfermer l'idée la plus juste et l'opposition la plus piquante : il fit celui-ci sur une dame (1) de cinquante ans, bel esprit, qui empruntait, dit-on, l'esprit de ses adorateurs, et faisait une consommation prodigieuse de blanc, de rouge, de noir, de pommade pour le teint, etc., etc.

---

devant un auditoire presque entièrement composé de jeunes personnes, n'attaque ni le mérite ni la réputation des hommes studieux qui travaillent à nous transmettre les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

(1) Lady Morgan a nommé cette dame.

« Eglé, belle et poète, a deux petits travers :
» Elle fait son visage, et ne fait point ses vers. »

Un autre M. Lebrun, maintenant jeune homme de vingt-huit à trente ans (1), point satirique, point méchant (peut-être parce qu'il est encore trop jeune), et doué d'une belle imagination, composa, il y a environ quatre ans, une ode qui nous fut récitée une seule fois par un ministre de Napoléon. Les circonstances de l'année dernière ont rendu cette ode excessivement allégorique. Notre mémoire nous ayant fait perdre la seconde strophe et près de moitié de la dernière, nous y avons suppléé, autant que nous l'a permis la faiblesse de nos moyens. C'est cette même ode du *vaisseau* que nous avons eu l'honneur de réciter cet hiver à Brighton, devant la Société royale réunie au Pavillon.

« Je vois, aux plaines de Neptune,
» Un vaisseau brillant de beauté,
» Qui, dans sa superbe fortune,
» Va d'un pole à l'autre porté.
» De voiles au loin ondoyantes,
» De banderolles éclatantes,
» Il se couronne dans les airs,
» Et seul, sur l'humide domaine,
» Avec orgueil il se promène,
» Et dit : je suis le roi des mers ! »

---

(1) Auteur du retour d'Ulysse.

Chargé des trésors de Golconde,
Il vogue, attendu par l'amour;
Chargé de l'or du Nouveau-Monde,
L'intérêt presse son retour.
De sa course assurant le terme,
La foudre que son sein renferme
Compte plus d'un exploit vengeur...
Et, tranquille après ses conquêtes,
Du riant débris de ses fêtes
Il nourrit l'oiseau voyageur.

« Cependant, la plaine azurée,
» Sans vagues et sans aquilons,
» Réfléchit sa pourpre dorée
» Et l'éclat de ses pavillons.
» Ses matelots, vêtus de soie,
» Sous un ciel pur boivent la joie
» Et chantent leur félicité;
» Tandis que, renversant sa coupe,
» Le vieux pilote, sur la poupe,
» S'endort, plein de sécurité.

» Il n'a pas lu dans les étoiles
» Les malheurs qui vont avenir;
» Il n'aperçoit pas que ses voiles
» Ne savent plus quels airs tenir;
» Que le ciel est devenu sombre;
» Que des vents s'est accru le nombre;
» Que la mer gronde sourdement,
» Et que, messager de tempête,
» L'alcion plane sur sa tête
» Avec un long gémissement. »

Tout-à-coup, des plaines profondes
Le cri de mort s'est élancé;
« Qu'est devenu le roi des ondes?
» C'en est fait... l'orage a passé.
» Les flots qui tremblaient sous un maître,
» Aux lieux qui l'ont vu disparaître
» Venant sans bruit se réunir,
» Roulent avec indifférence,
» Et de sa superbe existence
» N'ont pas même le souvenir. »

De cette haute déclamation de l'ode ou de la tragédie, au simple dialogue comique (qui n'est autre chose que la conversation mise en scène), il y a bien des degrés à franchir; et, ce qui paraît le plus surprenant, c'est qu'il faut monter beaucoup pour parvenir à cette simplicité. La déclamation proprement dite, qui donnait aux regards, au geste, à la parole, une expression exagérée; qui faisait parcourir tous les diapasons de l'organe sans qu'on sût ce que c'était que le diapason; qui retraçait les temps héroïques, ou servait d'interprète aux grands mouvemens de l'âme, dut naître avant la comédie, et fut certainement la première musique. Les Grecs, et même les Hébreux, chantaient en parlant. Nous avons amené la mode de parler en chantant..... C'est aux experts à décider lequel est plus harmonieux d'un bout de récitatif français, ou d'une strophe de l'Iliade, ou encore d'un verset des Psaumes de David.

La comédie peint les mœurs ; elle châtie le vice et fouette le ridicule. Pour qu'elle pût naître et remplir sa vocation, il fallait des mœurs dépravées. Aristophane en trouva dans Athènes ; Molière en a trouvé en France, et tous deux à la plus belle époque de la gloire de leur patrie.

Les bornes d'un premier entretien nous défendent d'étendre plus loin cette digression, dont nous reprendrons le cours avec celui des siècles que nous devons parcourir. Il s'agissait seulement pour aujourd'hui d'amener la lecture d'un dialogue comique entre un mari français, riche bourgeois sans prétentions, et madame son épouse, belle dame parisienne, qui s'est gâté l'esprit dans la société de quelques pédantes. Cette plaisanterie, échappée à la plume originale de M. Berchoux, auteur du joli poëme de la Gastronomie, renferme une leçon, très-douce et très-utile, pour les jeunes personnes qui pourraient être séduites par les succès de petite littérature dont quelques femmes de notre connaissance ont *l'avantage* de faire profession.

DIALOGUE

ENTRE UN MARI ET SA FEMME.

LA FEMME.

« Je vous préviens, Monsieur, qu'à compter
» d'aujourd'hui, j'entends être libre et indépen-
» dante. Je secoue décidément le joug que je porte
» depuis cinq ans ; vous pouvez, dès ce moment,
» vous dispenser de prendre un ton de mari, et
» de m'intimer des ordres qui me déplaisent, et
» auxquels je n'obéirai point.

LE MARI.

» Eh! Madame, d'où vous vient cette soudaine
» résolution ?

LA FEMME.

» J'ai pris la connaissance de mes droits et le
» sentiment de ma supériorité. On sait lire un
» peu, Dieu merci ! l'Athénée des dames m'a fait
» ouvrir les yeux ; il m'a fait rougir de l'oppression
» qui pèse sur moi, ainsi que sur tout mon sexe.
» Le temps est venu de nous en délivrer, et il est
» juste, Messieurs, que nous vous donnions à
» notre tour *un peu de fil à retordre*.

LE MARI.

» Comment donc? vous m'effrayez! Jusqu'à pré-

» sent vous aviez paru contente de moi. J'avais » cherché à vous rendre heureuse, et je croyais y » avoir réussi. Mais, sans parler de tout votre sexe, » dites-moi un peu en quoi vous avez été person- » nellement opprimée.

LA FEMME.

» En quoi, Monsieur?.. En tout. D'abord vous » avez seul la clef de notre argent. Quand je vous » en demande, vous me dites, tantôt que vous » n'en avez point, tantôt que vous en avez très- » peu ; et quand vous m'en donnez, c'est à si petites » doses que je n'ai pas de quoi me passer la moitié » de mes fantaisies. Cependant vous vous êtes em- » paré de ma dot, qui était considérable ; vous en » jouissez à votre aise, et je ne jouis de rien.

LE MARI.

» J'en jouis parce que cela est dans l'ordre, » parce que les lois me donnent l'administration » de votre bien....

LA FEMME.

» Vos lois sont des grossières et des imperti- » nentes. D'ailleurs, qui les a faites? des maris » comme vous, qui étaient bien aises d'opprimer » leurs femmes. S'il y avait eu des législatrices » mêlées aux législateurs, les choses ne se seraient

» pas passées ainsi; mais vous avez été les plus » forts, et vous avez profité malhonnêtement de » cet avantage.

LE MARI.

» Hélas ! Madame, la force est la loi univer- » selle de la nature....

LA FEMME.

» C'est la loi des taureaux et des crocheteurs; » c'est une infamie. Je ne sais pas comment un » homme de bonne compagnie ose en parler de- » vant une femme. Monsieur est fort content, à » ce qu'il paraît, de cette loi universelle de la » nature. Il ne vous reste plus qu'à me colleter » et à me terrasser avec vos vilains bras nerveux » qui font horreur.

LE MARI.

» Ah ! ma chère amie !....

LA FEMME.

» Je ne suis point la chère amie d'un être qui est » plus fort que moi, et qui peut, d'un moment à » l'autre, m'assommer à coups de poings.

LE MARI.

» Eh ! Madame, vous savez bien qu'il y a de » bonnes raisons pour que nous n'en agissions pas

» ainsi avec un sexe que nous aimons, que nous
» adorons...

LA FEMME.

» Vous lui faites beaucoup d'honneur.

LE MARI.

» Du reste, vous auriez tort de m'en vouloir
» personnellement; j'ai trouvé la loi établie, et j'en
» profite de la manière que je juge la plus favorable
» à notre commun bonheur. J'administre vos biens
» et les miens en bon père de famille, comme je
» le dois....

LA FEMME.

» A merveille! Tandis que ces messieurs admi-
» nistrent en bons pères de famille, les mères de
» famille manquent de tout. Enfin, n'est-ce pas
» une honte! je n'ai pas encore pu meubler mon
» salon en cachemire. J'ai encore dans ma cham-
» bre un grand vilain lit à la duchesse, où je ne
» dors point. Vous me laissez promener avec une
» voiture carrée et des chevaux noirs, comme
» ceux d'un médecin, tandis que tout le monde
» a des bonbonnières et des chevaux alézans.
» Enfin, les trois quarts du temps je manque de
» capotes, de pélerines, de toques, etc.

LE MARI.

» Je vois fort bien que si vous en aviez le pou-

» voir, nos domaines se convertiraient bientôt en
» capotes et en bonbonnières; et cela me prouve
» que nous avons sur vous d'autres avantages
» que celui de la force...

LA FEMME.

» Ah! oui; ceux de l'esprit, du jugement et de
» l'instruction, peut-être?... Mais je prétends vous
» faire voir que j'en sais plus que vous de toutes les
» façons. Je vous avertis que je vais m'adonner à
» la littérature et aux belles-lettres; je vais tra-
» vailler à un journal. Je me suis engagée à four-
» nir des articles à l'Athénée des Dames. Nous
» allons tâcher, Messieurs, d'avoir de l'esprit, si
» vous voulez bien le permettre; et nous verrons...

LE MARI.

» Vous plaisantez, ma chère amie, ou vous
» perdez la tête. Vous voulez travailler à un jour-
» nal! vous voulez écrire pour le public! mais
» il faudrait commencer par apprendre un peu
» d'orthographe.

LA FEMME.

» C'est donc une belle science que l'orthographe?
» ne dirait-on pas que cela influe sur les idées, et
» qu'on soit une sotte pour quelques lettres de
» plus ou de moins? Ne trouverai-je pas, d'ail-
» leurs, un pédant qui se chargera de ces acces-

» soires ? Me direz-vous aussi qu'il faut savoir
» l'orthographe pour composer des romans ? Je
» vais pourtant en composer un avec votre per-
» mission.

LE MARI.

» Ah ! Madame ! épargnez-vous cette peine. Ne
» savez-vous pas que les faiseuses de modes, les
» lingères, les laquais même commencent à être
» dégoûtés de ce genre de littérature qui achève
» de tuer le bon goût, le bon sens et les bonnes
» mœurs ? N'augmentez pas encore, de grâce, ce
» fatras de paperasses romanesques ou romantiques
» qui sont devenues une véritable calamité litté-
» raire. En vérité, celui qui pourrait arrêter ce
» torrent débordé qui s'est emparé de toutes les
» imprimeries, de toutes les bibliothèques, de
» toutes les toilettes et de toutes les cheminées,
» rendrait un service éminent à la société.

LA FEMME.

» Je reconnais bien là mon barbare, mon bru-
» tal, qui n'a ni esprit, ni sensibilité, ni délica-
» tesse ; qui n'a jamais versé de douces larmes au
» sujet de ces héros et de ces héroïnes imaginaires,
» lesquels en valent bien d'autres, je crois, puis-
» qu'on leur prête à volonté toutes les vertus,
» toutes les perfections qu'on chercherait inutile-
» ment dans les êtres réels.

LE MARI.

» Me direz-vous un peu, Madame, qui aura
» soin de vos deux petites filles pendant que vous
» vous occuperez des êtres imaginaires?

LA FEMME.

» Vous vous moquez! pensez-vous que je veuille
» devenir l'institutrice et la maîtresse d'école de
» mes enfans? cela est bon pour des femmes du
» commun. Chargez-vous de ces petits détails,
» vous qui n'avez rien de mieux à faire. Pour moi,
» je vais être fort occupée, et l'étude me fera du
» bien. D'ailleurs, *hæc studia adolescentiam*
» *alunt, senectutem oblectant, secundas res or-*
» *nant, adversis perfugium ac solatium præbent.*

LE MARI.

» Miséricorde! du latin! eh, où l'avez-vous
» pris, s'il vous plaît?

LA FEMME.

» Ne croyez pas que je sois au bout. Juvénal
» donne à entendre positivement que vous êtes
» des corbeaux, et que nous sommes des colombes:

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

LE MARI.

» Quelles colombes, grands dieux! je sens bien

» que ce sera aux corbeaux à vous céder la place.
» Je m'envole, Madame. Votre latin m'a tellement
» effarouché....

LA FEMME.

» Un petit moment, Monsieur, j'ai quelque
» chose à vous dire encore... J'ai besoin aujour-
» d'hui de cinquante louis; il me les faut abso-
» lument.

LE MARI.

» Les *corbeaux* n'ont point d'argent en ce
» moment-ci : j'en suis bien fâché. Demandez-en
» à Cicéron, à Juvénal, ou aux colombes de
» l'Athénée. »

(*Il se sauve.*)

Il y a encore plus loin du dialogue parlé et même du dialogue chanté au duo instrumental que nous allons exécuter sur le piano, qu'il n'y a eu loin de la haute déclamation au dialogue comique. Il n'a pas fallu moins de quatre à cinq mille ans, et des combinaisons sans fin pour en venir à tirer des sons d'un coffre plus ou moins grand, destiné à rendre tant bien que mal l'effet de tout un orchestre, et il n'en est pas moins vrai que l'usage le plus heureux d'une harpe ou d'un piano est d'accompagner *la voix;* que les efforts de tous les autres instrumens, réunis ou séparés, n'aboutissent qu'à imiter les différentes voix; et que la

voix de ſemme étant la plus douce, c'est la flûte, cette flûte, dont le zéphir jouait si bien dans les roseaux d'Arcadie, qui en approche le plus, et semble l'emporter sur les instrumens de même espèce dont ces mêmes roseaux donnèrent l'invention : ce qui prouverait encore qu'en musique comme en poésie, nos pères ont commencé par ce qu'il y a de mieux.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

SUR LA LECTURE ET LA DÉCLAMATION.

Si le zéphir et les oiseaux ont été les premiers maîtres de musique, c'est dans notre âme, c'est dans les passions qu'elle renferme qu'il faut chercher les élémens du grand art de la déclamation. On déclame dès que l'on s'emporte. L'impatience, la colère et la haine, et surtout l'amour, apprennent mieux à déclamer que toutes les institutions dramatiques. Aussi, les personnes vives, animées, tous les habitans du Midi, plus expressifs dans leur regard, plus impérieux dans leur accent, avares de raisonnemens et prodigues de gestes, portent-ils dans la société des manières quelquefois étranges, et un air un peu théâtral. Mais ce n'est pas toujours au théâtre que l'on déclame le mieux, et les champs de bataille, les temples, les tribunes, avaient retenti des plus nobles élans de l'éloquence du cœur bien avant que de grossiers acteurs, montés sur des tréteaux et barbouillés de lie, s'en vinssent

réciter aux Athéniens quelques fragmens défigurés des poètes qu'ils n'entendaient pas. La déclamation naturelle, la meilleure de toutes, n'a pas besoin de la mesure des vers ni de l'appareil du costume pour émouvoir ses auditeurs, et les regrets de l'amitié fidèle, le seul souvenir d'une belle action, racontée sans art, ainsi qu'elle s'est passée, excitent plus d'attendrissement et font verser plus de larmes que les poëmes les plus merveilleux. De la simple mélodie du discours en prose à la pompe solennelle d'une belle tragédie, il y a à-peu-près la même différence que d'une jolie chanson à la symphonie bruyante qui occupe à-la-fois cinquante musiciens... Et plus d'un amateur préfère encore la chanson.

Les grands mouvemens de l'âme ont produit la déclamation, mais sans règles et sans harmonie poétique. De cette première déclamation, d'après laquelle on a écrit, est venue la lecture; sont venus ensuite la comparaison, l'analyse, le jugement; et quand on a su lire, on a mieux déclamé. Chez les Grecs, comme chez nos Francs, la lecture n'a été en usage qu'après des siècles de civilisation; et pour représenter au naturel, avec dignité, avec grâce, les sentimens et les manières des souverains et des grands personnages d'une nation civilisée, il faut sans doute des talens dont nos pères n'ont eu l'idée qu'après une école toute aussi longue que la nôtre.

La déclamation théâtrale n'admet que deux genres, le comique et le tragique. Point de milieu au théâtre : il faut rire ou pleurer quand les auteurs savent ce qu'ils font.

Mais cette autre déclamation imitée de la première ; cet art de lire, venu du besoin de parler, et qui, sans remuer de sa chaise et sans quitter le coin de son feu, peut, dans une matinée..... que dis-je ! en moins d'une heure, vous faire parcourir tous les genres ; cette douce occupation des paresseux, dont les savans ont l'adresse de se faire une épouvantable fatigue ; cet art de lire n'exige qu'un peu de goût et une bonne prononciation. Le goût s'acquiert avec le temps : c'est le résultat le plus parfait des opérations de l'esprit et des épreuves de la raison. Mais pour bien prononcer dans quelque langue que ce soit, il ne s'agit que d'attaquer hardiment les consonnes, et de respirer à propos.....

Respirer, parler, agir à propos ; trois premiers principes de l'emploi de la vie !.... — Cette réflexion nous rappelle une petite pièce de vers précisément intitulée : l'*Origine de l'A-propos*, et dans laquelle M. de Rulhières, connu par des ouvrages plus sérieux, va nous donner un échantillon du genre *fugitif*, maintenant si cultivé par tant de plumes de toutes les classes.

L'Origine de l'A-propos.

« Cet infatigable vieillard
» Qui toujours vient, qui toujours part,
» Qu'on appelle sans cesse en craignant ses outrages;
» Qui mûrit la raison et même la beauté,
» Et que suivent en foule, à pas précipité,
» Les heures et les jours, et les ans et les âges;
» Le temps, qui rajeunit sans cesse l'univers,
» Et de l'immensité parcourant les espaces,
» Détruit et reproduit tant de mondes divers,
» Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,
» Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.
» Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter;
» Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle:
» Ainsi, l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
» Les heures, les jours fuir et le temps s'arrêter.
» Il parut s'embellir par le desir de plaire,
» Et sans doute le dieu du temps
» Sut préparer, sut choisir les instans,
» Ceux de parler, ceux de se taire;
» Enfin, il fut heureux, malgré ses cheveux blancs:
» Un autre dieu naquit de ce tendre mystère.
» Cherchez la troupe des amours,
» La plus leste, la plus gentille,
» Vous l'y retrouverez toujours,
» C'est un enfant de la famille.
» Le don de plaire promptement,
» Les rapides succès, les succès du moment,
» Forment surtout son apanage.
» Il est le dieu des courtisans,

» Et la faveur des cours est encor son ouvrage,
» Même quand elle vient par les soins et les ans.
» Il donne de la vogue au sage,
» Quelquefois de l'esprit aux sots,
» Le bonheur aux amans, la victoire aux héros;
» On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
» Il fuit comme le temps, il plaît comme les Grâces,
» Et c'est le dieu de l'*A-propos.* »

Le privilège de la lecture nous permet de ne faire qu'un saut du genre léger au genre terrible. Cette variété de tons, précieuse quand on raconte, est plus du ressort de l'histoire et de la conversation que du théâtre et du poëme épique, parce que ces deux derniers n'admettent que des oppositions relatives à un sujet quelconque, tandis que, par obligation dans l'histoire, et par plaisir dans la société, on parle de tout, et de toutes les façons, sans être tenu d'adoucir la nuance qui peut séparer les contrastes.

Les personnes qui ont beaucoup vu, à qui il est arrivé beaucoup de choses, et qui racontent facilement, ont un grand avantage sur les plus beaux esprits. Une épître, une églogue, une élégie et tous les madrigaux de la terre, ne valent pas le moindre souvenir d'un voyageur intéressant (1). Aussi, les militaires, les navigateurs, les grands commer-

(1) L'auteur espère qu'on ne lui prêtera pas l'intention d'avoir voulu parler ici de ses souvenirs.

çans, les grands peintres (qui aussi voyagent beaucoup) sont-ils en général plus entourés et mieux écoutés que les poètes et les philosophes qui nous entretiennent avec prétention de faits ou de systèmes imaginaires, tandis que le père, l'époux, le frère, ou seulement l'ami qui revient d'un long voyage, nous attache sans nul effort, et nous fait rire ou pleurer, comme il lui plaît, au simple récit des aventures qui lui sont arrivées, ou des dangers qu'il a courus.

Robert, peintre, surnommé *Robert Perspective*, mort subitement le vendredi Saint de l'an 1808; mort le pinceau et la palette à la main, possédait éminemment le talent de bien raconter. Lorsque, dans une société nombreuse, on voyait un peloton d'auditeurs se détacher, se ramasser dans un coin, y demeurer fixé, comme par enchantement, des demi-heures, des heures entières, on était sûr que Robert racontait, et souvent le reste de la compagnie, jalouse de participer au plaisir de l'entendre, l'amenait de force au milieu du salon, où le bon Robert, s'égayant, s'attendrissant et s'échauffant de plus en plus, finissait par passer en revue tous les souvenirs de son voyage de Rome. M. Delille, avec sa puissance poétique, s'est emparé de l'aventure de Robert dans les catacombes. Il en a fait un superbe épisode du poëme de l'Imagination. Nous allons vous transmettre cet épisode avec d'autant

plus d'intérêt que Robert lui-même nous a plusieurs fois raconté son aventure, et que, en vous récitant les vers de M. Delille, nous pourrons donner à ce récit, fidèle dans tous ses points, le charme de la vérité, et peut-être celui de l'expression originale qui animait la prose de Robert.

« Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
» Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
» Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains,
» Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
» Avec ses monumens et sa magnificence,
» Rome entière sortit de cet abîme immense.
» Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
» L'église encore naissante y cacha ses enfans,
» Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
» Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
» Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
» Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
» L'amour de ses parens, l'espoir de la peinture,
» Brûlait de visiter cette demeure obscure,
» De notre antique foi vénérable berceau.
» Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
» Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
» Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
» Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
» Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
» Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
» Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
» Dans un coin écarté se présente un réduit,
» Mystérieux asile où l'espoir le conduit.

» Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
» Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses;
» Il saisit ce trésor; il veut poursuivre... hélas!
» Il a perdu le fil qui conduisait ses pas;
» Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble;
» Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
» Il prend tous les chemins que lui montre la peur;
» Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
» Dans les enfoncemens de cette obscure enceinte,
» Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
» D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
» Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
» Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
» L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite,
» Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
» De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
» L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
» Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures;
» Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
» En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
» Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
» Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
» Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
» En agitant la flamme, en use l'aliment,
» Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
» Vaines précautions! Tout soin est inutile;
» L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
» Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
» Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
» Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
» Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
» Le flambeau ranimé se rallume un instant;

» Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
» Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
» Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
» Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
» De son bras défaillant enfin la torche tombe,
» Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
» O toi ! qui d'Ugolin traça l'affreux tableau,
» Terrible Dante, viens, prête-moi ton pinceau,
» Prête-moi tes couleurs ; peins, dans ces noirs dédales,
» Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales,
» Ce malheureux qui compte un siècle par instans,
» Seul... Ah ! les malheureux ne sont pas seuls long-temps ;
» L'imagination, de fantômes funèbres,
» Peuple leur solitude et remplit leurs ténèbres.
» L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
» Le délire brûlant, le désespoir affreux,
» La mort... Non, cette mort qui plaît à la victoire,
» Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
» Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
» La faim qui se déchire et se ronge le sein.
» Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
» Et quels regrets touchans viennent aigrir ses peines ?
» Ses parens, ses amis qu'il ne reverra plus !
» Et ces nobles travaux qu'il laisse suspendus ?
» Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
» Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
» Et celle dont l'amour, celle dont le souris
» Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
» Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
» Versés par le regret et séchés par la rage.
» Cependant il espère, il pense quelquefois
» Entrevoir des clartés, distinguer une voix.

» Il regarde, il écoute, hélas! dans l'ombre immense,
» Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
» Et le silence ajoute encore à sa terreur.
» Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
» Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
» Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
» Se traîne quelquefois sur de vieux ossemens,
» De la mort qu'il veut fuir horribles monumens!
» Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle :
» Il y porte la main... O surprise! ô miracle!
» Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu;
» Et de joie et d'espoir il tressaille, éperdu.
» Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
» Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
» Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
» Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour;
» A l'abri du danger, son âme encor tremblante
» Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
» A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur,
» Un plaisir agité d'un reste de terreur;
» Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
» Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
» Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux
» Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
» Avec quel doux transport il promène sa vue
» Sur leur majestueuse et brillante étendue!
» La cité, le hameau, la verdure, les bois,
» Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
» Et rempli d'une joie inconnue et profonde,
» Son cœur croit assister au premier jour du monde. »

Des catacombes de Rome, nous allons de ce pas nous transporter à la Comédie française. Nous

allons lire une scène de la *suite d'un bal masqué*, petite pièce du genre mixte, mis à la mode en France par quelques écrivains du second ordre; mais qui, à la faveur d'un style naturel, d'une peinture exacte des caractères de demi-teinte et d'une sorte de gaîté douce de meilleure compagnie que le gros rire, peut encore être toléré par les amateurs de la bonne comédie. — Cette jolie pièce de la suite d'un bal masqué est de madame de Ba***, l'une de nos contemporaines les plus distinguées par ses talens et son esprit. La scène que nous allons lire se passe entre une coquette très-aimable qui cherche à se faire quereller par son amant pour rendre service à une amie; entre cette amie, bonne et sensible, qui n'y entend aucune malice, et entre l'amoureux jaloux qui donne tête baissée dans le piège, comme toujours il arrive aux jaloux. — Madame de Mareuil, la belle coquette, est ici (à droite); — madame de Belmont, son amie, est là (à gauche); et le jeune homme entre elles deux. — (*Voyez* la scène dans la suite d'un bal masqué).

Nota. La lecture de cette jolie scène fit naître le desir de voir jouer la pièce au petit théâtre français de Londres, où en effet elle fut représentée le surlendemain de la séance de madame Simons. Cette dernière eut ainsi le double plaisir d'avoir signalé à ses auditeurs étrangers le talent d'une de ses compatriotes, et d'applaudir ensuite à l'ouvrage de madame de B***, envers qui ce procédé très-

naturel n'aurait dû être qu'une douce représaille, si un peu plus d'esprit de corps combattait, chez les femmes auteurs, certain sentiment bien injuste dont, il faut en convenir, les hommes savent plus souvent et plus noblement triompher.

Pour ne pas remplir ces mélanges d'extraits d'ouvrages qui se font lire sans que madame Simons les rappelle, elle a cru devoir, outre la scène *du bal masqué*, supprimer un deuxième dialogue de Berchoux, dont l'extrême gaîté contribua singulièrement au succès de cette séance du 8 mai 1816, dans laquelle, pour la partie musicale, madame Simons fut secondée, avec tout le zèle de l'amitié et toute la grâce d'un talent supérieur, par M. *Spagnoletti*, violon habile, et M. *Auguste Kollman*, fils de l'organiste de la reine.

TROISIÈME ENTRETIEN.

DELILLE ET MOLIÈRE.

Tout l'éclat du plus beau succès de lecture ne doit point éblouir ceux qui, dans ce genre, réunissent le plus de suffrages. M. Delille, à qui nous devons la meilleure part de l'effet produit dans notre deuxième séance, M. Delille lui-même était, comme presque tous les grands poetes, un lecteur admirable, et d'autant plus étonnant qu'il lisait toujours de mémoire. Nous l'avons vu, nous l'avons entendu vers la fin de sa carrière; laid de visage, petit, mal fait, avec une voix cassée, et déjà presque aveugle, il excitait encore telles émotions dont nos premiers acteurs eussent été jaloux..... Mais quelle différence (M. Delille en faisait aussi l'observation) de lire, ou de déclamer, assis, appuyé commodément sur une table et devant une société particulière, presque toujours disposée à l'indulgence, ou d'avoir à lutter à-la-fois contre la turbulence d'un public nombreux; contre les

difficultés du maintien, du costume, de la marche théâtrale, et contre celles du naturel, qui souvent s'oppose directement au caractère du personnage que l'acteur représente ! Que de travail, seulement pour monter l'organe au diapason d'une grande salle ! Quelle profondeur et quelle souplesse d'intelligence pour se pénétrer de tant de rôles divers ! et que de graces dans la personne pour les rendre avec dignité ! Nous pouvons lire autant et si bien qu'il nous plaira ; les plus vives sensations produites par la lecture s'évanouissent devant les moindres scènes des *Lekain* et des *Dumenil*, des *Garrick* et des *Siddons*.

Mais quand un lecteur est en même temps auteur, et auteur des plus beaux ouvrages de son siècle, alors on peut et l'on doit l'écouter avec attention et respect : M. Delille était dans ce cas. Jamais la nature n'accorda plus d'esprit et de talens au poète destiné à chanter ses merveilles, et jamais une âme plus noble et une sensibilité plus réelle ne marquèrent d'une empreinte plus durable les acquisitions de l'esprit et les productions du talent : cependant, avec tant de moyens réunis, avec tant de pages immortelles méditées sur tous les objets imaginables, M. Delille n'a pu tirer de sa plume si féconde que des poëmes dénués d'action ; œuvres brillantes, mais incomplètes, que l'admiration la plus respectueuse ne peut s'empê-

cher de comparer à ces comédies sans intrigue, connues dans le répertoire ancien sous le nom de *pièces à tiroir* (1).

Une instruction sans bornes, une pureté parfaite, une intarissable variété rachètent dans ce grand versificateur la sécheresse de conception qui a privé la France d'un poëme. Que l'on ouvre au hasard ses magnifiques digressions sur l'homme des champs, sur la pitié, sur l'imagination, etc., etc., et l'on rencontre à chaque ligne des modèles de goût pour tous les amateurs, et des leçons désespérantes pour tous ceux qui s'essaient dans ce genre descriptif, illustré par Virgile, par Thomson et par M. Delille, mais que tous les écrivains n'ont pas, comme eux, la force d'illustrer.

M. Delille sentait si bien le défaut de ce genre, qu'il ne cesse de le combattre par les épisodes, les souvenirs, toutes les ressources de sentiment qui peuvent rompre la monotonie d'une description continuelle. Il conseille aux jeunes poètes de chercher leur talent plutôt dans l'âme que dans l'esprit, et, pour mieux les persuader, il unit l'exemple au précepte. Tel, dans l'Homme des champs, après avoir dit que, pour bien peindre, *il ne faut peindre que ce que l'on aime;* après avoir démon-

(1) Ésope à la cour, le Mercure galant, etc.

tré que, jusque dans ses horreurs, la nature intéresse, il s'écrie :

« Nature, ô séduisante et sublime déesse!
» Que tes traits sont divins! tu fais naître dans moi
» Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
» Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
» Tu marches, et des plis de ta robe flottante
» Secouant la rosée et versant les couleurs,
» Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
» Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
» De ton souffle léger s'exhale le zéphire;
» Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois
» Sont les accens divins de ta brillante voix :
» Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
» Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
» Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
» Des torrens écumeux battent tes flancs : l'éclair
» Sort de tes yeux, ta voix est la foudre qui gronde,
» Et du bruit des volcans épouvante le monde. »

Avant de s'élever à ce degré sublime de pensées et d'expression, M. Delille, parcourant avec la même force, avec la même élégance, mille objets intermédiaires, s'arrête quelques instans à la simple description des bains de santé, tels que *Spa*, *Barèges*, *Bath*, *Brighton*, et autres lieux semblables.

» Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
» Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
» Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
» La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,

» Vous font chaque printemps leur visite annuelle.
» Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
» Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
» Des vieillards éclopés, un jeune essaim de foux.
» Dans le même salon là viennent se confondre
» La belle vaporeuse et le triste hypocondre.
» Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs;
» Le guerrier de sa plaie adoucir les douleurs;
» Le gourmand de sa table expier les délices.
» Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices;
» Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
» Veulent être guéris, mais surtout être plaints.
» Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
» Le soir, le jeu, le bal, les festins, la musique,
» Mêlant à mille maux mille plaisirs divers,
» On croit voir l'Élysée au milieu des enfers. »

Mais bientôt, le poète descriptif, sentant l'insuffisance de toutes les ressources de son art, cherche à émouvoir ses lecteurs par des moyens plus infaillibles.

« O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!
» Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence:
» A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
» Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
» Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
» Et les riches coteaux et la plaine riante,
» Mes yeux ne voyaient rien; mon âme impatiente,
» Des rapides coursiers accusant la lenteur,
» Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur.

» Je le vis; je sentis une joie inconnue :
» J'allais, j'errais; par-tout où je portais la vue
» En foule s'élevaient des souvenirs charmans.
» Voici l'arbre témoin de mes amusemens;
» C'est ici que Zéphir, de sa jalouse haleine,
» Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
» C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
» Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau;
» Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
» J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
» Le vieillard qui, jadis, guida mes pas tremblans,
» La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
» Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
» Souvent je m'écriais : témoins de ma naissance,
» Témoins de mes beaux jours, de mes premiers desirs,
» Beaux lieux, qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »

Aussi sensible et plus ardent que M. Delille; philosophe non moins profond, observateur encore plus utile, puisque l'étude des mœurs fut celle de toute sa vie, et poète encore plus étonnant pour son siècle que M. Delille n'a pu l'être pour le sien, Molière, lecteur, acteur, et surtout auteur incomparable, Molière chemine vers la postérité avec un fardeau qui, pour doubler de prix, n'aurait qu'à diminuer : c'est-à-dire, qu'en élaguant de sa collection un *Georges Dandin*, une *Comtesse d'Escarbagnas*, un *Pourceaugnac*, et autres chiffons de comique populaire que ce grand homme ne prenait la peine d'assortir que

pour attirer la foule à ses bonnes comédies, il marche appuyé sur une douzaine de chefs-d'œuvre, dont la conception vigoureuse, la versification animée et piquante, seront les éternels modèles de tous les ouvrages dramatiques, de quelque genre qu'on les conçoive : chaque comédie de Molière, comme chaque tragédie de *Shakespeare* ou de Corneille est *un poëme dialogué*.

Pour vous présenter le contraste de trois oppositions frappantes, nous avons dû feuilleter trente à quarante pages d'un beau poëme descriptif..... Ouvrons Molière, ouvrons le Misanthrope. Dès le premier acte, dès la deuxième scène, si spirituelle et si gaie, nous trouverons trois personnages dont les caractères se heurtent à chaque repartie, et font jaillir de chaque vers un trait comique ou une leçon de goût. D'un côté M. Oronte, bel esprit de cour, bien infatué de son rang, de ses titres, de son crédit, de son esprit surtout, et qui court après une flatterie comme les jeunes femmes après une mode nouvelle; de l'autre, Philinte, modeste courtisan, qui, par penchant et par intérêt, s'exerce à flatter tout le monde; et entre eux deux Alceste le misanthrope, plein d'honneur et de mauvaise humeur, plein de franchise et de rudesse, qui ne dépend de qui que ce soit, et n'a jamais flatté personne. Alceste s'entretient avec son ami Philinte des chagrins

que lui cause la coquetterie de Célimène, sa maîtresse, et de l'iniquité d'un jugement qui va, dit-on, lui faire perdre un procès considérable. Il est sombre, distrait et rêveur au moment où M. Oronte, tout fleuri, tout parfumé, s'en vient, avec un doux sourire, consulter le Misanthrope sur une petite pièce de vers qu'il a composée en l'honneur de sa belle, etc.

Nota. Molière est admiré en Angleterre presqu'à l'égal de *Shaskespeare*, par la raison surtout, disent les Anglais, qu'il a su, comme leur fameux poète, faire parler naturellement l'homme du bas peuple et l'homme de cour, s'exercer sur tous les sujets, et mettre en scène tous les personnages. Par conséquent, ils se garderaient bien de pousser comme nous la délicatesse jusqu'à siffler maintenant ou Scapin ou Criquet. Ils prennent, au contraire, grand plaisir aux représentations des pièces de Molière dont nous ne nous soucions plus. Nous les avons entendus applaudir et rire de tout leur cœur à une représentation des *Précieuses ridicules*... Mais il est vrai de dire que tout ce qui nous présente aux yeux de nos voisins sous des traits ridicules ou grotesques, leur cause une illusion délicieuse..... Ce qui ne les empêche pas de nous rendre justice, et ce en quoi la malice et la magnanimité françaises ne seront jamais en reste avec eux.

NOTES

ET

RÉFLEXIONS

POUR SERVIR A UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE,

DANS SES RAPPORTS AVEC LA POÉSIE, LA PEINTURE, etc.

VIE

DE JULIEN L'APOSTAT,

PAR L'ABBÉ DE LA BLETTERIE.

Page 10. « Élevé par l'eunuque Mardonius, qui » lui inspira de la gravité, de la modestie, de » l'aversion pour le théâtre, et du mépris pour » les plaisirs des sens.... »

Les représentations dramatiques étaient alors si grossières qu'aucun instituteur n'aurait dû permettre l'accès du théâtre aux jeunes-gens. Les acteurs se plaignent aujourd'hui de l'extrême susceptibilité du parterre, sans réfléchir que, plus les rôles seront décens, et moins la profession théâtrale laissera de prise au préjugé qui la poursuit encore.

Pages 11 *et* 12. Son goût pour les lettres et la musique. « Quand il fut empereur, il assigna des » fonds pour élever de jeunes musiciens dans la » ville d'Alexandrie, promettant de grandes ré» compenses à ceux qui excelleraient dans cet art » *divin*, selon son expression. »

Divin, sans doute, quand il est poussé à l'inconcevable degré de *peindre avec des sons*, et de *parler* sans le secours des lettres, le plus commun de tous quand il se réduit à *croquer* quelques notes insignifiantes.

« En 362, Julien déclara qu'il ne recevrait point » de couronnes d'or au-delà du poids de soixante » et dix onces. Ces couronnes étaient un hommage » que les provinces et les villes offraient aux em- » pereurs à leur avènement au trône, après une » victoire remportée, etc.; et plus elles pesaient, » mieux elles étaient reçues. Julien fut le premier » dont la délicatesse tenta d'esquiver cette espèce » d'outrage. »

Il est à remarquer que tout homme né avec la passion de la musique a naturellement l'âme grande et généreuse : ce qui n'exclut aucune des erreurs de l'imagination.

Julien s'avisa d'une persécution nouvelle contre les chrétiens, en leur défendant d'étudier ou d'enseigner les sciences des Grecs. Néanmoins il leur laissa le choix d'adorer les dieux d'Homère et des autres poètes de l'antiquité (dont S. Grégoire de Naziance, Athanase d'Alexandrie, etc., interprétaient l'esprit à l'avantage du christianisme), ou de se borner à expliquer *Luc* et *Mathieu* dans les églises des Galiléens.

Pourquoi Julien croyait-il devoir sévir contre

ce larcin, que, depuis lui et à son exemple, tant d'apostats, tant de déistes ont imité?... L'histoire du monde n'est qu'un jeu de navette.

Page 240. « Il tendit un autre piége à ces » pauvres chrétiens, que les lois de l'empire obli- » geaient de saluer l'image de l'empereur : ce fut » de se faire peindre entouré de Mars et de » Mercure, ses idoles favorites ; de sorte que les » chrétiens se virent ainsi dans l'alternative d'ado- » rer les faux dieux, ou de manquer de respect » au souverain. »

La musique a donc, sur la poésie et la peinture (moralement parlant), un avantage incontestable : c'est celui de ne pouvoir seconder aucune intention perfide ou criminelle. Quand la musique est tombée dans ces écarts, c'est que la poésie l'y avait entraînée, et seule elle en est responsable. Jamais musicien ardemment inspiré ne fut un profond politique, et jamais corrupteurs des peuples ne firent de cet art innocent un instrument de sédition.

« N'ai-je pas vu moi-même (c'est Julien qui parle) avec quelle complaisance les *barbares d'au-delà du Rhin* goûtent une musique sauvage, dont les paroles, aussi rudes que les airs, ressemblent aux cris de certains oiseaux (1)? » Les mauvais mu-

---

(1) A un concert anglais au bénéfice de J. B. Cramer, et auquel nous assistâmes, M. La F... et moi, une ariette natio-

siciens, les mauvais poëtes sont insupportables à ceux qui les écoutent, mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes, etc.

» Ici, Julien attribue à Isménias (le joueur de flûte) un mot que Cicéron met dans la bouche d'*Antigénidas* (contemporain ou successeur, je l'ignore), qui, pour rassurer un de ses élèves que le public ne goûtait pas, lui dit : « jouez pour les Muses et pour moi (2). »

---

nale, parfaitement chantée par mademoiselle Stéphens, jeune et jolie personne, douée de la voix la plus fraîche et la plus flexible, nous donna quelque idée de cette musique dont parle ici l'empereur Julien. Des sons coupés, roulés, enflés, sautillés; des cadences détachées à la quinte, à l'octave; des espèces d'imitation de rossignol, répétées par un violon (excellent; mais quelle corvée!); point de caractère distinct; point de thême suivi, rappelé; une absence de raison telle que La F..., peut-être le plus aimable des virtuoses, et certainement le plus *mesuré* dans ses discours comme dans son talent si parfait, ne pouvait se défendre de me dire tout bas : « C'est du chinois, c'est de l'algonquin... « Bon Dieu! où sommes-nous!.. » Ce morceau enleva tous les suffrages.

(2) Un mot à-peu-près semblable me fut adressé à Londres par une charmante personne qui s'était séparée de ses compagnes pour venir écouter mon piano. Le bourdonnement d'une jeunesse un peu causeuse, et très-excusable de l'être par la nécessité de rester debout des heures entières, nous empêchait de nous entendre. — « Pardonnez-leur, ajouta-

Les souverains les plus illustres par leurs talens et leur mérite personnel ont brigué les éloges des philosophes et des poètes : témoin ce même Julien qui écrivait à Prohérésius, célèbre orateur de son temps : « Si vous voulez écrire l'histoire, je vous » instruirai avec la dernière exactitude des motifs » de mon retour, etc. Mais si vous êtes résolu de » blanchir dans les écoles, et si vous exercez toute » votre vie sur des sujets de déclamation, mon » silence doit, ce semble, vous être indiffé- » rent. »

---

t-elle, c'est la coutume du pays; sans le bruit que fait la musique, elles n'oseraient se parler librement. » Ces dernières paroles m'expliquèrent celles qui étaient échappées l'avant-veille à miss Maria B......, ma jeune élève. Elle devait suivre sa mère dans une maison où celle-ci avait la bonté de m'introduire. L'aimable fille, toute contente, me dit d'un air affectueux : « Madame, jouerez-vous ce soir? — Probablement. — Ah ! tant mieux; quel plaisir! » Je la remerciai; je crus qu'elle reprenait du goût pour le piano; je le lui dis. « Mais je l'aime beaucoup en compagnie. — Pourquoi plutôt en compagnie? — Cela favorise la conversation. »

Notes d'après Winckelmann. — Histoire de l'art chez les Anciens.

Tome 1er, *page* 2. « L'art s'accrut ainsi par » degrés, et parvint peu à peu au plus grand beau » chez les Grecs. Mais après le juste assortiment » des parties et leur décoration convenable, on » voulut aller au-delà du beau, et l'on tomba » dans le superflu, dans l'excessif, etc. »

Cette remarque est également applicable à l'histoire de la musique. La seule différence est dans l'époque de l'apogée et du déclin de la perfection musicale : encore trouve-t-on quelques traces de cette révolution dans l'histoire de la peinture et de la sculpture chez les anciens.

Page 23. « On commença par donner aux » figures de bois une tête, des mains, et des » pieds de marbre... »

Nous savons aussi tels musiciens qui, dans la composition de leurs morceaux, ne soignent que les extrémités. (Voyez *Imitateurs italiens.*)

Page 29. « Le climat, dit Polybe, forme les » mœurs des nations, leur figure et leur couleur. » Les nerfs et les fibres de la langue doivent être » plus roides et moins flexibles dans les climats » froids que dans les climats chauds. »

L'influence du climat agit sans doute de même sur les cordes vocales. Comment cette observation, justifiée par tant d'exemples, se trouve-t-elle démentie en Allemagne et en Flandre, où le bas peuple chante beaucoup plus juste qu'à Paris, où cependant les hivers sont moins rigoureux et la température généralement plus douce et plus égale.

Page 40. « Les circonstances morales exte-
» rieures ne nous affectent pas moins que l'air que
» nous respirons. La coutume agit si fortement
» sur nous qu'elle peut modifier les organes des
» sens que la nature elle-même nous avait don-
» nés. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer
» qu'une oreille accoutumée à la musique fran-
» çaise ne sera nullement touchée de la tendre
» musique italienne. »

Jamais, assurément, prédiction ne fut plus hasardée. Mais avant d'en venir au temps actuel, rappelons-nous que c'est à nos vieilles romances que nos compositeurs de *la seconde époque* ont dû leurs inspirations les plus heureuses. Témoin : *De mon berger volage* (de Daphnis et Alcimadure), type enchanteur de : *Plaisir d'amour*, etc., de Martini; de : *Présent des dieux*, de P. Candeille ; de : *Versez tous vos chagrins*, de Méhul; de *la Chasse du Roi et le Fermier*, et de tant d'au-

tres motifs déguisés sous tous les rhythmes imaginables. Cette romance de Daphnis et Alcimadure est un peu pour Paris ce qu'est pour Londres le fameux *Robin Adair*, qui contient tout le répertoire écossais. De ce que les Bouffons ne furent point goûtés du temps de Rameau, devait-on conclure que les oreilles françaises fussent fermées à la mélodie italienne ? Non, sans doute. Mais quand de petits échantillons de cette mélodie, surchargée, étouffée d'ornemens parasites, viendront lutter, par exemple, contre le simple et beau trio de *Félix* (de Monsigny), contre le vieux duo d'*Ernelinde* (de Philidor), ou seulement contre le jeune et délicieux duo d'*Abel* (de R. Kreutzer), la musique italienne aura tort, non-seulement avec les oreilles françaises, mais avec toutes les oreilles musicales.

Page 44. « Tous les Arcadiens étaient obligés, » par leurs lois, d'apprendre la musique, et de » l'exercer constamment jusqu'à leur trentième » année. »

C'est en effet jusqu'à cet âge, et seulement jusqu'à cet âge, qu'il convient de s'occuper des progrès de l'exécution. La jeunesse est imitatrice; (tant que l'on imite avec souplesse, on exécute brillamment); si elle compose, c'est d'inspiration... et c'est bien, à tous les âges, la meilleure façon de composer.

Mais cette inspiration, rebelle encore aux lois du raisonnement, ne produit que des traits sans suite, que des masses irrégulières. On compose de sentiment, de souvenir ; les chants sont frais, quelquefois plagiaires ; il faut écrire, ramasser, accumuler les jolis chants, les motifs heureux ; n'esquisser que des morceaux de verve et de courte haleine, comme les passions qui les engendrent ; lire beaucoup, exécuter sans cesse ; commencer sa réputation avec la musique des autres, et l'achever avec la sienne, lorsqu'enfin, dans le silence du cabinet et l'*apaisement* de tous les orages, l'artiste, né pour une gloire durable, soumet le fruit de ses méditations à l'examen de ses rivaux et au jugement de la postérité. Malheureusement, cette manière n'est pas toujours celle de nos jeunes virtuoses, ambitieux surtout du titre de compositeurs, qu'ils briguent par leurs vains efforts, avant même de s'être bien rendu compte de la musique qu'ils exécutent.

Page 53. « Les Egyptiens ne cultivaient pas la » musique... »

Et sans doute les Phéniciens non plus. Jamais peuple commerçant produisit-il de grands musiciens? Voyez ce qu'est la musique en Angleterre (1),

---

(1) L'auteur écrivait ceci en 1811. Un voyage à Londres l'a depuis mise à portée de rendre plus de justice à

et sans sortir de chez nous, voyez ce qu'elle est en Normandie (1).

Page 58. « Les artistes, en Egypte, ne jouis-
» saient d'aucune considération : ils étaient comptés
» parmi les manœuvres et le bas peuple. »

---

la musique anglaise. L'Angleterre s'enorgueillit, avec raison, d'une *école* de musique *ancienne,* à laquelle les plus beaux débris de la nôtre se compareraient défavorablement. Pour l'école actuelle, c'est chose avérée qu'elle emprunte encore plus que nous à l'Allemagne et à l'Italie. Mais, parmi les compositeurs de sa seconde époque, dont nous n'avons pu confronter toutes les productions, il est impossible de ne pas distinguer celles de M. *Stevens*, gouverneur des enfans de la Chartreuse, et compositeur également recommandable par la douceur de ses mœurs privées, et celle d'un *style* plein de grâces. Quand le *nombre*, la *césure*, le choix de l'expression musicale font naître un sentiment dans l'âme de l'auditeur; lorsqu'involontairement il met, de lui-même, des paroles sur l'air instrumental qu'il écoute; ou qu'à la faveur des notes bien adaptées à un sujet quelconque, il devine le sens des paroles étrangères, qu'il ne comprendrait pas sans le secours de ces notes significatives, alors le musicien est initié par la nature dans tous les secrets de son art; alors il a trouvé *la poétique de la musique*, et ses productions, de quelque genre qu'elles soient, survivront à ses contemporains, à lui-même, et à toutes les révolutions que le goût amène dans un art, peut-être plus soumis que tout autre au capricieux empire de la mode : telles sont, telles seront les compositions de M. *Stevens*.

(1) Point de règle sans exception : *Boïeldieu* est de Rouen.

Cela vaut encore mieux que d'être rejetés de toutes les classes, comme le furent long-temps les comédiens (1).

---

(1) En Angleterre, les distinctions dans le monde et les grands mariages d'actrices sont, *comme chez nous*, la récompense d'un beau talent, uni aux grâces et aux bonnes mœurs... ou du moins aux mœurs circonspectes. Telle fut miss Farren, maintenant milady *comtesse Derby*; telle est la belle miss O'neil, à qui tous les succès présagent le même sort. Pense-t-on qu'une telle perspective, ou seulement la certitude d'être accueillie dans le monde avec le même empressement que sur la scène, n'encourage pas une jeune comédienne à se conduire décemment? Est-ce avec de la défiance et des humiliations qu'on inspire le goût de l'honneur? Dans le petit nombre de bienfaits dont la providence voulut balancer les crimes de la révolution, les comédiens de France n'oublieront pas les consolations qui leur furent accordées. Maintenant, en France comme en Angleterre, un premier acteur (tel que Fleury ou Talma); une première actrice (comme mademoiselle Mars, ou, avant elle, mademoiselle Comtat, *marquise de Parny*), choisissent les sociétés où il leur plaît d'aller chercher le repos. On ne les invite pas toujours, et *seulement pour leur talent*, on les invite aussi pour leur esprit et leurs bonnes manières. D'être monté un instant *sur les planches* n'est point un titre d'exclusion, quand on rachète ce malheur, si c'en est un, par quelques vertus privées. La célèbre miss Owenson (lady Morgan) aurait donc à se reprocher d'avoir donné à ses compatriotes une fausse idée de la condition des comédiens en France. Cette idée s'appuyât-elle de quelques

Page 101. « Après avoir tracé sur la pierre » brute quelques lignes pour la mesure et les » proportions, les sculpteurs égyptiens la sciaient » en deux par le milieu, et deux maîtres travail- » laient chacun une moitié de la figure. »

Et ces deux moitiés se rapportaient, dit-on, parfaitement..... Essayez cette manière pour un tableau, pour un poëme ou une partition, et l'on verra si l'un des deux *faire* ne déshonorera ou n'écrasera pas l'autre.... Toute association de ce genre est contraire au principe d'*unité* d'où dérive la perfection.

Page 125. « Suréna, général des Parthes sous » le roi Orodes, se fardait pour ajouter à sa beauté » naturelle.

---

exemples, peut-être, dans l'intérêt de son goût pour nos arts, n'aurait-elle pas dû la donner; car, avec le talent réel marche toujours un peu de fierté, et la seule lecture d'un article semblable suffirait pour dégoûter du théâtre la personne la mieux appelée à y fournir une carrière brillante. Mais, sans parler de madame Catalani, dont le talent et la belle existence sont également hors de ligne, l'exemple de l'aimable mademoiselle Baletti (maintenant comtesse de la C....), de mademoiselle Parisot (comtesse de Morand); celui de madame Gardel, de madame Branchu, de madame Albert-Himm, et de plusieurs autres encore, peuvent encourager à porter au théâtre les heureux préjugés d'une bonne éducation.

Il n'est pas rare de voir des officiers, très-braves, très-estimables d'ailleurs, se livrer, dans les loisirs de la paix, à toutes les recherches de la mollesse féminine. Ce contraste est choquant : il l'est en toutes choses.

Page 146. « Le poète étrusque *Pampho* ima-
» gina (avant Homère) un Jupiter tout couvert
» de fiente de cheval. Le Jupiter sous la forme
» d'*une mouche* est une production de l'ancien
» art grec. L'enthousiasme déréglé des premiers
» poètes enfanta les images les plus étranges, et ces
» productions monstrueuses faisaient plus d'im-
» pression sur des hommes peu civilisés que les
» images les plus tendres. »

Voilà qui pourrait expliquer la prédilection de nos voisins pour les représentations effroyables.... Et, au surplus, nous avons vu, en 1793, nos poètes reculer de cinq cents ans pour réveiller le goût abâtardi des auditeurs révolutionnaires.

Page 209. (*Explication de la peinture sur terre cuite.*) « Cette espèce de peinture exige beau-
» coup de vitesse ; car toute terre cuite attire
» l'humidité des couleurs, comme un terrain sec
» et altéré boit la rosée. Si donc les contours ne
» se font pas d'un seul trait rapide, la couleur
» ne prend point, vu que le pinceau se trouve
» d'abord desséché, etc. Cependant on ne voit

» point de lignes interrompues et reprises sur ces » vases (étrusques). Il faut donc que le contour » d'une figure ait été fait d'un seul trait, non » interrompu : ce qui doit être regardé comme » un prodige de perfection dans ces dessins. »

Nous avons eu sous les yeux un exemple de cette perfection si rare. La suite de dessins *au trait* par M. Girodet, au moyen desquels il a traduit tout Anacréon, plus littéralement et plus poétiquement que personne, est, ce nous semble, ce qu'il est possible de faire en ce genre de plus élégant et de plus prodigieux. M. de Saint-Victor, qui, de l'aveu de nos hellénistes, est celui qui a le mieux traduit le chantre de Téos, regrette avec raison cette collection précieuse.

Page 229. A propos de l'estime que l'on avait en Grèce pour les artistes, Winkelman raconte que « Marc-Aurèle (dans des temps bien posté- » rieurs) prit des leçons de philosophie du peintre » Diognote. » Peu de peintres seraient, de nos jours, capables de donner telles leçons au moins philosophe des souverains.

Tome II, même ouvrage, page 14. (*Caractère de l'ancien style grec.*) « D'abord énergique, fort, » même dur, et destitué de grâces, il préparait » l'art au style sublime et le ramenait au beau » simple.

Comme nos premiers essais tragiques ont préparé les beautés mâles de Corneille, et le fini des œuvres de Racine. Pour atteindre en tout genre ce *beau* par excellence, il faut, comme dit le poète anglais, *projeter avec feu*, et *exécuter avec flegme*.

Page 37. « Décadence de l'art, occasionnée » d'abord par l'esprit d'imitation..... »

Les observations du savant Winkelman se rencontrent, en ce point, avec celles que l'on a dû faire sur les causes de la décadence de la musique. Sans doute qu'elles sont les mêmes pour tous les arts, et que tout élève qui ne croit pouvoir mieux faire que de se traîner sur les traces de son maître, serait à peine un bon copiste.

Page 38. « De l'application à l'accessoire aux » dépens de l'essentiel, seconde cause de la déca- » dence de l'art.... »

Que l'on aille aux premières représentations de quelques ouvrages modernes; que l'on suive, s'il est possible, la marche interrompue du chant, disséminé dans toutes les parties d'orchestre; que l'on retrouve l'accompagnement, souvent le plus subalterne, dans la partie du chanteur (1), et l'on

---

(1) Ce que Grétry appelait mettre la statue dans l'orchestre, et le piédestal sur le théâtre.

reconnaîtra combien ce principe de *l'application à l'accessoire*, si funeste à la sculpture, l'est encore plus aux effets d'un art dont le mérite consiste essentiellement dans le caractère dominant d'un chant simple et soutenu.

Page 191. « Pendant la guerre du Péloponèse, » les fonds manquaient pour encourager les arts » ou payer les ouvrages des artistes. Quant aux » spectacles, le peuple ne pouvait s'en passer... » au point qu'après le siége d'Athènes par Démé- » trius Poliocertes, les spectacles servirent à apaiser » les cris de l'estomac dans la disette de vivres où » l'on était... »

On se souviendra long-temps qu'à l'époque sanguinaire du règne atroce de l'avocat d'Arras, on compta dans Paris jusqu'à vingt-quatre théâtres, plus suivis les uns que les autres; mais aussi, durant tout ce temps, plus de commerce, plus de manufactures, plus de travaux ni d'édifices publics. L'ennemi était aux portes, les grands artistes chez l'étranger, et la famine dans nos maisons.

Pag. 230 *et* 235. « Ptolémée attira l'art en Egypte » par sa libéralité. Apelles même se rendit à » Alexandrie. Les rois grecs, en Egypte, furent » les plus puissans et les plus magnifiques des » successeurs d'Alexandre-le-Grand..... Sous le » règne de Ptolémée Philadelphe, Alexandrie

» devint presque ce qu'Athènes avait été. C'est » là que *Théocrite*, le poète de la tendresse, » *chanta* ses pastorales dans le dialecte dorien. »

On ne peut faire un pas dans la recherche des progrès de la poésie et de la musique sans les trouver étroitement enchaînées l'une à l'autre ; avec cette différence que la musique seule ne peut parler à la raison ; que vingt ou même trente notes de la musique la plus expressive ne fixeront pas sur un sujet les combinaisons du poète ; tandis que la poésie, avec deux lignes, un seul vers, un seul mot (1), fournit au langage harmonique le texte le plus étendu.

Page 261. « Ptolémée Physcon, septième roi » d'Egypte, exerça la plus cruelle persécution » contre Alexandrie... »

Les hommes d'un naturel féroce ne comprennent rien aux beautés de sentiment. Ce monarque imbécille, si redoutable aux artistes et aux savans qui se réfugièrent en Grèce quand il revint à Alexandrie, n'en composa pas moins vingt-quatre livres de commentaires, où, « entre autres choses » dignes de remarque (suivant l'expression de » Winkelman), il apprenait à la postérité qu'il » n'avait jamais mangé de paon... »

---

(1) Tel que *tempête*, *mariage*, *funérailles*, et toute expression qui renferme en elle *un tableau*.

Ainsi, l'absurdité, la cruauté, l'excessive vanité et un peu d'esprit peuvent très-bien marcher de front. Si César avait su que Physcon eût fait des commentaires, il eût sûrement changé le titre de son ouvrage. Cet exemple du tyran égyptien littérateur nous console de compter *Néron* parmi les musiciens.

Page 280. « C'est un fait connu que, dans son » héritage, *Tibère* préféra une peinture lubrique » de Parrhasius à une somme considérable d'ar- » gent qu'il aurait pu choisir... »

Ainsi, Tibère choisissait ce que la peinture pouvait produire de plus conforme à ses goûts dépravés; et sans doute que *Néron* n'aimait de la musique que les imitations érotiques ou déchirantes. Mais le secret du mal que la musique peut faire est tout entier dans l'organisation de celui qui l'écoute. Elle peut amollir les sens et troubler vaguement une imagination vierge encore, mais sans jamais parvenir à l'éclairer ni la corrompre; elle seconde bien plus directement les impressions admiratives. La musique avait civilisé les penples, et fait remporter des victoires avant que la peinture eût transmis les hauts faits, avant que les poètes les eussent racontés. Ainsi que nos anciens *preux*, les musiciens furent long-temps assez fiers de leur ignorance. Ils n'apprenaient alors que la musique;

Ils étaient gais, étourdis, aimant la table, et se souciant fort peu de l'avenir. Maintenant ils s'instruisent, raisonnent, prévoient, mangent peu, boivent encore moins, et ne sont plus si gais : la musique en est-elle meilleure?..... quelquefois. L'*accord* de l'instruction et de l'inspiration devrait produire des chefs-d'œuvre. S'ils sont rares, c'est que le goût, épuré par tant d'objets de comparaison, et peut-être, aussi, émoussé par tant de jouissances diverses, devient de jour en jour plus difficile à satisfaire. Le temps marche.... l'ambition croît.... Mais craignons de perdre à trop gagner, et souvenons-nous du *beau simple* : c'est ce que se disaient les musiciens grecs il n'y a guère plus de deux mille ans.

DEUX DISCOURS

EN PROSE ET EN VERS.

PREMIER DISCOURS.

SUR LE GOÛT DES VOYAGES

ET

L'INDÉPENDANCE DE LA SAGESSE.

A ce seul mot d'*indépendance*, que de pensées se présentent en foule à l'esprit de mes auditeurs ! Comme ce mot sourit à la jeunesse! comme il étonne l'expérience ! Personne n'est indépendant, et tout le monde prétend l'être!... Je dois d'abord prévenir que le mot *liberté*, ce grand synonyme d'indépendance, ne se glissera point dans le discours que je vais avoir l'honneur de prononcer : la juste réserve imposée à mon sexe, et la crainte de rappeler de fâcheux souvenirs, m'empêcheront d'aborder les hautes questions qu'il renferme.

Il s'agit du goût des voyages.....
Gloire aux premiers navigateurs !
Les Grecs ont quitté leurs rivages,
Et Médée a versé des pleurs.

Pour les trésors de la Colchide
Vingt héros ont bravé la mort ;
L'intérêt qui déjà les guide
Du monde va régler le sort.
Bientôt l'heureuse Phénicie,
Souveraine des vastes mers,
Découvre un nouvel univers
Et l'enchaîne à son industrie :
On verra les vaisseaux d'Hannon
Côtoyer la brûlante Afrique ;
On verra le golfe Arabique
Subir les lois de Salomon.
Le peuple conquérant, le peuple qui se venge,
La paix et ses besoins, la guerre et ses fureurs,
Multipliant les voyageurs,
De toutes parts amèneront l'échange
De langage, de lois, de talens et de mœurs.
Ainsi l'ancienne Tyr aura produit Carthage ;
Après les Grecs brilleront les Romains,
Et des enfans du Nord l'impétueux ravage
De la fière Albion marquera les destins.....

Nous voici déjà un peu loin de notre sujet ; car, parmi les Phéniciens, les Grecs, et tous ceux des premiers navigateurs que la soif des conquêtes, et celle de l'or, encore plus insatiable, poussèrent d'un continent sur l'autre ; parmi les guerriers d'*Attila* ou les sujets de Théodoric, accourus du fond de la Scythie pour gouverner l'Espagne et pour humilier les Romains, on ne voit pas trop quels sont les voyageurs qui aient senti le prix de

l'*indépendance de la sagesse*. Ce titre même semble, au premier aspect, impliquer contradiction. « La sagesse, me dira-t-on, ne saurait être indé-
» pendante, puisqu'il est vrai qu'elle consiste dans
» sa soumission volontaire à tous les décrets éma-
» nés des autorités divines et humaines. » Mais la soumission volontaire est un grand acte de puissance, et du moment où les efforts de la sagesse ne lui coûtent rien, son indépendance est évidemment constatée.

La soumission volontaire
Est, de tous les états, l'état le plus heureux;
L'homme actif le choisit par le desir de plaire;
Le besoin du repos le donne aux paresseux.
Eh! que de maux dans l'inconstance!
Quoi! toujours s'affranchir pour changer de lien!
La raison, le bonheur se suivent, *même en France* :
Dès que l'on est sage on est bien.

Ce n'est donc ni de soumission volontaire ni de résignation forcée que nous voulons parler; mais de cette impassibilité morale, fruit d'une longue étude de la vie et véritable don du ciel, qui n'a besoin ni de fléchir ni de dominer pour exercer son influence; qui, dans l'exil ou dans les fers, au sein de l'indigence, au pied de l'échafaud, dans toutes les situations contraintes ou violentes, arme le cœur d'une telle force d'indépendance que ni la haine, ni l'envie, ni l'obstination du malheur ne

peuvent la lui ravir. Cette indépendance réside dans une piété sincère et profonde, dans l'indulgence intarissable qui la suit, dans le juste sentiment de nos propres imperfections ; elle s'acquiert avec le temps, et devient plus facile par la modération des vœux et l'extrême simplicité des goûts... Reste à savoir si le goût des voyages est bien compatible avec cette espèce d'indépendance, si forte, si modeste, qui est elle-même la sagesse, et dont fort peu de sages ont suivi les maximes.

On a beaucoup parlé des sages,
De leurs écrits, de leurs voyages,
De leurs succès présomptueux ;
Leur sagesse, en orgueil féconde,
Tendait à corriger le monde
Des vices qu'ils gardaient pour eux....

C'est ici que les citations ne nous manqueraient pas... mais la tâche serait trop pénible. Ne vaut-il pas mieux passer à l'éloge de quelques anciens et de quelques modernes? du moins y gagnerons-nous la satisfaction de ne médire de personne : la médisance risque trop d'être injuste, même d'après les historiens. On sait que l'homme en changeant de place ne change point de caractère ; que ses passions le suivent par-tout où le guide son intérêt ; que de tous temps la réputation de sagesse fut usurpée par la fortune ou le charlatanisme, et que

la sagesse n'a été et n'est encore pratiquée que par ceux qui, sans prétendre à rien, ont voulu s'instruire de tout, et ont instruit les autres en s'éclairant eux-mêmes.

D'un philosophe sans humeur,
D'un sage sans hypocrisie,
S'il nous prenait la fantaisie
D'esquisser à vos yeux le portrait enchanteur,
Il nous faudrait chercher en France et dans la Grèce;
Mais non chez ces tristes Romains.
A des hôtes plus vrais, et surtout plus humains,
Nous demanderions son adresse.
Sur les rochers, aux bords des eaux,
Dans les forêts et dans la plaine,
Nous interrogerions le peuple d'animaux,
Et chacun nommerait *Esope* ou *Lafontaine*.

Ces deux poètes moralistes étaient sans doute des hommes très-sages. L'un était pauvre, l'autre esclave, et tous les deux furent indépendans : celui-ci par son indolence, cet autre par sa force d'âme. Mais le bon petit gentilhomme de Châteauthierry, bien rêveur et bien casanier, mourut tout simplement dans son lit; tandis que l'illustre affranchi de Xantippe, déchiré par les Delphiens, qui, après sa mort, lui érigèrent une statue, termina dans les horreurs du supplice une vie innocente et laborieuse. . . . . Il avait le goût des voyages.

Ce n'est pas à dire que ce goût, si favorable à

l'instruction, ait été fatal à tous les amis de la véritable sagesse. Les grands observateurs des merveilles de la nature ne se sont pas toujours repentis de leurs courses lointaines; et ce n'est pas au sein de l'Angleterre, dans la contrée la plus féconde en voyageurs célèbres et en découvertes utiles, qu'il serait permis de critiquer un penchant à qui nous devons la connaissance du globe, la connaissance du ciel, et tous les progrès de la civilisation. D'ailleurs, tout en voyageant, on pense, on cause, et l'on écrit :

Dans les marches les plus pressées,
De réfléchir encore on peut trouver l'instant;
Les bonnes actions et les belles pensées
Viennent, s'exercent en courant.
Quand la sagesse est naturelle
On la rencontre à chaque pas;
Rien n'est beau, rien n'est grand, rien n'est sûr que par elle...
Mais la vertu ne s'apprend pas.

Ni la vertu, ni le génie, ni les grâces ne s'apprennent. Chacun de nous remplit, malgré tous les obstacles, l'irrévocable vœu de sa prédestination. Archimède, Newton et Pascal étaient nés géomètres, comme Homère et Milton étaient nés poètes, comme Linus et Mozart étaient nés musiciens...

Les musiciens, cette classe de voyageurs la plus nombreuse, la plus gaie, et par cette raison, peut-

être, la plus essentiellement philosophique, jouissaient chez les premiers Grecs d'une juste considération. Leur science, plus exacte qu'elle ne paraît l'être, occupait sérieusement les plus profonds calculateurs. Pythagore était musicien.... et d'Alembert l'était aussi. Nous nommerions encore Jean-Jacques, si cet admirable sophiste avait pu être compté parmi les sages. La sagesse est indispensable pour tous les genres d'études, et l'étude de la musique est sans bornes comme l'imagination dont elle parle si bien le mystérieux langage. Presque tous les musiciens sont vifs, crédules et généreux ; il est rare qu'un musicien soit perfide. La peinture et la poésie peuvent être dangereuses par leurs rapports immédiats avec l'histoire et avec la politique ; l'empire de la musique, tout entier dans les sensations, ne perd ni ne gagne à la chute ou à la restauration des empires, qu'autant que ces révolutions terribles en chassent ou y ramènent les émotions douces et gracieuses. Qu'un grand musicien ait le goût des voyages ; qu'il y joigne l'indépendance que donne une sage modération ; qu'il se taise sur les querelles nationales, et ne chante que la paix, l'amour et la vertu, et il est heureux par toute la terre, et il communique à tous ceux qui l'écoutent la sérénité de son âme, et les suffrages du temps actuel lui répondent de l'avenir.

Ainsi, dans cette enceinte à jamais illustrée
Par le nom de *Sydons*, par le nom de *Sicard*,
De brillans professeurs, de grands maîtres de l'art,
J'ai du moins le plaisir de me voir entourée.
Amphions de tous les climats (1)
Rassemblent ici leurs merveilles;
Des accords ravissans ont charmé mes oreilles,
Lasses des cris d'alarme et du bruit des combats.
De l'amitié la touchante industrie
A ranimé mes timides accens;
Elle guide mes pas tremblans,
Et persuade à mon âme attendrie
Que l'honneur et les arts retrouvent leur patrie
Par-tout où la raison protège les talens.

Londres, 27 juin 1815.

---

(1) L'auteur s'empresse de payer ici son tribut de reconnaissance aux diverses personnes à talens qui *le* secondèrent dans cette soirée, particulièrement à MM. Vacari, Lafond, etc.; mais surtout à Ferdinand Sòr, guitariste prodigieux, compositeur charmant, et, ce qui est encore plus rare, bon père, bon époux, et *ami fidèle*.

SECOND DISCOURS.

SUR L'OPINION, LES PRÉVENTIONS ET LES DÉMONSTRATIONS.

Dans un vaste palais, formé d'un seul nuage,
De brillantes vapeurs fantastique assemblage,
Renouvelé sans cesse et toujours chancelant,
Où l'artiste et les rois marchent d'un pas tremblant,
Réside, dans le sein de l'erreur qui l'enchaîne,
De l'antique univers l'antique souveraine,
L'opinion ! Ses yeux, fermés sous un bandeau,
Du jour de la raison évitent le flambeau.
La vérité modeste et la lente justice
Appellent des arrêts dictés par son caprice :
Mais toujours un peu tard, et parfois vainement.
Pour asseoir, sans effort, un brusque jugement,
A vingt récits divers elle prête l'oreille,
Et c'est surtout *le bruit* qui la flatte et l'éveille.
Un ministre, gardien de son fatal trésor,
Va, vient, retourne, entend, sourit, écoute encor,
D'après un mot, un rien proclame la sentence,
En croit, surtout, en croit la trompeuse apparence,
Et, fondant ses rapports sur ses préventions,
Distribue au hasard les réputations.

On devine, sans que je le dise, que ce ministre de l'opinion, ce ministre inconstant, exigeant, redoutable, n'est autre chose que le *public*, qui prononce sans examen, et à la malignité de qui aucune classe de la société n'échappe.

Conduit par le désœuvrement,
Il pénètre impertinemment
Chez le duc et chez la princesse;
Triomphe à la moindre faiblesse
De calcul ou de sentiment;
Surprend dans l'ombre du mystère
Les pleurs d'un innocent amour;
Livre tous ses secrets au jour;
Poursuit d'un regard téméraire
Les héros et les potentats,
Décide du sort des États,
Et de la paix et de la guerre;
Consacre à grands traits les abus
Enfantés par son ignorance;
Sous prétexte de bienséance,
Prescrit cent devoirs superflus,
Et, dans l'excès de sa démence,
Respecte à regret les vertus
Qui désarment sa médisance.

Heureusement que le despotisme est aveugle aussi bien que l'opinion, et que rien n'est plus près de l'extrême duperie que l'extrême exigeance. Ce public, ce tyran des actions, des paroles et même des pensées, le moindre intrigant

en fait ce qu'il veut avec la plus petite dose de hardiesse ou d'hypocrisie. Pourvu que le premier effet soit frappant, et que la première prévention soit heureuse, tout est dit..... sauf le définitif jugement de la postérité qui, comme chacun sait, ne prend pas la peine de réviser toutes les affaires de ce monde. Et sur quoi s'établit cette prévention? sur les signes extérieurs, sur les démonstrations... Quelle carrière pour les méprises! Un philosophe très-aimable a prétendu que, pour connaître à l'instant le caractère d'une personne qui se présente pour la première fois dans un cercle nombreux, il suffit de prendre l'inverse de la contenance qu'elle se donne. « On s'observe, disait-il, » on se compose en descendant de voiture, en » montant l'escalier, en traversant les antichambres, et quand on arrive à la porte du salon, on » est presque toujours différent de soi-même. Un » homme froid prend l'air affable; un étourdi, » l'air sérieux; le présomptueux s'efforce de paraître modeste, et souvent l'homme le plus » modeste en impose par son maintien, et passerait pour présomptueux sans les gaucheries involontaires qui décèlent sa timidité. » A ce compte, et en supposant que des hommes de nations diverses se trouvassent pour la première fois réunis dans le même lieu, le *Français* y serait grave et taciturne, l'*Anglais* vif et babillard, l'*Allemand* et

le *Batave* pleins de grâces et d'enjouement, l'*Italien* économe de gestes ; le galant *Polonais* tâcherait d'avoir l'air commun ; l'humble *Suisse* prendrait le ton solennel, et l'*Espagnol* parlerait en proverbes.

Tel que le prisme radieux
Tenu par des mains attentives,
Qui peint de couleurs primitives
L'objet que son cristal sépare de nos yeux ;
Ainsi l'homme poli s'empresse
De vêtir les dehors dont le monde est flatté,
Et, par excès de politesse,
Use d'un peu de fausseté.

Mais notre philosophe oubliait une chose : c'est que l'on ne s'observe et l'on ne se compose qu'en public et chez ses supérieurs. Par conséquent, il est toujours un côté de l'existence par où, même en société, on peut être connu pour ce qu'on est. Les rois ne se contraignent guère avec les princes de leur sang; ceux-ci disent volontiers la vérité aux grands seigneurs de leurs amis qu'ils n'ont point intérêt de tromper; un homme de naissance illustre ne s'abaissera point à dissimuler avec un simple gentilhomme, ni celui-ci avec un petit bourgeois, etc., etc. Ainsi, la vérité descend, descend toujours ; et de degrés en degrés, de chute en chute, tombe enfin dans *le puits*... d'où les savans ont tant de peine à la tirer : probable-

ment par cette raison que le plus sage des hommes aime toujours mieux la vérité pour la dire que pour l'entendre.

En suivant la marche contraire, nous rentrons dans notre sujet. Les frais de démonstrations commencent où finit le désintéressement, et l'on n'est guère totalement désintéressé avec plus riche ou plus puissant que soi. Ainsi, le porte-balle dissimule avec le commis aux Douanes, celui-ci avec l'officier public, ce dernier avec l'homme en place qui le nomme, l'homme en place avec les grands seigneurs, les grands seigneurs avec les princes, les princes avec les rois..... au-dessus des rois reste Dieu..... Mais avec *celui-là*, il n'est opinion, ni prévention, ni contrainte, ni intérêt, ni royauté qui tiennent : tout le monde est vrai, malgré soi, et soumis comme la nature.

Aux pieds de ce maître absolu,
Nos rois, prosternés en silence,
Déposent, avec la puissance,
L'orgueil même de la vertu :
Dans le sein du Dieu de lumière,
Toutes les grandeurs de la terre
Viennent confondre leur néant :
Heureuses, quand leur règne passe,
De retrouver enfin la place
Où le plus vrai soit le plus grand!

QUELQUES LETTRES

DE MARCEL D'AUBONNE,

ROMAN INÉDIT.

QUELQUES LETTRES

DE MARCEL D'AUBONNE.

Camille de Rozelles a Roger de Lineuil.

(Tome 1er, lettre onzième.)

Meudon, 28 septembre 1788.

Allons, paix! me voilà; me voilà enfermée, enrhumée, ennuyée, toute à vous. Par où commencerai-je? par les portraits?... c'est juste; ma galerie est complète.

Figurez-vous d'abord un homme d'environ soixante ans, ni grand ni petit, ni bien ni mal fait, le front chauve, le nez court, l'oreille rouge, la voix retentissante; grossier, taquin, ignorant, violent; nerveux, goutteux, ombrageux, irascible; frondant les usages chaque fois qu'il y manque; attaquant l'univers qui se moque de lui; battant son chien, ses chevaux, ses laquais, et lui-même, quand il ne sait à qui s'en prendre; amoureux des belles choses, en faisant par boutades;

brave dans l'occasion, poltron au fond du cœur; libéral quand il donne, avide quand il reçoit; joyeux convive, ami douteux, tyran de sa famille, et mon esclave très-humble : c'est M. Grégoire d'Aubonne.

Vous connaissez Arthur; il est toujours très-bien. Mais plus il vieillira, plus sa fatuité sera insupportable : les hommes ne savent pas plus vieillir que nous.

Sa sœur... Avant de vous la dépeindre, je veux vous conter son histoire : d'autant plus à propos que cette histoire, toute simple qu'elle soit, va bientôt se lier à la mienne.

Adélaïde de Castelnove, noble et pauvre demoiselle, élevée à Saint-Cyr, fut demandée en mariage quelques années après la mort de son père (tué les armes à la main, à je ne sais quelle fameuse bataille). Mathieu d'Aubonne, son premier et son unique prétendant, était un bon gros financier, un peu plus bête que Grégoire, et bien plus entiché des airs de noblesse; car celui-ci, tout occupé de sa fortune, et sentant que Mathieu allait dissiper la sienne, s'opposa formellement au mariage de son frère, refusa de signer le contrat, fit une scène le jour même de la cérémonie, partit le lendemain, courut trois ans de suite pour secouer sa mauvaise humeur, reparut un instant pour le baptême de son neveu qu'il appela *Marcel*,

du nom de son grand-père (honnête marchand de parapluies, lequel, selon ce qu'en raconte le philosophe Grégoire, s'en vint un jour de Limoges à Paris avec douze sous dans sa poche); puis, voyant que son frère avait monté sa maison, y recevait la ville et la cour, ne cessait de chercher à copier Arthur de Castelnove, qui ne cessait, lui, de briller, jouer, et perdre aux dépens de Mathieu, se laissa aller tout d'un coup à l'une de ces saintes colères qui, à ce qu'il prétend, lui font le plus grand bien; en accabla la pauvre Adélaïde, jura de ne pas la revoir qu'elle n'eût banni son frère Arthur, et sans doute eût tenu parole si l'infortune extrême et la conduite parfaite de sa belle-sœur ne l'eussent enfin ramené à des sentimens plus doux. Madame d'Aubonne perdit son mari. Il avait connu trop tard sa situation. Il mourut de chagrin, laissant sa veuve et son fils ruinés. Il les avait recommandés au président Mirval, ami de la famille, ami surtout de madame d'Aubonne. Le président voulait sauver le douaire d'Adélaïde; mais il n'était plus temps; on avait tout payé: il ne restait plus rien. Le président était libre. Seul des nombreux *amis* qui venaient autrefois dîner chez le défunt, il s'était attaché au malheur de sa veuve. Il offrit de le réparer par le don de sa main et celui de sa fortune. On ne l'aimait pas; on le refusa poliment, doucement, comme

il faut qu'on refuse ; et lui, pénétré pour Adélaïde de cette estime profonde qu'inspire à l'homme le plus modeste toute femme assez forte pour lui résister, se dévoua, dès ce moment, sans examen comme sans intérêt, au soulagement du fils et de la mère. Madame d'Aubonne a encore la sienne. Celle-ci lui offrit pour asile une campagne éloignée de Paris. Adélaïde courut s'y réfugier, laissant son fils sous la garde du digne Mirval qui se chargeait de son éducation.

Mais voici M. Grégoire auquel on ne pensait plus, qui trouve fort étrange, fort déplacé, fort impertinent que sa belle-sœur n'implore point ses secours, et qu'un étranger s'avise de montrer envers elle plus de générosité que lui-même ; lui, son beau-frère, et parrain de son fils ! Armé de ces deux titres, piqué d'un noble dépit, et sûrement aussi fatigué des voyages, il bâtit un hôtel superbe à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, une maison délicieuse à deux lieues de Paris, puis, quand tout est ciré, frotté, meublé, décoré du grenier à la cave, et du boudoir au vestibule, il écrit :

« *Ma très-chère dame et belle-sœur,*

» Je ne veux point me marier ; je vous crois
» bonne femme ; j'ai besoin d'une parente qui fasse
» les honneurs de chez moi ; je suis *parrain* de votre

» fils, c'est-à-dire son second père : en vertu de
» quoi, je vous somme, et sur l'heure, de retirer
» Marcel des mains de votre président, qui n'avait
» que faire de m'apprendre mon devoir. Ses airs de
» protection sont tout-à-fait ridicules. Il est temps
» que cela finisse, et j'attends votre fils pour lui
» donner cent mille livres de rentes. »

GRÉGOIRE.

La lettre est exacte. Je l'ai lue, relue, et bien retenue, je vous assure : je n'ai omis que les fautes d'orthographe.

Adélaïde d'Aubonne, aussi fière avec son bienfaiteur qu'elle avait été patiente avec son turbulent beau-frère, fit ses conditions pour venir demeurer chez lui. Ces conditions étaient de recevoir Arthur (qu'au fond elle estime peu); et de consulter M. de Mirval dans tout ce qui concernerait l'éducation de Marcel. L'enfant était à Saint-Denis. On l'y laissa; on s'accorda; on s'établit enfin; le président prit un logement dans l'hôtel, et depuis sept à huit ans que l'arrangement s'est maintenu, Madame d'Aubonne, répondant par les soins les plus attentifs à la confiance de Grégoire, a fait régner dans la maison de son beau-frère l'ordre qu'elle n'avait pu établir dans la sienne. Mais vous devez juger qu'entre trois hommes de caractère si différent, qui se voient chaque jour, se disputent

sans cesse, et auxquels elle tient par des liens si chers, Adélaïde doit avoir beaucoup à souffrir : sans compter que le noble Arthur, toujours désœuvré, libertin, et très-prodigue du bien d'autrui (vous connaissez ce genre-là), a plus d'une fois importuné sa sœur des poursuites de ses créanciers; que Grégoire, toujours à l'affut des peccadilles de son beau-frère, les relève avec aigreur, et surtout en présence d'Adélaïde, à qui le président offre toujours ses services, et qui, la plupart du temps, ne sait comment esquiver les confidences de l'un, les reproches de l'autre, et les consolations du troisième. Aussi passe-t-elle la vie à se contraindre. Son beau visage est déjà terni; elle sourit comme une autre pleure, et ses longues paupières, qu'elle baisse assez volontiers, voilent très-avantageusement l'extrême langueur de ses yeux. Du reste, aussi touchante, aussi intéressante qu'on puisse l'imaginer.

Pour le président, vous le voyez d'ici. Sérieux, sentencieux, mesuré, méthodique; sans figure, sans tournure, sans prétentions non plus; esprit orné, mœurs sévères, jugement incorruptible, nature chétive, ce qui m'étonne : un homme vertueux se porte toujours si bien ! Encore épris d'Adélaïde, *ses modestes soupirs n'osent plus se faire entendre*. Je me suis amusée à en détourner le cours, et (chose inconcevable dans

une femme, même dans une honnête femme), c'est qu'Adélaïde ne s'en est point aperçue.

Mais un personnage plus piquant, un personnage de l'ancienne cour, force invisible d'Adélaïde, et qui vient d'apparaître à Meudon, moins, à coup sûr, pour y voir M. d'Aubonne que pour savoir ce que je fais chez lui; madame de Castelnove enfin est arrivée il y a huit jours, escortée d'une grande jeune fille pâle, sèche, gauche, taciturne, que la vieille marquise présente comme sa pupille, et qu'entre nous, je crois bâtarde de monsieur son cher fils.

La première fois que je vis madame de Castelnove, avec son petit chignon, son fin crépé, son bonnet à bec, sa coiffe noire et ses fontanges couleur de feu, j'eus quelque peine à m'empêcher de rire. Mais lorsqu'à travers cet attirail gothique j'eus démêlé un caractère de physionomie le plus spirituel et le plus noble qui jamais eût frappé mes yeux, je demeurai attentive, et m'observai de tout mon pouvoir. La marquise a soixante-cinq ans. Adélaïde est sa cadette. Fidèle comme une bourgeoise, et féconde comme une paysanne, la marquise avait fait une demi-douzaine de garçons qui, presque tous, moururent en bas âge. Arthur seul est resté; Arthur, son premier né, Arthur, le portrait de son père. Il fut gâté; il l'en a bien punie. Elle n'en convient pas; elle ne le juge, ne le blâme,

ne le gronde qu'en tête-à-tête : cela se devine à l'embarras d'Arthur quand on le laisse seul avec sa mère. Il lui témoigne un grand respect ; mais le respect d'*un vaurien*, folle qui s'y fie, soit mère, soit maîtresse. Celui de Grégoire est plus réel. Dès leurs premiers rapports de famille, elle a su le contenir et lui imposer. Il n'ose broncher devant elle. Elle a même trouvé moyen de lui faire avouer que son frère Mathieu fut très-honoré de son alliance avec les Castelnove, et quand le bonhomme Grégoire recommence l'histoire de son grand-père (ce qui lui arrive souvent), la vieille marquise rappelant celle de la première croisade, cite froidement l'un de ses ancêtres, Pierre, vicomte de Castelnove (1), lequel, sous les ordres de Godefroy de Bouillon, eut l'honneur d'assister à la prise d'Antioche. « Quel plaisir ! dit Grégoire, j'aurais voulu être là. » Vous vous y seriez distingué, j'en suis sûre, répond aussitôt la marquise ; un homme comme vous n'est pas fait...

Et quand on lui parle d'*un homme comme lui*, c'est justement l'inverse d'*Ithobal;* loin de se reposer sur l'éloge, il s'inquiète, se démène, se ruinerait pour le mériter, tant la répétition lui en est agréable. La marquise sait cela, moi aussi ; je vous laisse à penser le singulier combat que cela engage entre elle et moi.

---

(1) Ce trait est emprunté de la maison de Castellane.

Mais quels sont vos projets? comment êtes-vous chez ce Grégoire? qu'en prétendez-vous faire, et quels desseins a-t-il sur vous?

Un instant; je suis lasse. Tantôt. . . . . demain, j'achèverai : aussi bien vient-on m'interrompre.

Le même jour, onze heures du soir.

C'était Marcel, tremblant, balbutiant, venant au nom et de la part de toute la société, demander des nouvelles de la fluxion de madame.... Pauvre *Chérubin !* mais quelle autre étoffe ! brun, grand, presque aussi grand que vous (et s'il vous plaît, nous n'avons que seize ans); des dents, des cheveux, des yeux!... le regard altier, le front d'un héros avec le rire d'un enfant, et le teint de la plus belle femme ! Mais vous savez que je n'aime pas la grande jeunesse. A vrai dire, je n'aime que mon repos, mon aisance, ma liberté, et vous imaginez bien que je ne suis pas venue ici pour les compromettre.

M. d'Aubonne est excessivement riche; M. d'Aubonne est excessivement bête, et M. d'Aubonne s'avise d'être amoureux pour la première fois de sa vie. Mais, parce qu'il est bête, est-ce une raison pour l'épouser? et parce qu'il est amoureux, faut-il le dépouiller, cet homme? M. Arthur de Castelnove, tout Castelnove qu'il soit, est, sans contredit,

un très-vilain monsieur. Vous l'avez fort dérangé à Spa. Ravi de s'installer dans ma voiture en votre lieu et place, et d'amuser ma femme-de-chambre, tandis que je rêvais à ce qu'il m'avait dit de son beau-frère, il a cru, en me livrant ce pauvre Grégoire, se faire près de moi un mérite de l'aventure, et par suite.... Fi! comme ces *roués* sans délicatesse font tout de suite connaître avec qui ils ont vécu! Il sera dupe de lui-même. Je n'épouserai point son beau-frère; je ne chagrinerai point Adélaïde (j'ai mes raisons pour ménager les honnêtes femmes). Je n'envahirai point l'héritage de Marcel... pas entièrement, du moins, et je veux, avant de quitter Paris, laisser à toute cette famille un échantillon de l'esprit de conduite qui ne cessera de me diriger tant qu'il plaira à mon ange gardien d'écarter de moi les langueurs, les vapeurs, et les tendres illusions.

Mais j'ai besoin de vous : voilà pourquoi je vous écris. Je m'aperçois que madame de Castelnove voit d'assez mauvais œil mon indépendance et mes vingt-quatre ans. Un cousin de votre apparence fera tomber tous les soupçons, et j'aime à croire que vos intrigues de châteaux ne tiendront pas contre le desir de m'obliger. D'ailleurs, les soirées deviennent longues, les chasses vont finir, vous ne savez plus que dire à vos provinciales. Peut-être n'attendez-vous qu'un prétexte pour rompre avec

effort, et partir au *désespoir*. Eh ! bien donc, mon ami, désespérez-vous, désespérez ces dames. Que les amours gémissent, car il faut que vous soyez ici avant le 2 octobre. Et surtout, Roger, la tenue de grand parent que vous aviez à Spa : ceci est de rigueur pour Arthur et pour la marquise.

Ouf!... je n'en puis plus. Comment font les auteurs, les femmes surtout?.... aussi ont-elles mauvaise mine. Je vais dormir quinze heures pour expier mes quinze pages, et vous promets, pour peu que cela vous arrange, de ne pas vous écrire de quinze mois. Adieu; bon jour; bon soir. Venez, ne fût-ce que pour partager l'attention de la vieille marquise, dont les regards perçans me poursuivent et m'assiègent. Il me semble pourtant que je n'ai rien à me reprocher.... Mais cette origine.... cette sotte origine!... Eh ! mon Dieu ! j'oubliais... Ecoutez.... écoutez ; voici bien le plus extraordinaire.

Vous rappelez-vous l'histoire qu'un jour je vous contai en me promenant avec vous dans les bois de Rozelles ? Cette plaisanterie de ma mère, qu'elle appelait *son coup d'essai*. Ce *Théodore*, ce jeune fou qui l'adora, qu'elle trompa, qui se fit moine? Croiriez-vous que ce Théodore.... Je ne l'avais jamais vu ; jamais on ne m'avait dépeint sa figure ; eh bien! je l'ai reconnu : c'est l'instituteur de Marcel.

Il faut vous dire que, le jour même de l'arrivée de la marquise (et je crois bien que la bonne Adélaïde s'était dispensée de nous suivre à Saint-Denis pour se réserver, avec sa mère, quelques heures d'entretien préalable); ce jour même, dis-je, nous avions fait partie d'aller voir l'abbaye. Dispensez-moi de la description. On dit que c'est beau; je veux le croire. Les poètes prétendent que l'odeur de royauté, mêlée à celle du néant qui s'exhale de tous ces tombeaux, leur monte l'imagination. La mienne est ingrate apparemment; car je n'ai senti que la poussière, et n'ai vu, sous ces divers morceaux de sculpture ancienne et moderne, que des cadavres plus ou moins conservés. Revenons à mon bénédictin. Second dignitaire du couvent, il s'avançait pour nous ouvrir la porte du trésor qu'il surveille, quand Marcel, jusqu'alors occupé de moi seule, courut se jeter dans ses bras. « Mon bon Mentor, mon père, mon ami..... ne grondez pas, je reviendrai bientôt. Mais voyez, voyez donc la belle visite que je vous amène! » Et l'étourdi forçant le dévot personnage à me saluer personnellement, nous mit en présence l'un de l'autre, et de si près que nous eûmes tout loisir de bien nous regarder. Si je ne craignais de vous scandaliser, je vous dirais tout bas ce que j'ai cru voir : c'est que le saint homme y prenait grand plaisir. Il a rougi d'abord; puis, pour cacher son-

émotion, il a baissé la tête sur sa poitrine, ne l'a point relevée, ne m'a point adressé la parole. Mais ses yeux, moins éteints qu'ils ne devraient l'être, se tournaient à chaque instant sur moi, parcouraient toute ma personne, s'y arrêtaient, y revenaient involontairement, et ne m'ont quittée enfin qu'au moment où nous l'avons quitté nous-mêmes. Malheureux! mes traits l'auront frappé. Je gagerais qu'après notre départ tous les souvenirs de sa jeunesse seront venus l'assaillir dans son refuge, et troubler malgré lui ses pieuses méditations : quelle existence!

Au surplus, c'est *mon rival* que ce bénédictin, et rival malheureux, comme vous pouvez croire. Marcel est tout près de me le sacrifier. Il est vrai que deux de ses autres précepteurs font aussi pencher la balance du côté des plaisirs, pour lesquels notre cathécumène annonce de merveilleuses dispositions. Mais que de peines pour former un homme! cinq personnes, toutes parfaites chacune dans leur genre, auront contribué à faire de Marcel un sujet incomparable. Théodore pour les langues, Grégoire pour les métiers, Arthur pour le cheval, Mirval pour les beaux-arts, les lettres, la morale; et moi pour la science du monde, sans laquelle toutes les autres sciences ressemblent à ces pièces d'or ou d'argent bonnes à voir dans le médailler d'un antiquaire, mais qui,

pour être de cours, doivent repasser au creuset.

Il est une heure. Entendez-vous, Roger ? il est une heure. Je bâille, je tombe, je n'en puis plus. Demain j'expédierai ce paquet : je me flatte qu'à sa taille nulle de vos belles ne sera tentée de le prendre pour un billet doux.

La marquise de Castelnove au président Mirval.

(Même tome, lettre seizième.)

Dans la lettre ci-jointe pour ma fille, je ne laisse rien percer de mon indignation. Je me suis enfuie de peur de me trahir. Il m'eût été impossible de résister davantage à l'impatience, au mépris, au chagrin qui me surmontaient. Certes, c'est un beau talent que de spéculer sur la vanité des hommes ! Ce fonds, cet excellent fonds d'erreurs passionnées et de ruineuses bévues offre à l'intrigue d'innombrables ressources. Je ne m'étonne plus que des femmes, très-ordinaires du reste, aient par ce moyen seul fait une fortune rapide. Eh ! que doit-ce être quand toutes les grâces de l'esprit et du corps se joignent dans une femme à la sécheresse d'âme et à la perfidie du caractère ? Camille est une scélérate d'un nouveau genre, à qui je pardonne d'autant moins que je l'ai trouvée

adorable.... oui, adorable. Cette femme, je vous le prédis, finira par usurper les honneurs de la vertu, après avoir usé des priviléges du vice. Malheureuse mère! et c'est mon fils, c'est Arthur qui a introduit cette couleuvre dans ma famille! Non content d'avoir ruiné sa sœur, il veut encore déshériter son neveu! l'intérêt même de sa fille, son propre intérêt ne l'arrête pas! Inconséquence pitoyable, mais trop commune, mais naturelle chez les hommes gouvernés par leurs sens. Président, vous voyez ma honte.... mes larmes amères coulent dans votre sein.... gardez le secret de ces larmes, mais non pas pour Adélaïde. Ne cessez, au contraire, de la défendre, de la prémunir contre cette idolâtrie maternelle à qui la société reproche, à bon droit, tant de désordres. Quand vous verrez cette tendre et faible Adélaïde s'extasier, comme je l'ai déjà vue, sur les jeunes talens, sur les grâces de son fils, pallier ses torts, excuser ses écarts..... montrez-lui Arthur; citez-lui mon exemple; effrayez sa vieillesse des douleurs de la mienne, et qu'une fois au moins, une seule fois, *l'expérience des pères* ne soit pas tout-à-fait *perdue pour les enfans*.

P. S. Je vous confie mon Henriette. Aidez Adélaïde à en faire, selon mes intentions, une femme paisible, ignorée; une femme *vraiment*

femme. Que Marcel un jour la regrette......
Ah ! mon ami ! cette Camille dérange tout.

MARCEL A ÉDOUARD.

(Même tome, lettre vingtième.)

Versailles, 15 novembre 1788.

AH ! quel séjour ! les grands, les nobles objets ! Mes yeux sont si éblouis, ma tête si pleine, mon cœur.... mon cœur ? Est-ce que je m'y reconnais ? est-ce que je suis encore triste ? est-ce que je suis encore amoureux ? vraiment, je n'en sais rien, et je profite de cette bonne disposition pour me raccommoder avec toi.

D'abord, Monsieur, ton billet était un peu pédant, un peu moqueur ; il m'a révolté, parce que tu avais raison. Tâche une autre fois d'avoir raison sans me prouver que j'aie eu tort ; car, vois-tu, je ne serais pas toujours d'humeur à en convenir : eh ! quel dommage de ne plus nous aimer !

Mais conçois mon enchantement ! je viens, en trois jours, de voir plus de choses que je n'en avais vu depuis que je suis au monde, et, parmi toutes ces merveilles, vingt, trente, quarante femmes aussi jolies que madame de Rozelles. Mon Dieu ! cela se peut-il ? que d'éclat ! que de charmes ! que

le prestige de la grandeur donne de relief aux moindres grâces! qu'il en doit peu coûter à un roi pour être aimable! J'ai vu le roi; il a l'air paternel. J'ai vu la reine ; elle est belle, la reine! mais toutes les reines sont belles, à ce que dit le vieux maréchal. Connais-tu le vieux maréchal? c'est bien l'homme le plus singulier..... Sais-tu la leçon qu'il m'a donnée ce matin ? Je vais la repasser pour mieux m'en souvenir.

J'avais vu le grand couvert, la messe, le spectacle, les appartemens, et je brûlais d'avoir une charge à la cour. Ce matin, au réveil du maréchal, je m'avisai de le lui dire. « Vous, une charge, *jeune homme?* (n'ayez pas peur qu'il m'appelle son cousin : je ne le suis que par les femmes.) Une charge!... répéta-t-il... et laquelle ?— Mais, pour commencer, répondis-je au hasard, je voudrais bien être gentilhomme de la chambre. » Il part d'un éclat de rire, regarde à la fenêtre, et prenant son chapeau, ses gants fourrés et sa canne à pomme d'or : « Il fait beau, me dit-il ; j'ai besoin d'exercice ; je dois une visite au premier gentilhomme d'année; voulez-vous me suivre au château ? »

Je m'inclinai, transporté d'aise, et remplaçant son bibliothécaire, qui ordinairement l'accompagne, nous nous acheminâmes vers la cour des Princes. Je lui demandai le nom du premier gen-

tilhomme d'année. « C'est le duc de***.—Ah ! je ne suis pas duc.—On peut le devenir... » (Et je m'entendais appeler M. le duc.)

« Quel âge a-t-il le duc de*** ? — Soixante-six ans. — C'est cinquante plus que moi ! — La faveur supplée à tout. » (Et je me voyais déjà en faveur.)

« Qu'un gentilhomme de la chambre doit être fier ! — Surtout dans la chambre du roi. — Qu'il doit être bien logé ! — Surtout à Versailles. » (Et à chaque réponse le vieillard souriait.)

Nous étions parvenus à l'entrée de l'escalier de service. Une odeur infecte s'exhalait des deux côtés de la porte. De petites lucarnes pratiquées dans l'épaisseur des murs éclairaient faiblement cet escalier, aussi obscur, aussi étroit, et beaucoup plus malpropre que celui de la grotte aux épreuves (1). Arrivés à l'entresol : « Comme ce n'est qu'un duc, dit encore en riant le maréchal, nous en resterons-là. Si c'était la princesse de***, nous monterions deux étages de plus. — Quoi ! cette dame si richement vêtue, et à qui la reine, hier, a plusieurs fois adressé la parole ? — Elle-même, répondit le maréchal ; et, puisque nous y sommes, je veux, avant de quitter l'escalier, vous faire voir quelques

(1) Scène décrite dans l'une des premières lettres.

grands de la cour dans toutes les prérogatives de leurs charges. »

Nous entrons. Une vilaine petite antichambre où cinq ou six laquais de différens costumes pouvaient à peine se tenir debout, servait de passage à une chambre à coucher des plus simples et des moins commodes. Le valet-de-chambre qui nous avait introduits nous y laissa, disant que le duc allait venir dans un quart d'heure. « Tâchez, dit le maréchal, tâchez, Monsieur, de lui faire savoir que je l'attends chez lui. — Chez lui! répétai-je quand nous fûmes seuls; ici, chez M. le duc de*** ! — A-peu-près, me répondit mon conducteur. Le duc de*** est ici chez lui comme, par exemple, votre André (1) est chez lui dans la maison de M. d'Aubonne. — O M. le maréchal! — Nous reviendrons là-dessus, me dit-il; voici justement ce dont je venais parler au duc. »

Il prit un grand papier sur lequel, en attendant le retour du valet-de-chambre, il me fit ajouter quelques mots qu'il signa. Le valet-de-chambre revint dire que M. le duc ne serait libre qu'à une heure. « Eh bien, Monsieur, répondit le maréchal, rendez-moi, s'il vous plaît, le service de mettre à son retour ce papier sous les yeux de M. le duc. »

---

(1) Domestique de Marcel.

Nous sortîmes. « Montons chez la princesse, dit le maréchal », qui me montrait le chemin. Je le suivis en rêvant. Ce ton de politesse d'un maréchal de France avec le domestique du grand seigneur qu'il venait de comparer à *André*, et la gêne du service et du petit logement...... tout cela ne s'arrangeait pas bien dans ma tête. Nous avions monté le premier étage et le second entresol. Nous tournâmes, nous détournâmes long-temps; puis enfin parvenus à un long corridor : « C'est ici, me dit le maréchal. » Nous passâmes devant plusieurs portes d'assez mauvaise apparence; mais là, du moins, on avait balayé, et certain nuage d'ambre et d'iris qui filtrait à travers les serrures, avertissait qu'il y avait là des femmes. Nous sonnons : un jeune coureur se présente, et répond au maréchal que son altesse ne peut recevoir, qu'elle va descendre chez la reine. « Que faites-vous donc là ? dit un valet de pied, en s'élançant devant lui; est-ce que vous ne connaissez pas monseigneur ? M. le maréchal peut entrer, dit-il en se rangeant, en faisant signe d'aller annoncer. » Parvenus à une seconde pièce où quelques femmes, groupées autour d'une table, travaillaient à de brillans chiffons : « Restez-là, me dit le maréchal; attendez-moi. » Je restai. Je ne pouvais m'asseoir. Les robes, les bonnets, les paillettes, les plumes, les touffes de roses, de jasmin, et d'autres fleurs artificielles étaient étalées de toutes

parts, occupaient les fauteuils, et jonchaient même le tapis, dont la poudre (1) empêchait de distinguer le dessin. Je n'osais remuer, j'aurais dérangé quelque chose. Je sentais les parfums me monter à la tête, et je ne concevais pas que les nerfs délicats d'une jeune princesse pussent résister à cette vapeur enivrante. Le maréchal revint heureusement : son altesse le reconduisait : « Pardon, lui disait-elle avec un doux sourire, mais il ne faut pas faire attendre la reine. —Viendrez-vous, princesse ? — Impossible ; de toute la semaine je ne puis disposer de moi. — Au moins n'oubliez pas..... » La princesse posant sa belle main sur celle du vieux maréchal, lui dit d'un ton pénétrant : « Ne suis-je pas trop heureuse ! » Le maréchal lui baisa la main. Ils se saluèrent l'un l'autre avec ces grâces héréditaires, très-différentes de celles que donne le maître de danse, et je sortis après le maréchal sans que personne eût fait mine de s'apercevoir que j'étais entré avec lui.

« Si j'avais vingt ans de moins, me dit-il en regagnant l'escalier, je m'amuserais à vous faire visiter les mansardes du Grand-commun. Là vous trouveriez l'intendant des menus, les secrétaires de commandemens, les huissiers, les premiers valets de garde-robe, toutes charges à votre portée,

---

(1) On en portait alors.

puisqu'elles sont remplies par des hommes de fortune.... »

Ici il y eut lacune dans la conversation. J'avais rougi prodigieusement; je le sentais. Je voulais répondre, et ne trouvais que des impertinences. L'âge, le rang, le caractère du maréchal, tout enchaînait ma langue, tout comprimait mon emportement. C'était la première fois que quelqu'un se fût avisé de me rendre mécontent de mon sort. J'étais irrité, chagrin, confus; le maréchal riait de mon embarras, et se plaisait à l'augmenter par son silence. Descendus sur la terrasse, je repris enfin la parole, et me mis à dire avec assez de réflexion : « Mais quand un homme de fortune a seulement cent mille livres de rente, n'en peut-il pas faire un meilleur usage que d'aller habiter les mansardes du Grand-commun? — Un instant, me répondit le maréchal, voici qui nous ramène à ma comparaison. Savez-vous, mon enfant, ce que je viens de faire chez la dame d'honneur et chez le gentilhomme de la chambre? — Non, Monseigneur. — Je viens d'assurer l'existence de quatre orphelins près de périr, faute d'une pension bien due à la mémoire des services de leur père; je viens de sauver un malheureux que la loi condamne, et qu'un mot de sa majesté peut absoudre. Celui qui approche la personne du roi, qui, journellement, est admis à l'honneur de son intimité, devient,

même sans y prétendre, l'organe de sa puissance et le dispensateur de ses grâces. Un tel privilége peut bien, je pense, s'acheter par quelques mois de contrainte. Roi dans son hôtel, le favori du roi n'est qu'*André* à Versailles; mais il l'est sans nécessité, par conséquent sans bassesse. Plus sa naissance et de grands biens constatent qu'il pouvait se passer de la cour, plus sa faveur y est certaine; car il n'est point d'affection persuasive sans apparence de désintéressement. Les rois, qui n'ont point d'amis, cherchent du moins des serviteurs fidèles. Ceux-là ne se trouvent que parmi les plus capables de régner si le trône était électif. Bien obéir, mon enfant, est un des secrets de bien commander (j'ai trouvé cela très-paradoxal); et il ne faut pas moins de cinq cents ans de noblesse, et d'un demi-million de revenu, pour occuper avec distinction l'un de ces entresols où l'ami Grégoire se trouverait à la gêne. Quant aux mansardes du Grand-commun, poursuivit-il en s'arrêtant, on y gagne quelquefois les cent mille livres de rentes, mais on peut y arriver sans un écu. C'est là surtout que les cabales et les petites intrigues se disputent les rayons du pouvoir, toujours plus divergens à mesure qu'ils s'éloignent du centre. Moins d'accès auprès du roi, moins de crédit dans les affaires. Il s'ensuit, ajouta-t-il, en parcourant des yeux le château et les dépendances, il s'ensuit

qu'ici comme dans le monde, les moins connus sont les plus libres; que, de grade en grade, l'esclavage croît avec l'autorité; et que le monarque, par qui tout se fait, est le plus asservi de tous. Ainsi, jeune homme, si vous êtes un peu vain, un peu paresseux; si vous joignez à ces dons de la fortune l'indiscrétion et l'impétuosité de votre âge; si vous manquez de patience, de souplesse, et de mesure enfin..... ne demandez pas d'emploi à la cour : il n'y en a pas qui vous convienne.

» Je n'aurais jamais cru, repris-je assez piqué, qu'une fortune raisonnable et le nom de mon aïeul maternel pussent être un obstacle à mon avancement. — Un obstacle! du tout; c'est l'ignorance et la prétention qui font l'obstacle. Voulez-vous suivre la route ordinaire? dès demain je vous fais entrer dans les pages.

» Moi, dans les pages! » Quelle chute! j'en demeurai abasourdi. « Allons, allons, pas de colère, dit encore le maréchal, en me frappant doucement sur l'épaule; ne faut-il pas, avant tout, achever votre éducation? »

Je t'assure, Edouard, que je fus tout près de lui manquer de respect. Mais je me retins, en songeant à maman Castelnove, et puis nous rencontrâmes presqu'aussitôt M. de Lineuil et mon oncle Arthur. Celui-ci, d'un air épanoui, vint nous dire

qu'il comptait, le lendemain, être admis au lever du roi, et me présenter à sa majesté. « Je ne vous le conseille pas, répondit le maréchal...... » Et mon oncle Arthur se tut, précisément comme je venais de me taire.

M. de Lineuil, saluant à plusieurs reprises, demanda à monseigneur la permission de me mener à l'assemblée, puis à un dîné de corps. (M. de Lineuil est officier aux Gardes.) « Ah! ah!.... dit le maréchal en branlant sa tête vénérable; et du *dîné de corps* où le conduirez-vous ? »

M. de Lineuil et mon oncle Arthur se regardèrent; l'un des deux se mordit les lèvres (c'était mon oncle), et tous deux changèrent de conversation. Mais, en me quittant, ils m'ont dit tout bas : « A demain. »

Demain! demain, encore du nouveau? après demain encore? tous les jours! tous les jours, Edouard! Mais que les jours vont lentement! des années de vie se sont écoulées depuis le 25 d'août, et je n'ai que deux mois de plus! Je viens de finir ma journée aussi gravement que je l'avais commencée. Le bibliothécaire, homme fort jeune, et néanmoins fort instruit, m'a pressé de questions au dessert, sans doute de l'aveu du maréchal, avec qui nous dînions en petit comité. Un étranger... un savant s'est engagé de dialogue avec le bibliothécaire; le maréchal imposait silence à deux dames

de la maison que la conversation n'amusait pas, mais je n'en ai pas perdu un mot. J'ai même eu le bonheur de placer à propos quelques applications assez fortes; le maréchal m'enhardissait.... « Quel meurtre ! a-t-il dit en repassant au salon; deux ans encore, et cet enfant eût été prodigieux. »

Ce mot d'*enfant* ne m'a point choqué. Il exprimait un regret, un éloge. Je me suis approché du maréchal, et l'ai conjuré, d'un ton qui a dû lui plaire, de vouloir bien m'honorer de ses conseils. « A quoi bon? m'a-t-il répondu, ne dépendez-vous pas de vos oncles? Au moins, songez, tant que vous êtes chez moi, à vous conduire avec décence. Je réponds de vous à madame de Castelnove. Demain je passerai la soirée au château. Soyez rentré avant minuit; sinon je serais forcé de vous *céder* à M. de Lineuil. »

M. de Lineuil n'est pas reçu ici. Mon oncle Arthur n'y est venu qu'une fois, et voici le quatrième jour. Mais demain..... Je ne sais pourquoi je voudrais que demain fût passé. Les paroles du maréchal me poursuivent.... peu s'en faut que je ne demande à retourner avec Théodore. Madame de Rozelles me dédaigne; mon oncle d'Aubonne va l'épouser; je ne suis pas encore en âge d'être placé selon mes vœux; de long-temps je n'aurai ma fortune, et puis..... si madame de Rozelles

épouse mon oncle.... Je m'attriste en finissant. Adieu, Edouard; donne-moi des nouvelles de ton père.

La Marquise a son fils Arthur.

(Même tome, lettre vingt-sixième.)

Des Roches, 6 décembre.

Une lettre de Versailles m'apprend, Monsieur, l'usage que vous y avez fait de vos droits sur Marcel. Se mal conduire tout le temps de sa vie est un grand tort qui vous était commun avec quelques nobles dégénérés, dont les écarts retombent sur eux-mêmes. Mais se complaire à propager ses vices; les réduire en système pour en tenir école, et corrompre le fils après avoir ruiné le père, voilà de ces traits distinctifs qui vous donnent sans contestation la palme du mépris que mon équité vous décerne. Peut-être entrait-il dans vos vues de perdre votre fille comme votre neveu, et peut-être qu'en lui refusant un nom, en vous opposant à sa fortune, en abrégeant mes jours, vous auriez pu y parvenir en effet; car les hommes vont au libertinage par l'aisance, et les femmes par le besoin. Mais il ne me convient pas, à moi, Monsieur, de vous livrer encore cette victime.

Les temps sont accomplis ; ma patience est lasse. J'entends, je veux qu'*Henriette de Castelnove* obtienne de vous l'état où ma protection l'appelle, et je vous ordonne de la reconnaître, sous peine de ma malédiction.

ERMANCE.

Ce même courrier porte à M. de Mirval l'extrait de naissance d'Henriette, ma déclaration, qui entraîne la vôtre, et la promesse de mariage qui séduisit sa malheureuse mère.

LA MARQUISE A SA FILLE.

(Même tome, lettre vingt-septième.)

Des Roches, 6 décembre.

D'APRÈS votre lettre du 2, d'après ce que me mande aujourd'hui le président, je pense que l'on peut sans risque provoquer une explication, et je vous autorise, ma chère Adélaïde, à soutenir Henriette de toutes vos forces. Quels que soient les éclaircissemens attendus sur le compte de madame de Rozelles, et quel que soit aussi le dénoûment de son intrigue avec M. d'Aubonne, jamais, sans doute, on ne retrouverait le moment de les intéresser l'un et l'autre au projet qui nous occupe. Tous deux ont besoin d'indulgence; tous deux

paraissent tenir, l'une à passer pour noble, l'autre à passer pour sage : c'est trop heureux : il faut les gouverner par cette prétention avant que rien n'en ait tout-à-fait démontré le ridicule. Il faudrait même, si madame de Rozelles se fait épouser, tâcher d'oublier les griefs qui peuvent nous parvenir à sa charge. L'art de vivre avec son ennemi, c'est de ne jamais le convaincre d'un tort. Ne rougissez pas non plus de faire tourner son ascendant à l'avantage d'Henriette et de Marcel. Toute cause est épurée par un effet louable, et autant il est affreux d'employer pour le mal une bouche innocente, autant il est doux et piquant de réduire un fourbe à la nécessité d'agir pour le bien. Je connais Grégoire ; une parole authentique l'enchaînera sérieusement ; il n'en serait pas de même s'il la donnait tête-à-tête : beaucoup d'honnêtes gens lui ressemblent. Ne nous inquiétons plus des passions de Marcel. J'ai mes raisons pour croire qu'il sera plus susceptible de desirs que d'amour, et les hommes de ce caractère ne se tuent jamais pour leurs maîtresses. Quand il aura une femme, une femme de son âge (deux ans de plus ne sont pas une affaire), ce bouillonnement d'idées, ce sang impétueux, tous les symptômes qui nous alarment disparaîtront insensiblement, ou se dirigeront vers d'autres objets. Henriette est digne de nos soins. Nous réparerons la faute de son père. Il

a bien fait de la dédaigner d'abord : c'était le seul moyen de la faire aimer de Grégoire. Parlez à Arthur plus doucement que je ne viens de lui écrire ; cherchez à l'attendrir tandis que je le menace ; dites-lui que cet arrangement en faveur d'Henriette lui prépare pour l'avenir un asile sûr, une maison où il sera soigné comme dans la sienne. Les hommes légers, les plus grands amateurs du célibat sont quelquefois agités d'une secrète inquiétude. Arthur est dans l'âge où l'on en ressent les premières atteintes. Entretenez-le beaucoup du sort de sa vieillesse, et qu'en rapportant tout à son intérêt personnel, il croie n'avoir cédé qu'à la voix de l'honneur. Que de peines..... que de peines pour une chose si simple !.... Mais c'est que la chose la plus simple cesse de l'être pour le cœur qui ne l'entend pas.

Adieu, ma fille, adieu ; je vous embrasse.

Grégoire a la Marquise.

(Même tome, lettre trente-neuvième.)

31 décembre.

Vous entendrez dire, Madame, que Marcel est retourné à Saint-Denis ; que votre intéressante pupille est aujourd'hui ma femme, ou peu s'en faut, et que j'ai chassé de chez moi la fameuse aventurière

dont je fus engoué un instant. N'allez pas conclure de tout cela que je sois devenu fou : bien au contraire, je n'avais encore rien fait de si sage ; seulement j'y ai mis un peu de promptitude pour éviter toute opposition. Je n'aime pas l'opposition; mais j'aime beaucoup les actions d'éclat, et celle-ci, je vous jure, marquera dans mes mémoires. Vous devez, madame la marquise, approuver ma conduite, puisque les Castelnove y trouveront leur compte, et que, tout en assurant le bien-être d'une fille que vous protégez, je me venge, moi, d'une perfide que je déteste, et d'un bambin qui, déjà, s'il vous plaît, s'avisait de faire le galant.

En attendant votre réponse, j'ai l'honneur d'être, avec plus de respect que jamais, et dans toute la joie de mon cœur,

Madame et très-aimable *belle maman*, votre dévoué serviteur et petit-fils

GRÉGOIRE D'AUBONNE.

HENRIETTE D'AUBONNE A MADAME DE CASTELNOVE.

(2e volume, lettre dixième.)

DEPUIS le jour qui a décidé de mon sort, je n'ai pu disposer d'un moment ; M. d'Aubonne ne me quitte pas, et vous savez, ma tendre amie, que je n'ai pas reçu le billet renfermé dans votre lettre à

Adélaïde. Elle gémit sur moi, sur elle et sur son fils. Mais vous m'avez appris à substituer le courage aux gémissemens, et dussé-je succomber à l'effort que je m'impose, *je vous ferai honneur*, et je sauverai Marcel. Le caractère de ce jeune homme tient beaucoup de celui de son oncle, qui s'attache toujours à ce qu'on lui refuse. Il n'est donc pour nous qu'un moyen de le dégoûter de faire profession.... c'est de s'entendre tous pour l'y engager de concert. J'en parle dans ce sens à mon mari, qui déjà en est venu à dire : « Ma foi, comme il voudra ; cela me devient égal puisque tu n'y penses plus. » Ecrivez-en ; faites-en écrire de même à Marcel par M. de Mirval et surtout par Edouard. Que l'on m'accuse, s'il le faut, de ne prendre à sa réclusion que l'intérêt d'un vil calcul..... Il ne saurait me haïr davantage, et si l'envie de me désobliger pouvait le rendre au monde et à sa mère, combien je jouirais en silence de cet effet de notre antipathie !.... Je vous laisse ; un mot de plus me rendrait coupable.

P. S. Je voudrais bien ne pas vous demander comment je dois me conduire avec mon père.

La Marquise a Marcel.

(Même tome, lettre quinzième.)

15 mars.

Eh bien ! mon cher enfant, vous voilà donc rentré dans la bonne voie ? A peine en étiez-vous sorti, et c'est peut-être, au dire de certaines gens, ce qui diminue le mérite de votre conversion. Celle d'un homme de dix-sept ans n'est pas, à leur avis, un bien grand effort de la grâce. Ils prétendent que, sans la perte des cent mille livres de rentes, Théodore ne vous aurait pas revu ; que d'aller directement de lui à Dieu, ce n'est que changer de précepteur ; que vous faites bien de vous faire moine ; *que vous n'étiez bon qu'à cela*... Ce dernier trait vient de Camille. L'impertinente créature ne tarit point de médisance sur le compte de toute la famille, mais particulièrement sur le vôtre. Elle trouve plaisant d'avoir fait de vous ce que sa mère avait fait de Théodore, et se promet bien, si jamais elle a une fille, de la porter à travailler de même à peupler ces pauvres couvens si déserts sans les désespoirs d'amour et l'impuissance de réussir dans le monde.... Mais laissons médire une méchante femme ; laissons jaser les sots, et faisons notre devoir. Le vôtre est d'illustrer, comme vous pouvez, un nom jusqu'à présent assez embarrassé

de l'alliance du mien. Il paraît... (votre résolution en fait l'aveu tacite) ; il paraît, mon enfant, que ce n'eût été qu'à force d'argent que vous auriez soutenu le nom de votre père ; et au fait, les mânes de *Mathieu d'Aubonne* n'en exigeaient pas davantage. Peut-être aurais-je obtenu du roi la permission de vous faire prendre celui de Castelnove si vous aviez épousé Henriette, et peut-être encore demanderais-je pour vous cette permission si vous étiez homme à suivre le destin de la noblesse, non moins douteux en ce moment que celui du clergé, dont vous allez faire partie. Je vous obtiendrais bien une sous-lieutenance..... de grands hommes de guerre ne sont point partis de plus haut. Mais pour marcher vite et ferme dans cette route, il faut tant de courage! tant de soumission et de ponctualité ! et puis l'exercice, le bivouac, et le canon surtout ne sont pas du goût de tout le monde. Je vous crois mieux à Saint-Denis ; restez-y, mon enfant. Que Dieu vous garde ! composez-nous de beaux sermons : les Français en ont grand besoin. J'irai (si l'on nous en laisse le temps), j'irai, mon cher Marcel, vous entendre avec plaisir, et ferai très-volontiers mon profit de ce que Dieu et votre talent vous suggéreront pour la défense de la foi et le salut de vos auditeurs.

Votre très-affectionnée grand'mère et amie,

ERMANCE DE CASTELNOVE.

Le président de Mirval a Marcel.

(Même tome, lettre seizième.)

Paris, 18 mars 1789.

Vous l'emportez, mon jeune ami ; votre mère, votre aïeule, le cher oncle Arthur, moi (qui toujours approuvai votre pieux dessein), Edouard, à ce que j'espère, et même madame Henriette d'Aubonne, tout se range à l'avis de son époux qui, cette fois, semble être l'avis du ciel. Madame Henriette d'Aubonne me charge de vous dire qu'elle est si touchée, si charmée de votre résolution, qu'elle s'occupera sans relâche du soin de vous en récompenser, et qu'à dater du jour où vous prononcerez vos vœux, une somme de deux mille livres, déduite sur ses menus-plaisirs, vous sera annuellement comptée, tant pour jeter quelques douceurs sur votre vie, que pour faire participer votre cousine aux bonnes œuvres auxquelles il vous plaira d'employer cette rente. Ainsi, votre sort est fixé : toute récrimination est désormais interdite.... etc.

MARCEL A HENRIETTE.

(Même tome.)

Saint-Denis, 28 mars.

MADAME,

On m'a offert de votre part *deux mille livres de rente* pour m'affermir dans mon dessein Je suis bien fâché de vous dire que c'était l'unique moyen de m'en détourner.

Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai pris un nouveau parti, et recouvré sans le secours de personne une liberté dont l'emploi me sera bien cher s'il m'éloigne à jamais de vous, Madame, et de l'honorable famille qui s'est tant empressée de vous adopter, et de vous enrichir à mes dépens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

MARCEL A CAMILLE.

(Même tome.)

28 mars.

JE quitte Saint-Denis, et renonce à l'état monastique. J'embrasse une carrière très-différente. Je n'entends point que votre vanité s'attribue le mérite

de mon changement, et vous déclare que si nous nous retrouvons dans le monde, mon mépris pour vos charmes égalera le fol amour dont vous m'aviez subtilisé l'hommage.

Adieu, Madame.

HENRIETTE A LA MARQUISE.

(Même tome, lettre trente-cinquième.)

28 juin 1789.

JE ne fais depuis trois jours que prendre et jeter la plume; j'ai commencé et déchiré vingt lettres; je ne pense rien que de honteux; je n'ai rien à vous dire que d'affligeant, et si j'osais, je ne vous parlerais plus ni de Marcel ni de moi-même.

Présomptueuse que j'étais d'attribuer à la vertu la paix trompeuse de mon cœur! Je me suis crue guérie, parce que j'étais irritée, parce que le hasard m'avait rendue maîtresse du sort de mon ennemi; parce que mon amour-propre se repaissait des sacrifices de l'amour.... Malheureuse... quel mot!.... je l'effacerai par un déluge de larmes; recevez mon serment de ne le prononcer qu'avec vous, et avec l'accent du repentir infructueux qui le condamne. Ah! je le sens, et tout me l'annonce : je

souffrirai jusqu'à la mort du sentiment qui m'a donné la vie.

Marcel a quitté son bureau : Marcel a changé de demeure. Il en a changé deux fois depuis trois semaines : cette dernière fois, j'*ignore* où il est ; et André, qui n'a écrit à ce sujet que quelques lignes chez Clermont, m'a fait prévenir qu'il n'avait plus le temps d'écrire à personne. André, qui n'a plus le temps de m'écrire, et Marcel, qui, selon le dernier rapport d'André, passe sa vie avec un jeune homme de mauvaise mine, et des femmes si jolies.... si jolies... qu'il y rêve même éveillé !... Ce jeune homme travaillait dans le même bureau que Marcel : c'est là qu'ils auront fait connaissance. Mais ces femmes.... je rougis des idées qui me viennent, de l'horrible jalousie qu'elles me donnent. Oui, me voilà jalouse ; oui, me voilà en proie à toutes les horreurs d'une passion désordonnée.... moi, hélas !... moi !

Je n'ai pu échapper à la pénétration de l'aimable Edouard ; je n'ai pu résister à ses prières, à ses vives instances. Il a su, non ce que je voudrais me cacher à moi-même, mais ce que je voudrais que tout le monde sût, pour que tout le monde m'aidât à retrouver Marcel. Edouard et sa femme partiront dans huit jours. J'ai supplié le jeune comte de redoubler d'efforts et de perquisitions. Il est allé ce matin rue de Tournon, et de porte en porte a

demandé Marcel. Arrivé où Marcel demeurait il y a huit jours, il a prié le portier de la maison de lui dire s'il savait la demeure actuelle de M. d'Aubonne. Nous ne connaissons pas ça. « Un grand jeune homme, très-jeune, très-bien de figure, dont le valet s'appelle André ?—Ah ! par ma foi, Monsieur, demandez-le *à ses maîtresses* qui nous ont débarrassé de lui.

Je ne sais ce qui s'est passé en moi lorsque Edouard m'a répété ce propos, mais il m'a regardé d'un air de compassion dont, en effet, je me sentais bien digne. Mon état ne peut se décrire. Je ne sais plus ce que je souhaite ; je ne sais plus ce que je crains, ou plutôt, entre tous mes sujets de crainte, mon esprit ne peut s'arrêter. Si quelqu'un me donnait à choisir, ou du péril de l'existence de Marcel, ou de la corruption de mœurs où je le crois livré, je ne sais lequel me semblerait préférable, et, s'il faut me montrer dans toute ma bassesse, je doute qu'aucun principe de morale entrât pour rien dans le choix que me suggérerait mon détestable amour.. Et il faut, avec un tel désordre dans les idées, de telles angoisses au fond du cœur, il faut *sourire* à son mari, recevoir à dîner vingt personnes, et se traîner au spectacle ! Nous allons ce soir aux Français. Madame de Mont-Grand (1)

(1) Femme d'Edouard.

veut voir la pièce nouvelle, et le jeune comte n'a d'autres desirs que les siens. Quel sort que celui de Pauline!.... et quel eût été le mien si Marcel.... Mais je suis mariée ; mais il me haît, il m'abhorre ; j'ai perdu jusqu'à l'espérance de l'arracher à son mauvais destin. Il en aime *d'autres*, il nous fuit, je ne le verrai plus.... J'en mourrai, Madame!.... j'en mourrai.

La même à la même.

(Même tome, lettre trente-sixième.)

Même jour, à minuit.

Il est retrouvé! il est heureux, pardonné, triomphant; me voilà folle de joie... Adélaïde aussi. Mon mari, M. de Mirval, toute la maison extravague.... Je ne saurais écrire; Edouard vous dira ce qui s'est passé. Quelle soirée! quel ravissement! On m'appelle... c'est lui qui m'appelle! je vous laisse. O mon unique amie! ô ma seule confidente! cachez-moi bien dans votre sein!

Édouard a madame de Castelnove.

(Même tome, lettre trente-septième.)

29 juin 1789, 5 heures du matin.

Madame la Marquise,

Marcel a soupé hier chez son oncle. Nous ne nous sommes quittés qu'à trois heures du matin. Je n'ai pu dormir que deux heures, et me relève pour vous faire partager l'enchantement général.

Madame Henriette a pu vous dire quelle sotte réponse j'avais reçue chez le portier de la rue de Tournon. Les derniers renseignemens, et tout ce que je savais des inclinations naturelles de Marcel, me persuadaient que nous ne le reverrions que comme l'enfant prodigue, quand les femmes n'en voudraient plus. Je me le représentais livré à la débauche, à l'oisiveté honteuse qui y excite, aux vils expédiens de nos chevaliers d'industrie, à tous les écarts méprisables d'une vie inutile, dispendieuse, et seulement soutenue par le vice.... Vous jugez de ma douleur : celle de madame d'Aubonne était inexprimable. L'aimable Henriette, dont j'avais réveillé en secret les pleurs, pouvait à peine les retenir, et madame votre fille, fatiguée de trois

mois d'incertitude, ne dissimulait qu'avec peine son impatience et ses mortels chagrins. M. d'Aubonne, malgré ses bontés pour ma femme, était préoccupé des agitations de *Paris*. M. de Mirval avait reçu une mauvaise lettre de Saint-Domingue, et celle de mon père, qui me rappelle à Bordeaux pour cause de tranquillité publique, ne m'avait pas mieux disposé à bien juger d'une pièce nouvelle, ni même à aller au spectacle.

Nous dînâmes donc assez tristement. Les chevaux mis, ces dames montèrent en voiture; le président les conduisait, et moi j'avais pris place dans le cabriolet de M. d'Aubonne. « Laissons-les quelques instans, me dit-il; allons chercher Marcel; nous reviendrons pour la petite pièce. » La proposition étant fort de mon goût, je sautai à terre pour prévenir ma femme; puis, m'abandonnant à mon conducteur, qui, comme vous savez, Madame, aime mieux perdre un cheval que dix minutes, nous roulâmes à tout renverser si, à cette heure-là, il y avait eu plus de monde dans les rues.

Certainement, en moins de deux heures, nous avons couru tout Paris, et visité plus de soixante maisons. Hôtels garnis, académies, cafés célèbres, rien n'a échappé à nos recherches. Le malheureux jockey n'en pouvait plus; il finit par demander grâce, et nous revînmes encore plus tristes que nous n'étions partis. « Eh bien! mon cher, me dit

le bon Grégoire (excellent homme, vraiment, Madame), « si je ne retrouve point *cet enfant*-là, et s'il lui arrive malheur, je ne me le pardonnerai de ma vie. » Je soupirai pour toute réponse; il passa la main sur ses yeux, et nous montâmes aux premières loges.

La tragédie venait de finir. On avait joué Mérope; quelques applications injustes avaient mis le parterre en fermentation. « Qu'y a-t-il donc? demanda M. d'Aubonne? est-ce qu'on se dispose à faire tomber la pièce? — Cela se pourrait bien », répondit un homme en habit noir qui venait de prendre place dans le couloir de la galerie. Notre loge en faisait le coin; cet homme était debout, de sorte que sa tête touchait à l'appui de la loge, et qu'en se tournant de notre côté, il pouvait, même sans être vu, prendre part à la conversation. Cet homme assez mal mis, assez mal peigné, mais d'une figure très-spirituelle, souriait malignement, en faisant signe de la tête à quelques jeunes-gens disséminés dans le parterre, dans le balcon et dans la galerie. Pauline me demanda si je savais de qui était la pièce. Je le demandai moi-même à ce monsieur, qui me répondit : « L'auteur ne se nomme pas; mais nous le connaissons : c'est une femme, ou c'est M. le comte de***, très-humble adorateur de madame de R***, qui se mêle d'écrire. Au surplus, que ce soit d'elle ou de lui, à coup

sûr ce sera mauvais.—Pourquoi donc, Monsieur? —Est-ce qu'une femme ou un amateur ont le temps de faire quelque chose de bon?—Oh! que je voudrais que la pièce fût d'une femme! s'écria doucement Pauline. » La toile se levait; nous tournâmes le dos au monsieur noir, et nous nous mîmes à écouter la pièce, et même avec intérêt, précisément parce qu'il l'avait condamnée d'avance. La pièce n'avait qu'un acte. L'exposition parut longue; quelques vers négligés indisposèrent le public. « Détestable, pitoyable, disait tout haut notre voisin »; et chacune de ses exclamations, accompagnée d'un haussement d'épaules, était aussitôt répétée par les échos de sa critique. « C'est un *chef de parti*, nous dit en riant M. de Mirval. » Et Pauline et ces dames redoublaient de vœux pour le succès de l'anonyme. Vint une jolie scène, et puis une autre, et puis un bon embroglio, un dialogue serré, plein de nerf et de comique de situation, un véritable dialogue à la Molière. La salle retentissait d'applaudissemens, et ma Pauline avait déjà brisé son éventail, quand l'homme noir s'avisa de dire : « Ah! c'est différent; ceci est un peu trop bien : ce n'est sûrement pas d'une femme. » Pauline se mit en fureur. « Mais voyez cet impertinent qui ne nous permet pas d'avoir le sens commun!—Ce n'est pas là le *sens commun*, mon ange, répondit madame votre fille; c'est même

plus que de l'esprit, c'est du talent ; on ne nous défend pas d'en avoir pour le plaisir de nos sociétés; mais quand il s'agit d'affronter le public....—Le public! oh ! oui, cela fait frémir. » Et cependant elle suivait la pièce avec une émotion visible, souhaitant fort, à ce qu'il paraissait, que la pièce fût d'une femme et même d'une jolie femme, pour mieux confondre l'homme noir.

La pièce terminée, le succès constaté par des suffrages unanimes, tout le monde demandait l'auteur. Le rideau se relève, Dazincourt s'avance, et dit : « Messieurs, le petit ouvrage que nous venons d'avoir l'honneur de représenter est le premier essai de M. Marcel d'Aubonne, jeune amateur de dix-sept ans...—Marcel d'Aubonne !... c'est mon neveu, c'est mon sang!.... Ah, ah, Monsieur! l'entendez-vous? Un amateur!... courons... Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!... Viens donc vite, Edouard!... » Vous devinez, Madame, qui faisait ce bruit: c'était M. d'Aubonne, qui, sans prendre garde à celui du parterre, à l'attention des loges, toutes occupées de la nôtre, et à l'évanouissement d'Henriette (dont heureusement il n'a rien su), criait, courait comme un fou, se disputait avec le suisse qui défendait l'entrée du théâtre, y parvint enfin avec moi au moment où le jeune auteur, forcé de se rendre au vœu du public, était lui-même en scène, conduit par deux

acteurs, et saluait involontairement *Henriette* et *Camille*, toutes deux témoins de sa gloire. J'eus bien de la peine à empêcher M. d'Aubonne d'aller figurer au bord des rampes; je ne pus l'arrêter quand il vit Marcel, qui ne le voyait pas, tourner du côté du roi pour se rendre dans la loge de la première actrice. Le bon Grégoire, sans attendre que le rideau fût tout-à-fait baissé, traversa sans façon le théâtre en criant de toutes ses forces : « C'est mon neveu, il faut que je l'embrasse. » Les éclats de rire nous accompagnaient; je riais moi-même, tout ému que je fusse, et quand Marcel vint se jeter dans nos bras, je vous avoue, Madame, que ma joie et mon attendrissement furent tels que j'en oubliai quelque temps où j'étais et ce que je faisais. Marcel nous conduisit chez mademoiselle Contat, délicieuse actrice, qui n'avait pas dédaigné de jouer dans sa pièce un très-petit rôle dont elle avait fait un chef-d'œuvre. Il lui baisa la main avec transport, puis lui disant quelques mots à l'oreille : « C'est charmant! s'écria cette belle personne; cela rappelle *Œdipe* de Voltaire : Allez, jeune homme, reprit-elle d'un ton plein de noblesse, réconciliez-vous avec votre famille, et n'oubliez pas que, pour aller au grand dans la carrière des lettres, il faut que l'écrivain puisse se passer des produits de son travail. » Elle nous accorda encore quelques minutes, dit à

M. d'Aubonne une foule de choses aimables et piquantes, et nous renvoya éblouis, enchantés de sa beauté si remarquable, et des grâces encore plus séduisantes qui la distinguent au théâtre comme dans la société.

« Ma mère... Ah! courons rejoindre ma mère! » nous dit Marcel, une fois débarrassé des premiers devoirs du moment. Encore arrêté par les valets de théâtre... « Où demeure, Monsieur? lui demanda le plus ancien.—Rue de Babylone, répondit son oncle.—Pour ce soir seulement, ajouta Marcel. —Comment, fripon, lui dit M. d'Aubonne, est-ce que tu refuserais... — Non, non, mon oncle, dit Marcel... mais avant tout, ma mère... Oh! ma bonne mère! » Nous la retrouvâmes bien remise, bien préparée, ainsi qu'Henriette; elles nous attendaient à l'entrée de la loge, dans le corridor, qui était vide. Marcel tomba à ses genoux. Henriette tremblante n'osait le regarder. « Ma chère amie, lui dit Grégoire, je vous demande en grâce d'embrasser mon neveu... Et vous aussi, Madame la comtesse. Edouard, vous permettez? » Marcel, hors de lui-même, avait embrassé tout le monde, et nous descendions lestement le grand escalier, pressés de regagner les voitures.... Quelques spectateurs attendaient encore la leur; M. d'Aubonne cherchait nos gens; je donnais le bras à sa femme; M. de Mirval et madame Adélaïde nous précé-

daient; Marcel conduisait ma Pauline. Pauline est belle aussi, et l'émotion du rapprochement auquel tout son cœur prenait part donnait à son charmant visage une expression angélique. Une femme très-entourée, et que bientôt nous reconnûmes pour l'une des plus jolies femmes de Paris, se trouva sur notre passage : c'était madame de Rozelles! Marcel m'en avertit, et je suivis des yeux cette nouvelle scène. Aussitôt que madame de Rozelles nous aperçut, elle se rangea comme pour nous faire place; mais en effet pour mieux voir et être mieux vue. Madame votre fille et M. de Mirval passèrent sans la saluer; moi de même, ne la connaissant pas. Henriette détournait la tête. Mais Marcel, relevant la sienne, et l'honorant de ce petit salut indispensable, plus offensant pour une femme vaine que le dépit ou le dédain, passa sans daigner même répondre aux complimens que lui adressait une personne de la société. « On n'a pas plus d'esprit, dit tout haut l'une d'elles. — Ni l'air plus insolent, répondit Camille. » Madame Henriette me serra le bras en signe de joie. Que de confiance, hélas! dans ce mouvement involontaire! La berline avança. M. d'Aubonne voulait nous y entasser tous les sept : « Oui, oui, disait Marcel, que rien ne nous sépare...... » Cependant, quand les trois places du fond et celles du devant furent prises, M. d'Aubonne, qui à lui seul en occupe deux,

prit le parti de remonter dans son cabriolet, et Dieu sait de quel train il partit pour aller mettre sa maison sens dessus dessous ! En chemin, on se dit peu de chose ; les cœurs étaient trop pleins. Mais à notre arrivée, nous ne pûmes nous empêcher de rire et de pleurer en même temps de toute la peine que se donnait M. d'Aubonne pour recevoir l'auteur triomphant. Jamais son amour-propre n'avait été à pareille fête. Aussi jamais n'avait-il tant de fois répété... « Je savais bien... *bon sang ne peut mentir*. Mon neveu !... le neveu d'un homme comme moi ! » Quelques amis étaient venus nous joindre. Le soupé fut délicieux. Les garçons de théâtre apportèrent des fleurs, une couronne de verdure que l'on avait jetés à l'auteur, et dont sa modestie avait évité l'hommage. Marcel prit cette couronne, fort joliment tressée, et regardant tour-à-tour ma femme et votre pupille, semblait balancer à qui des deux l'offrir... Quand tout-à-coup André, qui le servait, arrête sa main qui se tournait vers Pauline, et lui montrant cette aimable Henriette, lui dit : « O mon cher maître ! la couronne à madame qui n'a cessé de prendre soin de nous !.... — Que veut-il dire? explique-toi... » et André, en pleurant, raconta à haute voix tout ce qu'avait fait pour mon ami la noble femme que vous lui destiniez. Je vis l'instant où cette indiscrétion de sa reconnaissance allait pro-

duire un effet dangereux. Marcel, redevenu charmant dans le bonheur, s'était précipité aux genoux d'Henriette, que ce mouvement fit pâlir, lui demandait pardon dans des termes tout nouveaux pour elle. Madame Adélaïde lui demandait aussi pardon, et le bon Grégoire, transporté, la contraignant encore d'embrasser son neveu et de lui promettre authentiquement son amitié, mit sans doute à la plus terrible épreuve la circonspection et la sensibilité de cette victime du devoir.

A cela près, la soirée n'a été qu'un enchantement continuel. Marcel, digne, cette fois, de beaucoup d'éloges, paraissait craindre de se les attirer. Il est formé à un point vraiment extraordinaire. On lui donnerait vingt-deux ans, et ce premier succès, dont il est enivré à juste titre, lui ouvre, à ce qu'il paraît, la carrière qu'il doit parcourir. Il a déjà une autre comédie en train; il nous a même parlé d'un plan de tragédie. Sa facilité est prodigieuse. Il a improvisé pour ma femme des vers que la réflexion ne désavouerait pas. C'est un talent naturel décidé, et qui, dans les circonstances qui s'annoncent, peut devenir d'une grande ressource, non-seulement pour lui, mais pour toute la famille.

Madame d'Aubonne la jeune a insisté pour qu'il ne revînt pas loger rue de Babylone; mais son oncle lui fait deux mille écus de pension, avec

permission de choisir sa demeure ; ce qui arrange beaucoup mieux Marcel, qui tient fort à sa liberté. Adieu, Madame ; me voilà heureux pour quelques jours. Mais bientôt.... Ah ! quel tourment que la prévoyance ! et pourquoi faut-il que le bonheur présent soit toujours altéré par les souvenirs du passé, ou la crainte de l'avenir !

Agréez mes profonds respects.

N. B. La publication de ce roman en quatre volumes est différée pour raison de famille.

FRAGMENS

ET

PIÈCES FUGITIVES.

DE L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE ET DE SA DIFFICULTÉ.

Tout homme naît critique de son semblable et juge de son supérieur. Voyez l'enfant qui se débat sous les liens qui l'empêchent de trébucher; à peine se tient-il debout, à peine deux idées ont-elles pris place dans son jeune cerveau, que déjà il compare et que déjà il juge. Rien n'égale l'entêtement d'un enfant spirituel qui croit avoir raison. Eh! que lui fait à lui le droit du plus fort? Dès qu'il le reconnaît et qu'il y cède, il est corrompu; il est lâche et devient menteur. Chaque découverte des imperfections de ses guides lui persuade que sa seule faiblesse physique leur donne sur lui l'avantage, et son infatigable pénétration la leur conteste de jour en jour. Sa joie maligne se manifeste à la moindre bévue du domestique qui le sert; elle se concentre et l'étonne lui-même quand, par malheur, elle s'exerce sur un père, une mère, sur un instituteur; mais l'instinct de comparaison n'en travaille pas moins, et la tendresse, le respect, toute la douceur imaginable n'empêchent point

point l'enfant de se dire tout bas : « Et eux aussi, ils ont donc leurs défauts ? » Trop heureux s'il ajoute : « Ne les imitons pas. »

La critique des peuples, opposée aux priviléges des rois, rend ces derniers plus attentifs à bien remplir leur mission. Cette vérité dangereuse, même pour les peuples qu'elle enorgueillit, n'en a pas moins formé les souverains dignes de mémoire. Toute l'influence d'une grande fortune et les faveurs enivrantes de l'amour ne suffisent point à la jeunesse, ne rassurent point l'ambition. Une belle femme, une femme vertueuse recueille avec joie les suffrages des plus obscurs admirateurs ; les *bravos* de la multitude caressent les oreilles d'un prince comme celles de l'orateur public, et pour un roi *paternel*, tel que Louis XII ou Louis XVIII, l'inquiétude de consoler ses sujets et de mériter leur amour l'emporte de beaucoup sur le besoin de les soumettre.

Il résulte de ces observations que le talent de la critique, talent le plus utile aux progrès de l'esprit humain, est aussi le plus naturel. La société entière n'est qu'un échange de critique ; mais la difficulté de ce talent, si nécessaire et si généralement exercé, égale au moins son attrait. Sur quelques milliers d'écrivains que leur profession condamne à déclarer périodiquement qu'ils pensent ou qu'ils écrivent mieux que les auteurs soumis à leur cen-

sure, s'il s'en trouve (comme il en est) d'assez judicieux pour sentir le poids de leur tâche, à combien d'épreuves pénibles leur respect pour la vérité, leur enthousiasme du beau et leur desir d'éclairer poliment tant d'amour-propres irritables, n'exposent-ils pas leur conscience et leur sensibilité ! Comment éviter tant d'écueils semés sur leur route par l'exigeante protection, l'amitié indiscrète et la *médiocrité rampante ?* Toujours en butte à l'injustice, ou à la haine, ou à la séduction ; toujours accusés des chutes qu'ils adoucissent, et ne recueillant des succès qu'ils proclament que le droit de les affermir, la plupart des journalistes semblent placés sur la frontière de l'empire des lettres comme ces gardes avancées, dont le cri sauve une ville assiégée, et qui périssent inconnus.

Cependant, que d'instruction, que d'esprit, que de goût pour exercer avec honneur les fonctions de journaliste ! Non-seulement il faut *bien écrire ;* non-seulement il faut *bien penser ;* mais la nécessité de plaire à toutes les classes de lecteurs lui impose l'obligation d'étudier le monde ailleurs qu'*au théâtre ;* de distinguer le bon ton d'avec le mauvais (distinction maintenant si subtile que le plus bel esprit peut s'y méprendre) ; d'adopter le seul ton qui convienne à la critique, choix dans lequel un bon cœur le guiderait le mieux, sans doute, si la malignité publique ne réclamait de

lui un trait piquant, une plaisanterie qui la réveille... « Amusez-nous aux dépens de quelqu'un » sans vous attirer sa colère, reprenez-le sans » l'offenser, et jugez ses ouvrages sans vous croire » capable d'en faire de meilleurs... » C'est demander à-la-fois un grand talent, beaucoup d'adresse et de la modestie : cette réunion est bien rare.

Et, comme si les fonctions d'un critique n'étaient pas assez difficiles, seulement bornées aux convenances sociales et littéraires, il faut que la politique, avec toutes ses chimères et toutes ses métamorphoses, vienne encore doubler le travail, et fatiguer, et compromettre le moral de l'écrivain. Dans la lutte méditée depuis plus d'un siècle, et engagée depuis trente ans, que d'hommes, estimables du reste, se sont trouvés en contradiction avec eux-mêmes! que de paroles désavouées! que de papiers anéantis! et que de journalistes, qui n'auraient jamais dû l'être, chargés de rendre compte de l'ouvrage d'un persécuteur! On vante, et à juste titre, la magnanimité guerrière; mais pense-t-on qu'il y ait moins d'héroïsme à triompher de ses ressentimens, à s'isoler de ses opinions, à ne voir, dans l'auteur dont le hasard vous soumet la destinée, que le talent, que l'intérêt de l'art, et à le juger comme si son ouvrage était celui d'un ami, ou du moins celui d'un étranger qui compte sur la bienveillance,

généralement due aux résultats d'une étude suivie? Nous ignorons si, de nos jours, quelque homme de lettres a donné l'exemple de tant de noblesse d'âme; mais nous nous rappelons avec attendrissement qu'une femme bien née, éclairée, spirituelle, constamment royaliste, réduite par la nécessité à faire *des articles* dont l'élégance a longtemps soutenu la réputation d'un de nos bons journaux, et obligée de prononcer le plus souvent sur le compte de tels écrivains dont les émules ou les modèles avaient préparé les malheurs de la monarchie et la ruine de sa famille; nous nous rappelons, dis-je, que cette femme distinguée, toujours polie, toujours impartiale, et détachée, dans ses jugemens, de toute considération personnelle, a su, par le seul artifice de la raison et d'une grâce naïve, contenter les auteurs de diverses opinions, et se faire, *dans tous les partis*, des amis de son caractère, et des admirateurs d'un talent aussi réel que ses droits à l'estime qui l'environne : tant il est vrai que *rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable* (1), et que l'écrivain, homme ou femme, dont le talent n'est consacré qu'à perpétuer les idées paisibles, compte des partisans chez ceux mêmes qu'une imagination

---

(1) Histoire de madame de Maintenon, par madame de Genlis.

inquiète, des systèmes à défendre, ou des chagrins à dévorer, éloignent encore de la paix.

Si, à l'exemple de l'aimable personne que nous nous abstenons de nommer, les femmes qui écrivent pouvaient raisonner sans effort, ou sans la triste ambition de rivaliser d'énergie et de prétentions avec les hommes, nul doute que leur critique, plus conciliante et plus persuasive, ne produisît un effet plus heureux. On est tenté d'en croire le censeur qui ne peut rien gagner à notre abaissement, comme on est près de faire grâce à l'erreur politique qui n'a jamais exercé dans l'état qu'une influence secondaire. Il semble aussi que le voile de *l'anonyme* dont les dames journalistes prennent soin de s'envelopper émousse encore les traits de leur satyre. Heureuses les femmes que rien n'oblige de soulever ce voile favorable ! La certitude de courir dans l'ombre donne à la plume d'une femme tant d'assurance et de légèreté ! On peut en juger par leur correspondance. C'est là, si on ose le dire, que leur génie se montre tout entier. C'est sur le coin d'une table de toilette, et entourées de papillotes, qu'elles font impunément la critique du siècle présent, et qu'elles élèvent pour l'avenir ces monumens de goût, de tact et de raison, modèles que les hommes ne sauraient imiter, et désespoir des femmes auteurs. — « Mais, quel dommage ! nous » disait une de ces muses épistolaires, quel dom-

» mage ! on ne m'imprimera qu'après ma mort...
» je ne jouirai pas de ma gloire ! » Un éclat de rire par là-dessus rend ce regret bien légitime.

C'est chose avérée, et des plus remarquables, qu'en général les poètes lyriques, épiques, les dramatistes, les élégiaques, passionnés, emportés, sont fantasques, chagrins et difficiles à vivre ; tandis que les raisonneurs, les didactiques, les critiques, et surtout les grands satiriques, d'humeur égale et d'un commerce doux, joignent à ces grâces de l'esprit tous les principes d'ordre et les mœurs les plus pures. Ces hommes, vraiment supérieurs, sentent la nécessité d'appuyer de l'autorité des vertus l'autorité de talent, contre laquelle, sans ce renfort, les moins habiles se gendarment. Toute leur vie, qui n'est qu'un cours d'observations, leur apprend à quel point il est difficile de se faire pardonner les conseils qu'on ne demande pas, et même ceux que l'on demande ; dévoués aux progrès de l'art qu'ils honorent par leurs propres succès, ces défenseurs fidèles de la bonne littérature, combattant pied à pied dans la carrière, en connaissent tous les obstacles, et les signalent à l'apprentif écrivain avec la même sollicitude que ces vieux nochers qui rapportent des contrées lointaines l'expérience des écueils, et qui, pour en détourner les jeunes navigateurs,

« Ont placé leurs fanaux sur l'océan des âges. »

... Hommes dignes de nos respects par leur attention scrupuleuse à suivre en tout les traces de leur maître *Boileau*, ainsi que par leur juste crainte d'imiter les excès et d'éprouver le sort du malheureux Gilbert (1) !

---

(1) Mort, comme le Gilbert anglais, victime de son penchant à la satire; mais plus intéressant que l'autre Gilbert, en ce que son indignation, se méprenant sur sa véritable cause, ne croyait s'attaquer qu'aux mauvais vers et aux mauvaises mœurs; tandis que *Gilbert Stuart* poursuivait franchement la ruine de *Henri* l'historien, et de quelques autres auteurs, coupables, dit-on, comme ce dernier, de réussir mieux que Stuart. La fin des deux Gilbert, tous deux aliénés par l'infortune et par leurs sentimens envieux, fut néanmoins très-différente : l'un est mort de misère, l'autre d'intempérance.

SOUVENIR DE BRIGHTON.

Septembre 1815.

Aux échos de ce rivage
Je demande mes amis ;
Mes yeux suivent le nuage
Toujours formé sur Paris.
Ah ! pourquoi le sort contraire
Qui prolonge mes regrets,
A-t-il pu finir la guerre
Sans m'avoir rendu la paix !

LE RETOUR.

24 juillet 1816.

Terre sacrée, enfin je te revois !
Salut, aimable et malheureuse France !
Lieux chéris... sol natal !... A peine je conçois
L'effort d'une si longue absence....
Et deux printemps en ont borné le cours !
Et cinq lustres entiers... Mais enfin l'espérance
Nous promet de plus heureux jours.
Bannissons les noires pensées ;
Que, de tous les cœurs effacées,
Elles ne servent plus de coupables desseins.
Pour être respectés soyons sujets fidèles ;
Gardons que notre perte et des horreurs nouvelles
Ne soient l'ouvrage de nos mains.
L'étranger qui nous dompte et sans pitié nous juge
A dit (je l'écoutais, moi, paisible transfuge) :
« Que nous reprochez-vous, impétueux Français ?
» Nous vous avons rendu vos princes ;
» Nous vous laissons vos superbes provinces,
» Et nous oublions vos excès.
» Des maux qui désolent la terre
» Pouvez-vous bien nous accuser ?

» Aux peuples réunis *Attila* fit la guerre ;
» Les peuples devaient l'écraser :
» Il tombe... mais sa chute ajoute à votre gloire
» Puisqu'elle ébranle l'univers,
» Puisqu'elle marque un terme à tant d'abus divers
» Qui, sur l'autel de la victoire,
» Ont à grand bruit forgé vos fers.
» Français, abjurez l'inconstance
» Qui souille vos vertus et corrompt vos esprits ;
» La raison, la raison, trop négligée en France,
» Peut seule désormais la sauver du mépris. »
Ah ! cruels ! il vous sied de tenir ce langage !
Vous qui, dans l'abandon de vos secrets aveux,
Nous enviez surtout le privilége heureux
D'être, quand il nous plaît, enjoués, sérieux,
Et de réduire en badinage
Les sujets les moins gracieux.
Hélas ! le *raisonner* qui fait votre sagesse
N'a que trop altéré notre douce raison.
D'imiter nos rivaux l'ambition traîtresse
Fut notre première faiblesse
Et leur première trahison.
Mais de nos volontés qu'on nous laisse l'usage ;
Que l'étendard vainqueur déserte nos guérets,
Et l'on verra si le Français
N'est point assez grand, assez sage
Pour supporter et pour garder la paix...
Que dis-je !... parmi vous nous trouverons des frères,
Qui, plus que nous, touchés de nos longues misères,
Comme nous, fatigués d'inutiles discours,
De trente ans de débats arrêteront le cours.
Et toi, Dieu des chrétiens ! et toi, Dieu de nos pères !

Toi qui, chez l'étranger, daignas sauver mes jours;
Si, nous rendant l'espoir, et l'ordre, et l'abondance,
Tu permis au soleil de mûrir nos moissons;
Si mes soupirs et mes chansons
N'ont cessé d'appeler tes bienfaits sur la France;
Dieu puissant, exauce mes vœux!
D'un monarque éprouvé prolonge la carrière!
Du trône de Henri que ta sainte bannière
Écarte les ambitieux!
Renverse leurs complots sinistres,
Brise leurs titres imposteurs,
Et donne, pour tarir la source de nos pleurs,
Ta sagesse à nos orateurs,
Et ta clémence à tes ministres!

PENSÉES.

Il y a du temps pour tout : l'indécision n'en trouve pour rien.

Sage avec les fous, bon avec les méchans, et juste envers ses supérieurs..... Quelle tâche pour la vertu !

Il est affreux de penser que l'on ne puisse se mieux conduire avec ses semblables que du jour où on les estime un peu moins.

Point de contrariété qui, envisagée sous toutes les faces, ne finisse par montrer un côté consolant.

De tous les caractères manqués, un fat médiocre est le plus ennuyeux.

Heureux quand la moitié de la vie répare ou compense l'autre moitié !

On ne sait pas assez dans la jeunesse, et même à tous les âges, combien l'on peut nuire à son bonheur par ses plaisirs.

Les coquettes et les courtisans remettent toujours la retraite au lendemain. Le lendemain arrive enfin, et c'est à qui murmure d'une sentence anticipée, qui pourtant leur avait laissé tant de jours de grâce !

Pour celle que l'amour rendit constamment malheureuse, la perte de la beauté n'est qu'une garantie d'un sort plus doux.

FRAGMENT DE FLORINDA,

NARRATION ESPAGNOLE.

INTRODUCTION.

Pour l'intelligence de cette narration, extraite des meilleurs historiens et de quelques mémoires du temps, il est nécessaire d'expliquer les motifs qui m'ont déterminée à substituer, dans quelques passages de mon récit, le nom de *Scythes* à celui de *Goths*, qui pourtant est le véritable, puisque c'est précisément la destruction de l'empire des *Goths* en Espagne dont je raconte la catastrophe, d'après Mariana, le père d'Orléans, M. Depping, etc. Effrayée des périls attachés à un genre dont les plus beaux succès de madame de Genlis ne détruisent point l'équivoque, et toutefois ne me sentant pas encore la force de consacrer mes veilles à un ouvrage purement historique,

j'ai de nouveau cherché dans ce moyen âge, si fécond en événemens, et en caractères à peine indiqués, le sujet le plus romanesque et en même temps le plus moral, afin d'intéresser mes jeunes lecteurs, et de satisfaire, s'il est possible, la classe instruite et raisonnable; classe modeste, silencieuse, mais qui n'en décide pas moins du sort de tous les écrits. Cette dernière ambition sous-entend l'engagement de ne rien soustraire au lecteur des documens recueillis par l'histoire, de n'altérer les traits d'aucun de mes personnages, si ce n'est pour les anoblir; de me soumettre, ainsi que je l'ai fait dans *Bathilde,* à l'exacte chronologie des peuples que je vais mettre en scène; de n'employer, autant qu'il sera en moi, que les couleurs les plus naïves, les plus franches, les plus locales; et que cette promesse ne me fasse point soupçonner d'une érudition pédantesque. La mienne, toute nouvelle, puisque *j'apprends* à mesure que je compose, se réduirait à rien sans le secours de quelques autorités modernes. Loin de rougir de mon ignorance, j'en tire une espèce de gloire, puisqu'elle m'assure l'appui des hommes éclairés (qui, en général, n'aiment des femmes auteurs que celles qui le furent sans préméditation), et l'indulgence des femmes vraiment *femmes*, qui retrouveront, j'espère, dans mes écrits le goût de vérité qui plaît à leur sagesse.

Que la jeunesse se console : la sagesse et la vérité peuvent s'entr'aider sans exclure la grâce. C'est pour tâcher de me régler sur ce principe que j'ai cherché dans un jeune antiquaire les opinions de quelques savans qui se sont occupés de l'origine des Goths. J'estimais fort cette nation religieuse et brave ; mais je craignais que des oreilles délicates ne fussent blessées du peu d'harmonie de son nom. Un roi *goth*, une princesse *gothe*, fussent-ils d'ailleurs les personnages les plus héroïques, n'intéresseront jamais autant qu'un *Scythe*, une *Amazone*, surtout une de celles qui ne durent leur célébrité guerrière qu'à leur attachement pour leurs maris, qu'elles suivaient dans les combats : ce qui est plus touchant et bien plus naturel que de s'affranchir du joug de l'hymen, et d'étouffer leurs enfans mâles.... comme le raconte le digne *Jornandès*.

Sur la foi de cet historien, j'aurais fait descendre mes héros d'une nation farouche et glacée, de ces tristes Scandinaves, ennemis des lettres et de l'amour. Il m'en coûtait de ne pouvoir donner au prince *Almond*, à la belle *Florinda*, et même à l'insensé *Rodrigue*, des aïeux dignes de leurs grâces. Cette difficulté m'a arrêtée six ans : plus instruite, je ne l'eusse pas été deux jours. J'apprends enfin, et je l'assure à mes lectrices, que les premiers rois d'Espagne, quoiqu'en effet suc-

cesseurs immédiats des Visigoths scandinaves, n'en étaient pas moins tous originaires Scythes, tous descendans d'*Anacharsis* et de *Ménandre;* l'un philosophe, quoique de sang royal; l'autre, célèbre auteur comique, dont le génie, précurseur de celui de Molière, endoctrinait les sages et les rois.

Cette certitude de l'origine d'un peuple n'est pas de médiocre importance pour dessiner les traits, marquer les caractères, et déterminer les penchans des personnages dont on s'occupe. On retrouve dans tous les usages modernes la racine des mœurs primitives. Le Français, léger ou terrible, est toujours Gaulois ou Sicambre; l'Anglais, digne fils du Saxon, nous donne encore des leçons de marine; les femmes germaines sont toujours chastes, leurs époux toujours laborieux; l'Italien est encore un peu Grec, et l'Espagnol, participant du Scythe et de l'Arabe, conserve encore dans son langage, dans ses amours et dans ses vertus belliqueuses, la poésie de ses vainqueurs, et l'indomptable persévérance dont se glorifiaient ses pères.

Pour l'exécution régulière de mon plan, un voyage en Espagne m'eût été nécessaire. Les anciennes et les nouvelles localités comparées donnent aux descriptions un intérêt de tous les temps, et l'on ne décrit bien que ce que l'on a vu. Cette

ressource m'est refusée ; bien d'autres me manqueront encore. Que mes lecteurs me le pardonnent.

A mon arrivée en Angleterre, je trouvai un poëme intitulé : *Rodrigue, dernier roi des Goths.* Ce poëme, composé en 1814, avait probablement dû son existence au premier volume de la *Gaule poétique*, par M. de Marchangy. Mais M. de Marchangy lui-même peut attester que je pensais au sujet de *Florinda* six mois avant la publication de son ouvrage. En outre, la manière dont l'auteur anglais a cru devoir traiter ce sujet admirable ne doit, ce me semble, ravir à personne l'espérance de s'en occuper encore avec succès. La langue anglaise ne m'est point assez familière pour apprécier les beautés de style du poëme de M.*** ; mais, selon ce que j'ai pu comprendre, et ce que l'on m'a expliqué de l'ensemble et de la marche de l'ouvrage, le poète commence son action après la principale catastrophe historique, et la termine par une bataille dont l'histoire n'a jamais parlé. Tout se passe, ou à-peu-près, en promenades au clair de la lune ; le cheval *Orélia* joue dans la pièce le rôle le plus important, et, ce qui choque la décence autant que les traditions d'après lesquelles l'auteur à dû écrire, c'est qu'il suppose que *Florinda était éprise de son agresseur :* supposition qui détruit toute l'horreur de l'attentat

de Rodrigue, et substitue des idées révoltantes aux impressions éminemment tragiques inséparables du sort de Florinda.

« Mais, pourra-t-on m'objecter encore, l'a-» mour plus vraisemblable dont vous avez animé » les vertus de cette malheureuse princesse, les » intrigues d'*Egilone*, l'idée du caractère de *Tar-» rick*, de celui d'*Abdélasis*, la triste fin d'*Al-» mond*, tous ces traits principaux de la com-» position de votre drame ne vous appartiennent » pas ; vous les avez puisés dans une vieille *nou-» velle* à peine lisible, mais fort intéressante, » et qui, sans le secours de votre livre, jette une » lumière frappante sur l'époque mémorable de » l'invasion des Maures. »

Il est vrai. Mais cette nouvelle, écrite il y a plus de cent ans, intitulée : *Chronique galante*, etc., n'est point du tout lisible pour de jeunes personnes. Des femmes d'un goût épuré détourneraient aussi leurs regards des descriptions licencieuses et des réflexions grossières dont l'auteur, anonyme n'a pas craint de souiller une belle relation. Moins attaché aux conséquences morales, dont pourtant cette histoire fourmille, qu'au plaisir décourageant de montrer les progrès du vice à côté du déclin des premières vertus chrétiennes, il s'arrête avec complaisance sur les désordres de ce temps, et passe, trop légèrement sans doute, sur

une soule de beaux traits qu'un sentiment plus noble et plus doux doit nous porter à recueillir, et même à supposer, d'après les données historiques, etc., etc.

FLORINDA.

LIVRE PREMIER.

La nature, avare des dons de l'âme plus que des trésors de l'esprit et des charmes extérieurs, n'avait pourtant, en formant *Julien*, oublié qu'une vertu; une seule! la modestie; et de ce seul oubli, dont personne, ami ou parent du jeune comte, ne s'avisa d'accuser la nature avant que son caractère se fût dévoilé par ses œuvres, découlèrent le faux jugement, l'odieux égoïsme, l'orgueil implacable, les vices, les forfaits, le supplice qui termina ses jours, et l'exécration des siècles, qui ne se sont accumulés sur la cause et l'époque de sa mort que pour mieux constater ses droits à une immortalité effroyable comme sa vie.

Julien brillait à la cour de *Vitiza* vers la fin du septième siècle. Grâces, naissance, richesses, inclinations royales, tout le portait au premier

rang ; tout justifiait pour lui la tendresse de *Feldrine* et la faveur du roi, frère de cette princesse. Qu'était-ce que *Vitiza?* qu'était-ce que *Feldrine?* L'histoire d'un côté, les chroniques de l'autre, vont nous l'apprendre en peu de mots.

Parmi les hordes innombrables dont l'impétueuse inondation apprit tout-à-coup aux prétendus maîtres du monde qu'au-delà des limites de l'empire romain existaient des barbares plus difficiles à vaincre que des hommes trop civilisés, s'était surtout distinguée la belle nation des Goths scandinaves, enfans d'*Odin*, et petits-fils de ces fameux *Scythes*, surnommés par Bossuet *pères des nations*. Les Scythes d'Asie émigrés dans le Nord, et les Gaulois enrôlés chez les Perses, avaient déjà fourni l'exemple de cet esprit d'inquiétude qui porte les peuples révolutionnés à chercher au-delà des mers un asyle et de nouveaux troubles. C'est à ces exemples fréquens que la géographie doit sa gloire, et l'histoire ses plus belles pages : et maintenant que presque tout est découvert, et que l'histoire ne peut plus raconter que ce qu'elle a déjà dit mille fois, on ne se tourmente pas moins pour changer seulement de place, et les nations n'en font pas moins l'échange de leurs malheurs et des lumières qui les réparent..... même quand elles les ont produits.

Théodoric (1) fut un prince éclairé. Le royaume des Lombards, illustré par son mariage avec la fille du grand Clovis, avait vu se réunir sous ses lois partie des *Goths* d'Orient, mêlés aux sujets d'Odoacre et de Zénon, tandis que les *Goths* d'Occident (autrement nommés *Visigoths*), renversant tout sur leur passage, s'étaient établis en Espagne et dans le midi de la Gaule. Des princes moins parfaits prirent la place de Théodoric et détruisirent promptement son ouvrage, tandis qu'une longue succession de monarques intelligens fit fleurir dans les belles contrées dévastées par Rome et Carthage, le commerce qu'y avait apporté cette dernière, les arts dont Rome avait hérité de la *Grèce*, et la religion, chassée du berceau asiatique pour venir opérer en Europe tous les prodiges de la civilisation.

Mais les conquêtes trop étendues fatiguent toutes les puissances. Cette noble et simple religion, confiée à des milliers d'apôtres, fut bientôt présentée au vulgaire sous des aspects trop différens. L'ambition temporelle suppléa les révélations : celles-ci venaient du désert; l'autre se disputait la thiare. Les peuples, écoutant la dispute, étaient troublés dans leur croyance, et dès-lors

(1) Troisième du nom, père d'Amalazonthe.

(mille ans se sont passés depuis), dès-lors, comme de nos jours, les vrais amis du ciel ne trouvaient à verser leurs peines que dans le sein des humbles ministres qui, par leurs privations multipliées, concevaient mieux le besoin de la *foi*, et tour-à-tour objets ou instrumens de *charité*, savaient mieux prêcher l'*espérance*.

Chindasuinthe avait usurpé le trône d'Espagne : la prospérité de son règne racheta le crime de son usurpation.

Résésuinthe, son fils, ne laissa point d'enfans. On dédaigna ses frères, et la nation assemblée élut le général Vamba. Il refusait le sceptre. « Régner ou mourir, lui dit-on.... » Il céda, non sans défiance de ce fond de barbarie qui perçait encore à travers les formes nouvelles d'une civilisation précoce.

Cette civilisation était très-avancée en Espagne, où les établissemens religieux multipliés plus rapidement et en plus grand nombre que dans les Gaules, avaient étendu le cercle des idées morales, et en même temps développé les premières notions politiques.

Fière du souvenir de Numance, fière de tant de grands hommes qu'elle avait opposés ou donnés aux Romains, ou défendus contre leurs injustices, l'Espagne n'obéissait à ses nouveaux maîtres que parce qu'elle avait retrouvé dans la bravoure et

dans la piété scandinave, sa vaillance naturelle et sa dévotion héréditaire. Le goût des lettres, introduit par l'amour et par l'enthousiasme religieux, exhaltait d'autres sentimens qui, pour être plus composés, n'en remplissaient que mieux des âmes neuves et fortes. Et jusqu'à ce redoutable voisinage des Arabes, possesseurs de toutes les côtes d'Afrique, et dont, à la faveur du beau soleil de Capel (maintenant Gibraltar), on eût suivi les mouvemens de l'autre côté du détroit si alors le télescope eût été inventé, tout concourait à inquiéter, à occuper, et à instruire des hommes graves, mais spirituels; impérieux, mais sensibles, dont aucune pensée ne pouvait être vague, et dont une passion devait faire le destin.

Vamba réduisit au silence un grand conspirateur (1). Il eut aussi la gloire de vaincre les Arabes qui, cette fois, ne mirent les pieds sur une terre chrétienne que pour être taillés en pièces à la vue de leur flotte embrasée. Cet événement les rendit circonspects. Ils ne s'y étaient hasardés que sur l'invitation de quelques chrétiens mécontens; insensés qui, les premiers, appelèrent l'étranger dans leur sein! comme si l'étranger pouvait se mêler des affaires d'une nation ennemie, si ce n'est pour l'anéantir..... Et les Arabes considéraient alors

(1) Paul.

comme *ennemi* quiconque répugnait à se ranger sous les étendards du calife.

Ils avaient conquis toutes les provinces maintenant comprises dans la Turquie d'Asie. L'opulente Bagdad, résidence du calife, s'élevait entre les contrées à jamais célèbres où *Zoroastre* avait péri pour la défense de sa doctrine, où l'*Homme-Dieu* avait triomphé de lui-même, et de nos vices, et de la mort. Ils avaient snbjugué l'Egypte, posé leurs tentes dans les plaines de *Barcah*, traversé la Lybie, monté les chevaux numides, dévasté et repeuplé les deux Mauritanies, d'où ces brigands heureux prirent le nom d'*Arabes maures*. L'empire de Maroc se soutient encore aujourd'hui dans la partie orientale, nommée alors *Mauritanie césarienne*, et déjà étendait sa domination jusqu'au revers du petit Atlas, partie de la côte occidentale connue sous le nom de *Mauritanie tingitaine*, et soumise comme le reste, à l'exception de la principauté de Tingis, propriété du comte Julien, et seul établissement que les *Visigoths* eussent conservé en Afrique.

Les mécontens du règne de Vamba... (Titus même eut les siens) avaient calculé qu'effrayé des devoirs du trône, et déjà affaibli par l'âge, le vieux général ne pourrait soutenir le poids de la couronne. On songeait à la faire passer sur la tête d'un prince de la maison de Chindasuinthe.

Mais Vamba savait trop bien régner pour donner le moindre prétexte à la révolte et aux outrages. Ses forces, qui l'abandonnèrent, trahirent ses généreux desseins. Il tomba malade. Un confesseur, gagné par la faction dominante, lui persuada qu'il était au plus mal, et, pour mieux s'occuper des devoirs de sa religion, le malheureux Vamba, selon l'usage du temps, livra sa tête à la tonsure, et revêtit l'habit de moine, en signe de détachement de toutes les grandeurs. Un narcotique prolongea l'espèce de léthargie qui n'avait que trop favorisé sa prétendue abdication, et, à son réveil, Ervige, le nouveau roi, lui fit offrir le choix du monastère où il devait terminer ses jours. Vamba sourit, invoqua l'Eternel, lui recommanda les destinées du peuple dont il avait fait le bonheur, et, dans le couvent de *Pamblirga*, où il vécut encore huit ans, fit preuve de cette force d'âme et de cette inaltérable sagesse que le trône avait éprouvées, et qui, à l'ombre même du cloître, ne pouvaient éviter une haute récompense. Vamba mourut regretté; son nom fut cité en exemple. On montre encore à Tolède un palais qu'il y fit bâtir.

Ervige, malgré de vrais talens, ne put concevoir l'espérance de perpétuer le trône dans sa famille qu'en donnant sa fille au neveu de Vamba, prince d'un mérite supérieur, mais qui, trop péné-

tré de son indignation contre les fauteurs de la ruine de son oncle, n'attendait que la mort d'Ervige pour éclater publiquement; et quand vint cette mort souhaitée, il répudia sa femme, princesse aimable et vertueuse dont il avait eu trois enfans; poursuivit tous les partisans d'Ervige dont il se fit autant d'ennemis implacables; puis, malheureusement dirigé par une prédilection aveugle pour *Vitiza*, l'aîné de ses deux fils, sacrifia tout à l'intention de léguer le trône à ce jeune monstre, dont les excès, comme prince et comme roi, préparèrent de jour en jour le renversement de la monarchie.

Vitiza s'était fait exiler en Galicie. Son père l'en avait nommé gouverneur pour l'éloigner de la capitale, que le prince remplissait de ses désordres, qu'il révoltait par son impiété. Les courtisans de Vitiza cherchaient à varier les plaisirs de cet exil voluptueux. Ils entendent parler de la duchesse de Biscaye, épouse de *Favila*, l'un de ces frères de Résésuinthe que leur jeunesse et leurs vertus avaient fait juger indignes du trône. On vante la beauté, les grâces de la duchesse, sa tendresse conjugale, son attachement à ses devoirs : c'en est assez pour piquer la curiosité, et bientôt les desirs du prince. Il va voir la duchesse dans ses terres, appelle le duc à sa cour. Favila y vient seul. Vitiza, n'écoutant que sa fougue naturelle, se

rend en secret chez cette femme vertueuse, lui adresse un hommage impur, endure ses mépris, s'obstine à en triompher, nomme le duc à une charge éminente qui force la duchesse à venir joindre son mari. Vitiza, alors témoin du chaste amour des deux époux, n'entrevoit d'autre moyen d'en surmonter l'obstacle, que d'assassiner de sa main le rival qui lui porte ombrage; projet qu'il effectue dans une partie de chasse. La duchesse, avertie de son malheur, prend son jeune fils dans ses bras, monte à cheval et se sauve dans les montagnes de Biscaye, qui leur offraient un asile sûr. Là, seule avec son enfant, beau comme elle, aimable comme son père, l'élevant dans l'horreur du vice, dans la pratique d'une religion douce et sage; l'exerçant au travail, aux dangers, à la patience, à la réflexion qui devine ou corrige tout, et remplissant cette âme docile d'un grand desir de gloire et de l'amour du bien, elle préparait en silence le châtiment de vingt usurpateurs, et pour sa patrie consolée, l'objet peut-être incomparable de l'orgueil le plus légitime : cet enfant se nommait *Pélage*.

Théodofroy, beau-frère de la duchesse, avait aussi un fils, doué de toutes les grâces du corps et de l'esprit : c'était Rodrigue; c'était le héros déplorable de l'histoire que nous racontons.

Ainsi, deux familles puissantes, celle de Chin-

dasuinthe et celle de Vamba se partageaient l'opinion publique et prétendaient également au trône. Mais Vitiza, en âge de régner, appelé à ce trône dès sa naissance, et bientôt libre, par la mort de son père, d'exercer un pouvoir sans bornes, ne pouvait redouter deux princes en bas âge, dont le plus beau titre (leur infortune) les condamnait pour long-temps à l'oubli.

La place de capitaine des gardes, vacante par le meurtre du duc de Biscaye, fut donnée par le roi Vitiza à son ami le comte Julien. On respectait cette amitié de Vitiza. Le jeune comte, d'une des premières maisons du royaume, prince de Tingis, gouverneur de plusieurs places fortes en regard de la rive africaine, très-instruit pour son siècle, etbrillant de tous les genres de succès, pouvait au premier signe disposer d'un tiers de l'Espagne, et devait être, pour un monarque inexpérimenté, l'ami le plus nécessaire ou le vassal le plus dangereux. Vitiza, tout occupé du soin de se l'attacher de plus en plus, jeta les yeux sur son unique sœur, *Feldrine*, princesse digne d'un meilleur sort, et dont la beauté remarquable, objet d'envie et de médisance, avait déjà troublé le repos. Feldrine, depuis quatre à cinq ans s'était vu séparer de sa mère. L'absence d'une mère ne peut qu'être fatale à la renommée de sa fille, et surtout dans ces

temps antiques où la simplicité des mœurs excluait l'extrême surveillance dont se glorifie maintenant la pudeur de nos filles nobles. Feldrine, attaquée, poursuivie, calomniée, même par ses amans malheureux... (la fatuité date de si loin !) n'avait pu éviter une grande infortune, celle d'être chaste en pure perte dans un âge où la chasteté est la seule vertu positive d'une femme.

Julien, le soupçonneux Julien, avait recueilli quelques propos scandaleux. Feldrine et l'innocence ne se présentaient plus ensemble à sa pensée; et quand Vitiza, quand son roi lui proposa la main de la princesse, Julien, moins reconnaissant que surpris d'une faveur qui ne flattait que son ambition, et seulement pour les intérêts de la nouvelle dynastie dont son mariage avec Feldrine allait, selon tous ses calculs, jeter les premiers fondemens, Julien se résigna, et curieux d'éprouver jusqu'à quel point cette jeune princesse méritait ses respects ou ses secrets dédains, il se rendit près d'elle, paré de tous les avantages d'un amant desiré, autorisé, et parfaitement maître de lui.

Depuis long-temps Feldrine avait distingué Julien; mais, justement épouvantée des premiers effets de ses charmes, elle n'avait osé les essayer sur le seul prince dont elle eût souhaité l'hommage. Avec quelle joie pure elle reçut de son frère l'ordre d'aimer Julien ! et dans quel profond ravis-

sement elle écouta l'aveu méthodique auquel son jeune cœur se hâta de répondre avec autant d'ivresse que de sincérité! Le front couvert d'une rougeur modeste, et ses beaux yeux baignés de larmes, Feldrine, en relevant le comte, qui, selon l'usage immémorial, s'était prosterné aux genoux de celle qu'il voulait abuser, lui dit avec émotion : « Oui, nous serons unis; oui, vous me protégerez, et l'odieuse calomnie n'osera plus m'atteindre au sein de l'amour et du bonheur. »

On prépara des noces somptueuses. Julien, dans l'épanchement de l'intimité, avait reçu de Vitiza des présens d'immense valeur, qui devaient, disait l'indigne monarque, dédommager le prince de Tingis du sacrifice qu'il allait faire en se chargeant de réhabiliter la réputation de Feldrine. Un frère, ô ciel! ne pas défendre sa sœur! un souverain descendre à un tel oubli de toute convenance et de sa propre dignité! Mais l'opprobre attaché au souvenir de Vitiza explique cette infamie, l'une des moins connues et des plus excusables dont les historiens du temps aient chargé ses mémoires secrets.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait Julien, il est peu surprenant qu'avec beaucoup d'audace, et les droits qu'allait lui donner son prochain mariage avec Feldrine, il conçut l'idée d'une épreuve toute aussi offensante pour elle que la conduite de

Vitiza. Mais, de cette épreuve extraordinaire, pensait le prince de Tingis, dépendrait le sort de Feldrine et l'éducation de leurs enfans, qu'assurément il ne confierait point à une femme capable de la moindre faiblesse. Raisonnement absurde, comme tous ceux d'une froide vanité.

Après six semaines de fêtes préliminaires et de soins assidus, Julien, parvenu à la veille de son mariage, s'était retiré avec Feldrine dans l'un des plus sombres bosquets des jardins plantés par Vamba. Des milliers de flambeaux éclairaient le palais, où des musiciens d'Italie et des danseuses de Gadez charmaient les yeux et les oreilles par des accens et des pas, osons-le dire, trop voluptueux, même pour le sujet de la fête. La bienséance, cette charmante fille d'une civilisation perfectionnée, était alors à son berceau. Les plaisirs les plus légitimes n'avaient de délicatesse que celle que leur prêtait un véritable amour. Cette passion magique eut de tout temps son idiome à part ; mais sous le roi Vitiza, et au mariage du comte Julien, l'amour ne pouvait habiter que dans le cœur de Feldrine : aussi fut-il sacrifié.

Le prince de Tingis, en allant à l'autel, dit à sa crédule compagne : « Je vous épouse sans effroi. Vous n'étiez point indigne des vœux de vos égaux ; mais si le ciel nous accorde une fille..... » Un sourire mystérieux erra sur ses lèvres sardoniques.

La princesse, étonnée, le regarda avec terreur.... La solennité du matin et l'enivrement du soir effacèrent des idées pénibles.

Moins d'un an après son mariage, Feldrine, dans une crise de douleurs dont la violence inouïe détruisit pour jamais sa santé, donna le jour à la plus belle créature que le ciel eût formée pour le plaisir des yeux. Cette belle eut nom *Florinda*, et fut dotée en naissant, par son père, de la principauté de Tingis. Dès ce jour, le comte cessa de s'occuper de Feldrine, qui, dépouillée de sa fraîcheur, ne pouvait plus réveiller les desirs d'un homme pénétré de l'amour de lui-même.

Le roi Vitiza avait eu deux fils d'une femme dont l'histoire ne dit point le nom. Cette femme, oubliée, reléguée au fond de son palais, ne conservait d'une reine que le titre. D'insolentes maîtraisses ruinaient l'Etat divisé. Julien protégeait leurs intrigues. Il avait aussi favorisé l'établissement d'un sérail dans l'intérieur même du palais; il avait conseillé le renvoi de quelques bons ministres, le licenciement des meilleures troupes, proscrit des noms chers à la patrie, et rappelé des hommes inutiles : de sorte que Vitiza, énervé de mollesse, sans avoir rien perdu de son despotisme, n'effaçait une barbarie que par une action méprisable, dégradait la religion par l'usage qu'il en osait faire, et poussa l'abus du pouvoir à un tel excès de

démence que les provinces du nord et de l'est, ébranlées presqu'en même temps, marchèrent sur Tolède, ayant à leur tête le jeune Rodrigue, soutenu d'un corps de Romains, et son cousin Pélage, qui s'élança du tombeau de sa mère pour venir frapper Vitiza. Ce n'était pas la première fois que ces jeunes princes avaient tenté de renverser leur ennemi. Mais Julien, qui avait ses raisons pour garder quelque temps, du moins en apparence, la fidélité qu'il devait à son beau-frère et à son roi, s'était cru alors obligé de combattre en personne ceux même que ses émissaires avaient attirés au combat. Le fougueux Rodrigue, le vaillant Pélage n'avaient échappé qu'avec peine à son fer exterminateur et aux bourreaux de Vitiza. Julien, en les combattant, s'était flatté de les vaincre. Il eût souhaité les écarter du trône pour y monter plus promptement, quitte à se défaire des fils de Vitiza qui seuls, après cette victoire, se fussent trouvés sur son passage. Mais quand il vit que Rodrigue, réfugié chez les Romains, leur demandait à grands cris la vengeance du martyre de son père (Théodofroy, vieillard révéré, qui, pour expier la rébellion de son fils, venait d'être privé de la vue); et que Pélage, idolâtré dans ses montagnes, y rassemblait encore des hommes intrépides; que, d'un autre côté, les fils de Vitiza, à-peu-près du même âge, et élevés dans toutes les

prérogatives de leur rang, n'aspiraient qu'à défendre contre les deux héros de la maison de Chindasuinthe les droits de celle de Vamba, Julien crut l'instant arrivé de les détruire l'une par l'autre, certain, après leur destruction, de s'élever sur leurs débris.

Dans cette vue, il demanda au roi la permission d'aller garder la province d'Afrique, apanage de sa fille, et possession d'autant plus importante, que de cette côte qui dominait d'une part sur l'Océan atlantique, et de l'autre sur le détroit, on pouvait comprimer les Arabes, couper le chemin à toute autre invasion étrangère, et surveiller les mouvemens des places du midi dont nous savons déjà que Julien était gouverneur. Il partit immédiatement, emmenant sa femme et Florinda, dont les adieux à ses jeunes cousins furent arrosés de bien des larmes. Ces aimables fils d'un père détesté, quoique de cinq à six ans plus âgés que la princesse, ne la voyaient pas s'éloigner sans regrets. Almond, surtout, l'aîné, prince de seize ans, et d'une telle espérance que le meilleur des rois se fût enorgueilli de voir en lui son successeur; Almond, qui, depuis la naissance de Florinda, n'avait eu d'existence que la sienne, et s'était plu, dans leurs jeux enfantins, à épier chaque jour le développement de ses traits et les progrès de son intelligence, le désolé Almond ne put contenir sa dou-

leur. « Florinda !.... lui dit-il en saisissant sa jolie main, en la couvrant de baisers innocens comme leur amour, prie, ô ma douce amie ! prie le Dieu de nos pères de te réunir à ton Almond ! — Mon Almond !.... répétait-elle en souriant, en montrant à sa mère les grosses boucles flottantes de la chevelure du prince qu'elle soulevait des deux côtés de sa tête, exprès pour les voir retomber; oui, sans doute, je reviendrai pour t'épouser et prier avec toi. — Entendez-vous, Madame ? M'épouser, a-t-elle dit ! — Eh ! oui, cher prince; ce jour sera le plus beau de ma vie. Ignorez-vous qu'elle vous est destinée ? » Almond leva les yeux au ciel, et serrant doucement sa jeune amie contre son cœur, laissa échapper quelques larmes.

Cet hymen, en effet, avait été résolu entre le roi, la reine et la comtesse. Julien même le savait et ne s'y était point opposé, songeant que si l'aîné des princes échappait au massacre où il espérait bien que toute cette famille allait être enveloppée, il se ferait un titre de l'union de sa fille avec le prince Almond, comme l'usurpateur Ervige s'en était fait un du mariage de la sienne avec le neveu de Vamba.

Toutefois, entrant dans la chambre au moment où le bel Almond tenait encore Florinda entre ses bras, Julien s'avança vers sa fille, l'arracha avec brusquerie au jeune prince qui la retenait, et la

poussant vers la comtesse : « Votre fille, Madame, lui dit-il, aura bientôt dix ans. Est-ce à moi d'avertir sa mère que de telles familiarités ne lui sont plus permises qu'avec les personnes de son sexe ?— Ah! prince! dit avec bonté la comtesse, un homme à peine sorti de l'enfance! un parent, un époux futur!... — Oui, je sais, répliqua Julien à voix basse; vous me rappelez que les époux futurs ont à vos yeux des droits qui valent ceux de l'hymen : nous ne sommes pas du même avis. » Et sans s'inquiéter des suites de cette odieuse réponse, sans même prendre garde à l'altération du visage de la comtesse, il entraîna les jeunes princes, revit le crédule Vitiza, épaissit le bandeau qui l'aveuglait également sur ses crimes et sur ses dangers, et, hâtant les préparatifs d'un voyage dont il entrevoyait le terme assez prochain, il partit avec sa famille, toute sa suite, et grand nombre de chevaux de race, qu'il distribua sur le chemin dans ses haras de Vandalicie (1).

Ce voyage, quoique silencieux, éclaircit un peu le nuage qui s'était élevé entre les deux époux. Couchée au fond de sa litière, et Florinda à ses côtés, Feldrine, certaine de voir à toute heure son mari et sa fille, sa fille! dont les grâces touchantes, dont les caresses naïves attendrissaient

---

(1) Andalousie.

un père déjà fier de sa beauté, l'indulgente Feldrine, à mesure qu'elle s'éloignait du tumulte et des ennuis de la cour de Tolède, semblait y avoir déposé le fardeau de ses anciennes douleurs, et celui de ses peines récentes. Les yeux attachés sur sa fille, et recueillant avec délices les douces expressions de l'amour paternel, inquiet de la fatigue du voyage, elle rendait grâces aux factieux, et bénissait la guerre civile.

Néanmoins, de justes appréhensions se mêlaient à ces sentimens d'épouse et de mère, premiers moteurs de la destinée d'une femme. Elle ne pouvait aimer son frère; dès long-temps elle l'avait jugé. Mais elle aimait l'honneur et son pays. Elle pensait, avec toute l'Espagne, que la force d'un peuple ne réside que dans l'unité de ses opinions et l'immuabilité de ses lois. Les lois changent avec les dynasties, et si celle de Vamba venait à succomber, que devenait Almond et l'hymen de sa fille? Que devenait son époux, maintenant allié de Vitiza, et son sujet le plus fidèle? Profondément occupée de ces graves réflexions, la comtesse se laissait conduire sans remarquer la direction qu'avaient prise ses muletiers, précédés par les hommes d'armes chargés des ordres de Julien. Elle croyait, ainsi que les femmes de sa suite, qu'après le passage du Guadalquivir, que l'on avait franchi en sortant de Cordoue, les mulets, tour-

nant et continuant sur la droite, atteindraient la Lusitanie, qu'il faudrait encore traverser. Dans cette contrée favorisée du ciel se trouvaient quelques terres des apanages du prince Almond. Feldrine, sans en prévenir la jeune Florinda, s'était promis de s'y arrêter, et d'autant plus naturellement que de l'un des ports de l'ouest on pouvait passer à Tingis sans crainte, ou avec moins de crainte de rencontrer les Arabes, dont les courses de terre et de mer ne cessaient d'inquiéter la côte et le détroit.

On avait passé une nuit. La chaleur était excessive. Un long assoupissement avait fermé les yeux de la comtesse, livrée toute entière à cette sorte de rêverie qui permet d'entendre sans répondre, et de compter les heures sans en régler l'emploi; demi-sommeil trop fréquent en voyage, et seul délassement d'une âme vigoureuse unie à un corps délicat. On cheminait; le soleil, au tiers de son cours, brillait de tous ses feux dans la voûte azurée du ciel, et cependant quelques brises légères rafraîchissaient les hommes et les chevaux, fatigués des sinuosités du terrain. Cette fatigue se prolongeait..... Tout-à-coup un cri de Florinda, extasiée à la vue de la mer, réveilla la comtesse et fit sourire Julien, qui s'était rapproché de la voiture. Feldrine ouvrit les yeux.... Des dunes, quelques cabanes, un môle, la mer immense, deux îles

verdoyantes ; sur la gauche, la ville qu'on avait tournée à dessein ; et à droite Capel et son fameux rocher. « Bélonia !... (1) est-il possible ?... Bélonia ! s'écrie à son tour la comtesse. Eh ! pourquoi nous embarquer ainsi furtivement ? pourquoi nous dérober aux honneurs d'une marche régulière ? Que penseront les habitans de Bélonia ?—Plus confians que vous, princesse, lui répondit Julien avec douceur, il ne s'informent point de mes motifs. Je prends ce chemin aussi sûr et plus court que celui de la Lusitanie. Voudriez-vous exposer votre fille aux dangers d'un trajet de plusieurs jours ?— Mais où donc allons-nous débarquer ? — Au port le plus voisin, à Cepta (2). — Juste ciel ! cette résidence des Maures ! le séjour du perfide Massas ! le centre de sa domination ! — Soyez tranquille, j'ai tout prévu. Nous passerons paisiblement, je vous l'atteste, et sans qu'il en coûte rien à nos devoirs comme à nos intérêts. »

Ces derniers mots calmèrent la comtesse. Julien connaissait son empire. Il continua sur ce ton, et n'oublia point de faire observer à la sœur de son roi qu'un détachement sorti de Bélonia allait protéger leur passage. En effet, une galère à trois rangs de rames reçut la comtesse, Florinda et leurs femmes,

---

(1) Dalon ; *voyez* d'Anville.

(2) Maintenant Ceuta.

tandis que le comte, avec sa suite et partie du détachement, monta des bâtimens plus légers. Un vent frais protégeait la petite navigation, qui ne dura guère que trois heures. Le comte en personne avait été reconnaître l'anse la plus commode pour débarquer à quelque disance de Cepta. On avait jeté l'ancre à deux milles en mer. Le comte revint l'air content; il se plaça dans la galère, et donna ordre d'avancer. L'éloignement permettait à peine de distinguer les formes des hommes et des animaux dont la circulation rapide donnait au port, à la ville, au paysage un mouvement extraordinaire. « Oh! qu'est-ce donc, qu'est-ce donc, disait Florinda, que ces grands chevaux bossus qui semblent avoir des ailes? » On en voyait effectivement accourir du fond des vallées, s'élancer sur la crête des roches, sur la pente des collines, et là s'arrêter tout-à-coup. D'autres plus petits, et de plus petits encore, allaient, venaient, tous chargés de longues figures vêtues de couleurs éclatantes, et dont les armes étincelaient aux rayons du soleil couchant. « Infidèles! s'écria tout-à-coup la comtesse, ennemis du repos du monde! — Et si ces infidèles assuraient un jour votre repos, répondit le comte en souriant, ne leur pardonneriez-vous pas d'avoir conquis toute l'Afrique au nom d'un prophète guerrier, adorateur de votre sexe? — Plus bas, prince, plus bas! »

18

dit Feldrine, saisie d'horreur, et frisonnant de crainte que Florinda ou quelqu'un de leur suite n'eût entendu ces paroles impies. A mesure que la flottille approchait de la côte, on voyait s'éloigner les gazelles, les chevaux, les chameaux, et avec eux les figures noires disparaître sous le feuillage, ou se renfermer dans le fort et dans la ville, non sans marquer, en se retournant, leur regret de ne pouvoir assister au débarquement des Européennes. « Ils s'en vont! dit Florinda presqu'en soupirant (sa curiosité égalait sa frayeur). — Grâces au Dieu des Chrétiens, répondit vivement la comtesse, nous ne serons point condamnées au supplice de voir de près ces épouvantables étrangers! — Avez-vous pu penser, dit le comte en lui serrant la main, que telle fût mon intention? et ne voyez-vous pas cette nombreuse colonne qui s'avance du côté de Tingis? Ce sont vos défenseurs et ceux de mon roi Vitiza; ce sont les sujets de ma fille. — Mes sujets? dit en riant la jeune Florinda, est-ce qu'un enfant peut en avoir? » Et se jetant dans les bras de sa mère, elle tendit la main au comte qu'elle attira auprès de son épouse. Julien les embrassa toutes deux. « O ma fille! que ne te dois-je pas! s'écria la tendre Feldrine »; puis, reportant les yeux sur son époux, qui froidement détournait les siens, elle reprit toutes ses craintes.

Eh! comment les eût-elle raisonnablement écartées? Que signifiait ce mélange de douceur et de perfidie, de loyauté et de mystère? Que signifiaient ces rapports incompréhensibles avec le gouverneur de la Mauritanie césarienne, dernière conquête des Arabes, et dont la position, si favorable à leurs projets d'envahissement universel, semblait être le point marqué par la nature d'où ils devaient un jour se jeter sur la péninsule et pénétrer dans l'occident? Julien n'avait jamais combattu les Maures; la proximité de ses possessions en Afrique pouvait le contraindre avec eux à quelques égards politiques. Mais se fier à un ennemi vindicatif, descendre dans ses ports, à la vue de ses établissemens guerriers; exposer deux princesses du sang de Vamba aux représailles funestes des anciennes victoires de ce prince, et traverser avec deux cents hommes d'escorte un pays infesté, gouverné par un peuple soumis à des lois bien moins imaginées pour contenir sa licence que pour en justifier les excès! De quel prix Julien paierait-il son apparente sécurité?...

Elle ne fut point déçue. On débarqua sans accident. La ville, le fort, tout resta en repos. Partie de la garnison de Tingis, venue au-devant des princesses, se réunit aux hommes d'armes, et forma, le long de la route, un cordon de défense qui ne fut inquiété qu'un instant. Mais les

berbers des montagnes, qui, tout-à-coup, débarquèrent dans la plaine, ne purent soutenir le choc d'une troupe disciplinée commandée par Julien, et même cette alarme fut si courte, que les princesses et leurs femmes qui, pour le débarquement, s'étaient soigneusement enveloppées de leurs voiles et de leurs mantilles, n'entendirent ni le cliquetis des glaives, ni le sifflement des traits. Julien ordonna le silence, et Feldrine ne put soupçonner cette infraction du sauf-conduit, qui peut-être aussi n'était que le simple effet des habitudes offensives de quelques tribus errantes.

Près de deux ans se passèrent à Tingis dans le calme d'un loisir utile. Le prince, pendant les premiers mois, très-occupé de son gouvernement, en visitait tour-à-tour chaque poste, et revenait avec le ton doux, l'air serein, recevoir les caresses de sa fille, qu'il abandonnait pour l'instant aux soins attentifs d'une mère. Feldrine, élevée à Tolède, où des clercs érudits avaient répandu la science, était initiée dans les grands mystères de la religion chrétienne, dans ceux de l'origine et des progrès de la nation scandinave, et dans l'interprétation historique des délicieuses fables grecques. La langue latine lui était familière, comme à tous les princes vassaux, ou alliés, ou vainqueurs des Romains, qui, même dans leur déchéance, n'en conservaient pas moins le sceptre du goût que la

Grèce dégénérée laissait tomber de ses mains captives.

Feldrine, pieuse et sensible, naturellement sage, et tourmentée du regret amer d'avoir donné à son époux le secret avantage dont il avait déjà si cruellement abusé, était sans doute pour sa fille un guide sûr et un Mentor sévère. Mais cette sévérité tutélaire, modifiée par son excessive tendresse, ne pouvait qu'éclairer la jeune princesse sur ses devoirs sans lui en inspirer l'effroi. Le discernement de Florinda, précoce comme ses charmes, avait déjà fait un choix dans les meilleurs préceptes des auteurs grecs et latins, et ce choix promettait à l'Espagne la princesse la plus vertueuse, et la femme la plus accomplie dont se fût encore honorée la grande nation des Goths scandinaves.

Julien fit seul deux voyages en Espagne. De retour du premier, il redoubla d'égards pour la comtesse. Vitiza avait remporté quelques avantages; il se défendait vaillamment, et rien ne présageait encore son entière décadence. Mais le printemps d'après, les habitans de quelques places du midi (sans doute vendus par Julien lui-même) s'étant joints aux rebelles du centre, aux Cantabres guidés par Pélage, et aux Romains qui soutenaient Rodrigue, ce dernier l'emporta, fut nommé roi, mit Vitiza aux fers, fit confisquer les biens

de tous les princes de la maison de Vitiza, leur prescrivit l'exil le plus lointain, et, pour plus de sûreté, comprit dans leur exil ce même Pélage, son parent, son ami, son allié de vengeance.... dont la gloire offusquait la sienne. Pélage, en s'éloignant, lui dit : « Défiez-vous de la prospérité ; elle égare les rois de notre âge. » Et, se retirant dans son duché de Biscaye, alla couvrir de pudiques lauriers le tombeau de la chaste héroïne qui l'avait nourri de son lait.

Julien, en se représentant aux regards de Feldrine, n'eut pas besoin de lui annoncer les désastres de sa maison. Le ton, les manières, la froide concision des discours de Julien, tout annonçait un changement. « Mon frère est détrôné, je le vois, lui dit-elle..... Faites éloigner Florinda. » Une femme emmena la princesse. « Qu'ordonnez-vous de moi, reprit sa malheureuse mère ; dites, Julien, qu'ordonnez-vous de moi ? » Et sans ajouter rien de plus, et sans baisser les yeux, Feldrine attendit son arrêt.

Julien fut déconcerté. Tant de pénétration, et cette fierté impassible renversaient toutes ses conjectures. L'homme vicieux qui se respecte encore n'aime pas qu'on le devine, encore moins qu'on le brave. Il n'est point de cœur si dégradé qui ne préfère la haine au mépris, et Julien n'avait point encore assez vieilli dans la route du crime, dans

cette route jonchée d'opprobre, sans être parfois tenté de reculer, ou de combattre au moins par de nobles apparences l'impression trop profonde de ses premiers écarts. Il resta donc indécis un moment ; puis, cédant à l'inconséquence de principes qui le portait à souhaiter que toutes les personnes de son nom pratiquassent les vertus qu'il mettait en oubli, il articula, non sans quelques efforts, mais avec lenteur et clarté, cette réponse insidieuse.

« Vous me soupçonnez ! vous m'accusez, Feldrine ! cette affliction manquait aux ennuis qui me dévorent. Mais, quoi ! depuis près d'un demi-siècle, l'Espagne accoutumée à d'horribles convulsions, les a vu naître dans le sein de ses premières familles, et toujours les discordes particulières ont amené ces crises générales où amis et ennemis succombent également. Un parti l'emporte, un autre le renverse, un autre encore prend la place du dernier ; mais la fortune nationale s'écroule, et pour la gloire de quelques insensés qui ne gagnent à nos changemens que la jouissance d'un beau rêve, une félicité réelle nous échappe ; l'Espagne perd son rang parmi les nations respectées, et bientôt, hélas ! un partage de terres, non moins multiplié que celui de nos opinions, sera peut-être le digne fruit de ces querelles intestines entretenues par la défiance dont vous me tenez le

langage. Ce que j'ordonne de vous, femme injuste ! eh ! demandez-moi donc auparavant ce que Rodrigue ordonne de moi. Il me rappelle auprès de lui; il me rappelle *seul*, parce que seul je lui suis nécessaire. Un roi nouveau ne ménage que ceux de ses sujets dont il ne peut se passer. C'est par la même raison que votre frère, l'archevêque Opaz, si négligé par Vitiza, et si habile dans les affaires, est excepté de la proscription qui pèse sur votre famille. Vitiza mourra dans les fers. Vos deux neveux, Almond et Sizebut, sont bannis et déchus des priviléges de leur naissance. Pélage est retourné en Biscaye; il n'en peut revenir sans la permission du roi. Tous vos parens, même les plus éloignés, sont exclus d'emplois à la cour. Votre demeure est fixée à Tingis.... Mais une grande espérance vous reste : c'est de songer que votre fille, attachée au sort de son père, le suivra, sera nourrie, et bientôt brillera dans le palais de vos aïeux. Elle n'a plus que six mois à rester avec vous. Je venais vous le déclarer; il en coûtait à ma tendresse.... Reconnaissez donc votre erreur, et soumettons-nous l'un et l'autre à ce nouvel ordre du destin qui, comme tous ses autres décrets, se compose de peine et de joie, d'abaissement et de gloire, d'amertume et de consolation. »

Feldrine ne trouva rien d'abord à répliquer. L'horrible idée de voir arracher de ses bras son

enfant, sa fille chérie, cet unique fruit d'un hymen malheureux ; cette idée imprévue, accablante, avait seule frappé ses esprits, et seule glaçait son sang arrêté dans ses veines. Elle pâlit, garda quelque temps le silence ; puis, reportant sur son époux des yeux où se peignaient ensemble son effroi, sa douleur et son autorité maternelle. « S'est-on flatté, dit-elle en frémissant, que les fautes et les malheurs de mon frère me raviraient les droits de la nature et me feraient manquer à ses devoirs ? S'est-on flatté de conserver le titre de mon époux en me dépouillant sans pudeur de toutes mes prérogatives d'épouse et de mère ? Pense-t-on que le sentiment de tant de pertes m'ôte la force d'éviter la plus cruelle et la plus irréparable ? Moi, me séparer de ma fille ! moi, renoncer à la seule gloire de ma vie, celle de défendre sa renommée contre les ennemis de son repos ou de son innocence, et de la remettre aussi pure et plus respectée que moi dans les bras d'un époux moins barbare que le mien !.... (Julien fit un mouvement de surprise.) Oui, barbare, reprit Feldrine hors d'elle-même ; oui, infidèle ; il est venu l'instant où le calice de mes douleurs va se répandre tout entier. Tu te rendis justice le jour, le jour funeste où tes paroles insultantes me firent honte de mon amour pour toi. Il est éteint ce malheureux amour ; une haine trop légitime le rem-

place. La haine seule te doit la vérité, et je vais une fois te la dire. Oui, je te connais, homme affreux ! oui, j'ai pénétré tes desseins. Artisan des maux de l'Espagne, traître à ton prince comme à tous tes devoirs ; époux ingrat, ami sans foi, sujet rebelle, digne instrument de l'Arabe maure, il te manquait, pour combler la mesure, de traiter en esclave la sœur de Vitiza, et de séparer de sa tige le dernier rejeton d'une race royale..... Mais, croyez-moi, comte Julien, continua la princesse d'un ton plus assuré; pour en venir à tel accomplissement de vos vœux, ce n'est assez d'un demi-forfait, il faut rompre notre mariage; il faut étouffer dans mon sang les plaintes, les regrets, les fureurs d'une mère ; il faut vous démasquer enfin, et me plonger un poignard dans le cœur : à ce prix seul je vous cède ma fille. »

Julien regarda sa femme.... Quel avenir dans ce regard ! Mais Feldrine n'eut point à en soutenir l'épouvantable menace ; elle était retombée sur son siége, et y attendait, muette et désespérée, le prix des vérités terribles qui venaient de lui échapper. Julien vit son trouble, sa mortelle pâleur ; il comprit qu'une mère, dans la situation où venait de se placer Feldrine, serait heureuse encore de vivre et de se soumettre, pourvu que son enfant lui restât, ou du moins pût un jour lui être rendu ; et sachant à quel point, dans cette âme si noble,

le souci de l'honneur l'emportait sur celui de l'existence, il prit sur-le-champ son parti.

« Je n'avais pas songé, dit-il, du ton de l'abattement, je n'avais pas songé à ce moyen du divorce; il concilie mes intérêts et ceux de Florinda; il satisfait votre ressentiment; il faudra donc y recourir, et je vais.... »

Le comte feignait de sortir.... Deux bras tremblans enlacent ses genoux, l'arrêtent; il se retourne..... C'était sa femme, prosternée, suppliante, noyée dans un déluge de pleurs. « Arrête..... arrête! s'écriait-elle; ô Julien! pardonne-moi! Julien..... garde-toi d'attribuer à la haine cet oubli condamnable du respect que je dois à mon époux, à mon guide, à mon maître. Julien, ne nous séparons pas! fais-moi mourir si je te suis odieuse; mais que jamais le scandale ne flétrisse notre maison, que jamais un exemple, donné par les chefs des nations, n'y autorise cette licence de mœurs, et ces honteux désordres, précurseurs ordinaires de la chute des empires. Moi, ta veuve de ton vivant! moi, préparer à ma fille cet inexprimable supplice d'avoir à opter entre un père et une mère, et de rougir de tous les deux! Ah! laisse-la moi seulement deux ans encore, promets-moi de la ramener, et j'achèverai de former son jeune cœur; je le remplirai pour toi d'amour et de soumission. Jamais, je te le jure.... non,

jamais un mot de sa mère n'altérera ce religieux respect dont, jusqu'à cet instant, je lui donnai l'exemple. Grâce, grâce, Julien ! c'est la seule fois, la seule que Feldrine aura été coupable envers l'époux qu'elle adora. »

Ainsi une femme trop tendre, que l'excès du malheur a pu porter à quelque violence, s'effraie bientôt de sa violence même, et s'humilie ensuite d'autant plus qu'elle avait paru plus altière. Les hommes savent cela ; ils le savaient dès-lors. Julien, en cette circonstance, ne crut pas devoir dédaigner de recourir à tous les artifices de son sexe. Son courroux, mitigé par une émotion visible, s'exhala d'abord en reproches ; mais tels que sa crédule épouse croyant y démêler le caractère si touchant de l'innocence plaintive et de l'honneur blessé, s'en adressa de plus réels, et n'épargna ni protestations, ni sermens, ni caresses pour apaiser et pour *consoler* Julien. Une explication grave, un dialogue plus intime, où la confiance et le doux repentir reprirent insensiblement l'ancien langage de l'amour ; et enfin les délices inespérés du raccommodement le plus tendre terminèrent cet entretien : douze ans de chagrins s'effacèrent, et Feldrine se crut aimée.

Julien avait eu ses raisons pour dissimuler à ce point. Ses droits au trône de Vamba, toutes ses espérances futures allaient se rassembler sur la tête

de sa fille. Les vertus naissantes de Florinda, son ascendant extraordinaire, et sa beauté, déjà célèbre, flattaient l'orgueil d'un père ambitieux. Il sentait que, pour aider à la haute destinée de cette fille, son unique héritière, il fallait éviter, surtout en ces temps de trouble, qu'aucune dissension domestique appelât sur sa famille l'attention et le mépris du peuple, juge implacable des actions des grands. Il sentait qu'en maltraitant une princesse, objet de l'estime générale et de la tendresse idolâtre de sa fille, il s'aliénerait le cœur de cette fille chérie; sans compter qu'un divorce, moyen irréligieux, en horreur à toutes les âmes pieuses, détacherait de sa cause les princes de la dynastie renversée, et lui ravirait partie des biens immenses dont il comptait employer le ressort à miner sourdement la dynastie régnante. Julien sacrifia donc à la nécessité. Il contint sa colère, surmonta ses dégoûts (seulement fondés sur l'inconstance, car Feldrine était belle encore), remit à des jours plus propices le triste plaisir de satisfaire son naturel vindicatif, et poussa si loin le talent de se dompter lui-même, qu'au sein de l'illusion dont il enivrait sa compagne, il crut un instant que l'hymen pouvait n'être pas sans douceur. Cette idée se fortifia pendant cinq à six semaines que les affaires du gouvernement de Tingis le retinrent auprès de sa femme. Le tableau de l'amour heu-

reux, d'un amour dont on est l'objet; les regards caressans, les louanges délicates, tant de soins et de prévoyances, les joies innocentes, l'oubli de l'univers, toute cette magie dont une femme aimable et passionnée environne l'époux qu'elle aime, agirait sur l'homme le moins sensible, adoucirait le cœur le plus féroce. Julien en ressentit le charme. Il se dit, en jouissant pour la dernière fois de la reconnaissance de sa femme et des tendres respects de sa fille, il se dit que la félicité sur la terre ne se trouvait que loin des bruits du monde, dans les seuls plaisirs légitimes et dans une vie exempte de remords : il se le dit, et s'arracha aux devoirs les plus doux pour aller chercher à Tolède la corruption et le malheur.

Julien, en quittant la comtesse, lui avait promis de lui laisser sa fille jusqu'au mariage du nouveau roi, dont la cour, alors plus décente, pourrait offrir un asile convenable aux jeunes personnes du rang de Florinda. Il n'avait pas dit que ce mariage était déjà arrêté; que le choix de Rodrigue était tombé sur une princesse vandale, dont la famille, dévouée aux Romains, n'avait pas peu contribué à l'avènement de Rodrigue; que cette princesse, belle, noble et sage; mais vaine, artificieuse, et prévenue pour son époux futur d'un amour aussi impérieux que toutes ses volontés, mettait dans la nomination de ses filles d'honneur

le calcul de la coquetterie, ou l'inquiétude d'une crainte jalouse ; qu'elle n'avait point encore *accepté* Florinda, dont la jeune célébrité devait naturellement lui porter quelque ombrage ; et que, selon toute apparence, Florinda ne serait point heureuse attachée à la personne d'une reine de ce caractère.

Il partit. Son épouse, rendue à la réflexion (qui ne reprend ses droits qu'en l'absence de l'objet aimé), mesura d'un coup-d'œil l'étendue de ses devoirs et celle de son infortune. Hélas! elle n'avait point, comme les autres mères, de longues années devant elle pour terminer et pour laisser mûrir l'œuvre si important de l'éducation de sa fille. Quelques mois seulement lui restaient. Dans quelques mois, cette enfant, à peine formée, cette enfant, son seul bien, son seul titre d'honneur, allait être enlevée aux regards maternels, allait être remise en des mains étrangères, et bientôt après, livrée, sans autre défense que la théorie de la vertu, à toutes les illusions du jeune âge, à toutes les séductions de l'amour-propre et de l'amour, ces deux sentimens si contraires, et que l'expérience la plus consommée prend si souvent l'un pour l'autre!

Mais Florinda avait pour elle deux préservatifs précieux : la plus haute idée de sa condition de femme, et la force d'un premier penchant. Ce

penchant s'était manifesté à la triste nouvelle de l'exil et de la déchéance des deux princes, ses cousins. « Eh quoi ! s'était-elle écriée, quoi ! ne reverrions-nous plus mon cher Almond ? aurais-je perdu mon mari ? »

Julien, souriant de son exclamation, avait autorisé la comtesse à cultiver cette impression naissante, à la fortifier dans le cœur de Florinda, et l'industrie touchante d'une mère usait habilement de cette permission, accordée dans des vues profondes.

Rodrigue régnait ; la voix publique l'avait porté au trône. Les peuples aiment leur ouvrage. Les grâces naturelles, les malheurs de Rodrigue, son courage, sa jeunesse, et beaucoup d'affabilité lui avaient gagné tous les cœurs. Mais cet art de régner, si facile aux yeux du vulgaire, fourmille de telles difficultés que n'aperçoit même pas le successeur assis sur la première marche du trône. Que doit-ce être d'un jeune guerrier, nourri dans le tumulte et dans la licence des camps, étranger à l'esprit du monde et à celui des cours sur lequel il se forme ; qui n'a contracté d'habitudes que celles des combats ; qui ne connaît de son pays que les places qu'il a conquises ; qui ne suit d'autre règle que ses passions, à qui la nature en a donné d'impétueuses ; et qui, d'une situation contrainte, dépendante, presque désespérée, passe tout-à-coup

et d'un vœu unanime, à l'une des premières places de l'univers! Rodrigue, ébloui de sa fortune, en jouissait avec ivresse. Brillant ordonnateur des fêtes de son mariage, la possession nouvelle d'Egilone, sa femme (exigeante comme une maîtresse, et destinée à être traitée de même), absorbait ses desirs et consumait tous ses instans. Ces instans, réclamés par les besoins de l'État; ces premiers jours, dont le mauvais emploi pouvait produire des maux irréparables, et encore les jours qui suivirent; trois mois entiers sacrifiés aux fantaisies dispendieuses et au despotisme amoureux de l'imprudente Égilone, rassasièrent son époux, et surtout le peuple, dont l'humble insouciance n'étant plus soutenue par la curiosité, chercha enfin dans ce gouvernement de son choix quelques biens plus réels que les folies somptueuses dont il payait les frais. Des plaintes s'élevèrent. Les envieux de Rodrigue en exagérèrent l'amertume. Ses flatteurs (et quel roi n'en est environné!) lui vantèrent la douceur de son règne. Rodrigue écouta ces derniers. Les envieux nous servent mieux que certains amis; mais ce n'est pas dans la jeunesse que l'on reconnaît cette vérité. Pour tâcher néanmoins d'accorder les devoirs et l'intérêt du trône avec le penchant au plaisir, qui peu à peu le rendait incapable de régner par lui-même, Rodrigue consulta Julien. On peut juger si les conseils qu'il en reçut

caressèrent son indolence. « Vivez heureux, prince lui répétait le perfide courtisan ; vos ministres et moi nous veillerons au salut de l'Espagne : et que mon zèle ne vous soit point suspect ; la sœur de Vitiza me devint étrangère du jour où je conçus l'espérance de voir restituer la couronne à l'illustre maison de Chindasuinthe. »

Julien, en se faisant un titre de ses froideurs pour son épouse, oubliait que l'archevêque Opaz, l'un des ministres de Rodrigue, était aussi le frère du roi vaincu. Rodrigue l'oubliait lui-même. L'inconséquence suit la présomption. Celle de Rodrigue, flattée par Julien, lui persuada facilement que sa meilleure défense était dans l'amour de son peuple ; qu'il suffirait que les frontieres fussent gardées ; qu'ainsi une grande armée n'était plus nécessaire ; que rien ne troublerait l'intérieur, surtout si le jeune monarque avait la générosité de faire grâce à tous les partisans de l'ancienne dynastie ; que cette clémence adorable lui soumettrait les plus rebelles ; qne lui, Julien, se rendait responsable de leur fidélité, et que, pour ôtage de la sienne, il offrait son unique enfant, sa fille Florinda, qu'au premier ordre de Rodrigue il mettrait sous la surveillance de la reine. Le traité fut conclu, l'armée licenciée, les frontières garnies de quelques corps dévoués à Julien, les bannis rappelés, à l'exception des premiers princes du

sang, et la maison de la reine augmentée d'une jeune classe des plus nobles filles du royaume, qui devaient être logées, nourries, élevées dans le palais, y servir d'ôtage pour leurs pères, et en tête de qui la reine fut forcée d'inscrire de sa main le nom de Florinda. Sept à huit mois s'étaient écoulés depuis son mariage ; le ciel n'avait point béni sa couche, et Rodrigue, fatigué de ses hauteurs, avait passé à de nouvelles amours.

Julien expédia sur-le-champ un courrier à Tingis. Ce courrier remit à la comtesse l'ordre de se tenir prête à se séparer de sa fille.

« Viens, mon enfant! lui dit-elle, le lendemain à l'aube du jour ; viens recevoir ma dernière leçon! »

On était à la fin d'avril. La nature, dans sa magnificence, étalait, sur les pentes et dans les vallons de l'Atlas, tous les trésors de la végétation africaine, non moins riche que celle d'Asie. Deux chevaux d'Espagne, montés par les deux princesses, également habiles à gouverner ces légers animaux ; leurs écuyers, tenant en bride d'autres chevaux de rechange ; deux femmes pour les servir, quelques archers pour les défendre, quelques mulets chargés des provisions du jour, composaient la petite caravane, qui, d'abord, dirigea sa route à l'occident. Tingis, située à-peu-près où nous voyons maintenant Tanger, n'était éloignée que d'environ

trente milles de l'Océan ; de ce mystérieux Atlantique, plus célèbre alors par les récits d'Homère qu'il ne l'est devenu par le commerce des Indes. La comtesse, profitant de la fraîcheur du matin, parvint, à la faveur de quelques sentiers praticables, et soutenue par la grande pensée qui l'occupait, à gravir l'un des plateaux les plus élevés de cette chaîne de montagne presque parallèle à l'Atlas mineur, et qui, du sein du grand Atlas, remonte au nord jusqu'à la rencontre du détroit, le traverse sous la profondeur des eaux, et, soutenant les côtes européennes, se ramifie et se prolonge dans quelques sinuosités, jusqu'aux dernières limites de notre fameux continent. Des blés superbes, déjà livrés au fer du moissonneur, doraient le pied de la montagne ; une forêt la couvrait au levant ; le chêne-liége y déployait le luxe de ses feuilles ; la datte, la figue, la pistache y nourrissaient le voyageur ; le citron rafraîchissant, la grenade à fleurs éclatantes, et l'orange plus délectable, y mûrissaient pour le désaltérer. Des troupeaux de chèvres suspendues à mi-côte paissaient l'héliotrope, le baume, l'hysope, toutes les plantes balsamiques dont se parfument ces contrées, tandis que les brebis, plus paresseuses, les brebis grasses et blanches, allaient traînant le fardeau de leurs soies à travers l'herbe haute et fleurie, ou sous les touffes de laurier-rose. Dans

l'enceinte de deux ou trois hameaux, d'abondans vignobles, plantés par les chrétiens, croissaient pour l'éternelle tentation des Arabes. Mais à mesure que l'on avançait vers la crête du mont, les traces de culture, tous les vestiges d'habitation s'éloignaient, et les objets, en se multipliant, partageaient d'autant plus l'attention qu'ils présentaient plus de contrastes. On arriva enfin au lieu désigné par Feldrine, et sans doute déjà consacré par quelqu'une de ses méditations. Le plateau, ombragé de noirs cyprès, dont les pointes aiguës divisaient les nuages, invitait au repos, et présentait aux regards enchantés un tableau vaste et pittoresque. Pour en jouir plus librement, la comtesse et sa fille mirent pied à terre, laissèrent là leur faible escorte, et seulement suivies des yeux par leurs écuyers, qui demeurèrent debout et attentifs sur le sommet de la montagne, elles descendirent un peu, et s'avancèrent à travers les buissons de genêts jusque sur un quartier de roche granitique où la nature avait creusé un siége favorable à l'observation. Florinda courut s'y asseoir. Le siége était étroit, Feldrine ne put y prendre place sans tenir son enfant serré contre son cœur. Dans les sentimens les plus purs, il est telles impressions et telles circonstances qui les réveillent ou les exaltent, ainsi qu'elles feraient de l'amour. La tendre fille, livrée à une foule de sensations

vives et nouvelles, en reportait tout le charme à sa mère, la regardait avec ravissement, lui désignait du doigt les objets les plus proches du grand spectacle qui se développait sous ses yeux, et ne sachant comment lui exprimer sa joie, la lui marquait par de douces étreintes. Feldrine, tout en lui rendant ses caresses, sentit son cœur se gonfler d'amertume. Ses tristes yeux parcoururent l'horizon. Elle crut distinguer, vers la droite, entre l'azur du ciel et le cristal des flots, quelques lignes de teinte plus sombre..... C'était la terre, hélas!.... c'était l'Espagne! Feldrine laissa retomber ses paupières chargées de pleurs qu'elle voulait retenir. Ses yeux, qui un instant se reposèrent sur la vallée fertile, sur la forêt majestueuse, s'étant subitement detournés, se fixèrent avec une morne complaisance sur les rocs sourcilleux, les vieux troncs dépouillés, les arbres funéraires qui pointaient çà et là dans les crevasses, au bord des précipices, ou de loin en loin dans les plaines de sable qui s'allongeaient vers le midi. L'Océan, le vieil Océan, pour l'instant calme et solitaire, venait pesamment se briser contre les éclats de roches dont le terrible *solano* (1) avait parsemé le rivage. Les vagues, surmontant leurs

(1) Vent d'Afrique.

cîmes, retombaient sur elles-mêmes en cascades de neige; le soleil vint les éclairer..... Chaque goutte devint une pierre brillante, et la côte, presque déserte, fut tout-à-coup parée d'une ceinture de diamans. La jeune princesse se leva transportée : « O ma mère.... ma mère! que la nature est belle, et que Dieu est grand dans ses œuvres! » En même temps elle tomba à genoux. La comtesse tendit les bras vers le point de l'horizon où, dans des espaces sans terme, la mer immense se confondait avec les cieux. Là, son imagination, guidée par celle des poètes, se figurait ces îles merveilleuses, ces riches et lointaines Hespérides qui reculaient toujours devant le navigateur. « Iles fortunées! s'écria-t-elle, asile des cœurs innocens! que ne puis-je sous vos ombrages aller cacher le destin de ma fille, et me réfugier avec elle!.... Ses sanglots alors s'échappèrent de sa poitrine longtemps oppressée. Florinda, dont le charmant visage cherchait un baiser de sa mère, le sentit inondé de larmes, et Florinda pleura aussi, avant même de savoir la cause de ses pleurs. « Qu'est-ce donc, demanda-elle enfin, ma mère.... qu'est-ce donc qui nous menace? — Le plus grand des malheurs : on nous sépare, mon enfant! —Pour long-temps? — Pour toujours, peut-être. — Pour toujours!... Moi, vous quitter! moi! Je ne le veux pas; non!... je ne le veux pas (et elle s'attachait à sa mère

qu'elle embrassait avec transport.) — Votre père le veut, ma fille. — Mon père!... »

Florinda, interdite un instant, reprit avec réflexion : « En a-t-il le droit? n'avez-vous pas celui de combattre un dessein tyrannique? les lois ne peuvent-elles protéger une mère... et enfin, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, si mon père abusait de son autorité, ne pourrais-je donc m'y soustraire pour me ranger entièrement sous la vôtre ? » Feldrine, très-étonnée de ce raisonnement et de cette résolution, si fort au-dessus de l'âge de la princesse, la regarda attentivement ; puis, la relevant et la faisant rasseoir : « Ecoutez-moi, ma fille, lui dit-elle.

» Les hommes ont fait les lois ; ces lois sont et devaient être à leur avantage. Par-tout où les femmes tiennent le sceptre, les hommes règnent sous leur nom. Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien que par eux. Lorsque nous tentons de secouer ce joug, imposé à notre sexe par l'auteur même de la nature, tout se confond dans l'ordre de notre timide existence, et rien ne peut nous relever de l'abîme de scandale, de malheur et de honte où notre erreur nous a précipitées. En récompense de cet état d'asservissement, un grand honneur a été accordé aux femmes ; c'est leur supériorité reconnue dans l'exercice des devoirs les plus difficiles et des vertus les plus tou-

chantes : la patience, l'indulgence, la chasteté, la fidélité à l'époux infidèle, et cette piété filiale qui défend de juger un père, et qui prescrit de lui obéir sans murmure et sans examen, comme au Dieu dont il est l'image... » (La physionomie de la comtesse s'était animée ; ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire. Florinda, profondément émue, baissa la tête sur ses mains qu'elle joignit avec respect. Feldrine reprit son discours.)

« Tournons les yeux, dit-elle, vers ces contrées brûlantes où le souffle embrasé du midi a déjà desséché la verdure et les fleurs. Là, derrière ces monts gigantesques qui s'élèvent dans le désert, au-delà même des limites connues, existent sans lois et sans chefs des hommes sauvages et féroces. Là, point d'hymen, presque point de familles ; une couche banale reçoit l'étrangère et l'épouse, et l'étranger avec l'époux ; la mère n'instruit sa fille qu'à jouir comme elle des facultés communes à la brute qui leur ressemble, et le fils méconnaît son père de l'instant où leurs forces peuvent se mesurer ; chacun pour soi, rien pour autrui, moins encore pour l'intérêt général...... c'est l'état de barbarie. Nous retombons dans cet état quand l'absence de religion, ou seulement l'oubli de nous-mêmes nous fait manquer à nos devoirs. Plus nous tenons de place dans le cercle civil, plus ces devoirs sont rigoureux.... Qui de nous

oserait s'en plaindre ? qui de nous, sans être saisi d'épouvante, oserait donner un exemple vicieux, avec la certitude que l'éclat d'un nom royal autorise et propage nos erreurs ou nos crimes ? Les rois impurs sont les premiers corrupteurs de leurs sujets. Mais aussi la vertu sur le trône, plus puissante que toutes les armées, range de notre parti le ciel avec les hommes, et parle au cœur de tous les peuples par les moindres actions et les moindres discours d'un prince digne de régner. Florinda !.... continua en se levant la princesse, et regardaut sa fille avec amour et confiance ; Florinda ! fille scandinave ! fille issue de ces anciens Scythes chez qui les Grecs et leurs pères allaient chercher des leçons de sagesse, ce n'est pas toi qui dérogera, ce n'est pas toi qui punira ta mère des injustices de son époux. De toi seule, ô fille chérie ! de ta conduite glorieuse, j'attends son repentir, et les respects de ce monde envieux qui aussi t'attend pour juger si je méritais mon supplice. » Florinda s'écria : « Votre supplice, ô Dieu ! expliquez-moi.... — Jamais, répondit la comtesse.... » Et ce mot, prononcé avec force, accompagné d'un regard sévère, et suivi d'un profond silence, plongea l'innocente princesse dans un dédale de réflexions....

ÉPILOGUE

A M. G. DE LA B***.

COMMENT terminer un ouvrage
Sans but, ni forme, ni couleur?
Comment suivre l'antique usage
Qui, du beau nom d'un protecteur,
Inscrit sur la première ou la dernière page,
Soutient et le livre et l'auteur?
Déjà mon humble dédicace
De cette marche a dévié,
Et je sens bien, quoique je fasse,
Que l'épilogue et la préface
Donneront tout à l'amitié.
Pourtant, je ne suis point ingrate;
D'un nom toujours chéri j'anoblirais mes vers.
Mais, pour en occuper ma muse et l'*univers*,
Il faut un succès qui le flatte,
Et tous les grands succès mènent aux grands revers....
Bornons-nous : il est temps. — O vous, dont l'indulgence
Accueille vos rivaux et sert vos ennemis;
Vous dont la modeste puissance
Ne peut être d'intelligence
Qu'avec les cœurs vrais et soumis;

De ce tribut du mien, de cet œuvre sans gloire,
Votre cœur se contentera;
Parmi d'autres tributs il le distinguera;
Et s'il en garde la mémoire,
Plus d'aise, un jour, m'en adviendra
Que d'un monument pour l'histoire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 15, ligne 23 : n'était encore qu'une place, *lisez* plage.

Page 40, ligne 19 : de nos maisons de forces, *lisez* force.

Page 93, ligne 7 : au lieu de Broodwood, *lisez* Broadwood.

Même page, ligne 10 de la note, au lieu de Broodwoad, *lisez* Broadwood.

Page 170, ligne 3 : n'est autre chose que le public, *lisez* n'est autre que le public.

Page 184, ligne 14 : l'un de ses aucêtres, *lisez* ancêtres.

Page 226, ligne 22 : c'est un talent naturel décidé, *lisez* naturel, décidé.